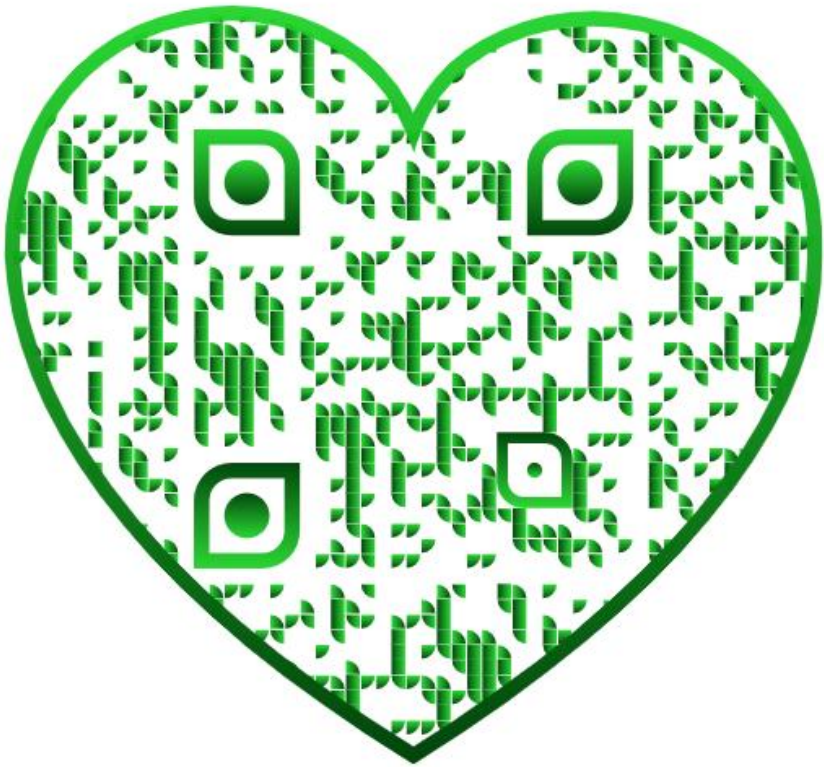
INÉDIT

JULES
NEMO

LA ROUTINE DE L'OMBRE

nouveau monde ÉDITIONS

SANG • FROID



INÉDIT

JULES
NEMO

LA ROUTINE DE L'OMBRE

nouveau monde ÉDITIONS

SANG • FROID

Jules Nemo

LA ROUTINE DE L'OMBRE

S A N G • F R O I D

Direction artistique et couverture : Mathieu Persan
Correction : Catherine Garnier
Conception graphique intérieure et mise en page : Farida Jeannet

© Nouveau Monde éditions 2024
44, quai Henri IV – 75004 Paris

SANG-FROID N° 16

ISBN : 978-2-38094-561-4

Ce document numérique a été réalisé par PCA

1

Le début de la fin

Une plage, une île… septembre 2013

Le calme.

Et le silence. Mais un silence vivant, particulier, une sorte de refrain assourdi, peuplé de sons familiers et apaisants : le clapotis des vaguelettes venant mourir sur la plage, le sifflement du vent dans les filins, le bruit lointain de la vaisselle dans l'arrière-cuisine de la taverne.

Malgré l'heure matinale et un mois de septembre déjà bien avancé, le soleil emplissait déjà l'espace d'une clarté aveuglante et semblait amortir les sons et les mouvements.

Comme chaque matin, il avait trouvé refuge sous un tamaris qui projetait une ombre bienvenue sur la plage prolongeant la petite terrasse du restaurant. Vautré sur une chaise, les pieds dans le sable, il se sentait bien dans cet écrin de beauté, perdu au milieu de la Méditerranée.

Plage de Faros, île de Sifnos, Cyclades

La sérénité. C'était ça qu'il venait trouver et dont il ne se lassait pas.

Le spectacle était somptueux, une grande plage de sable blanc, une mer d'un bleu profond. Deux éperons rocheux de part et d'autre plongeaient en pente douce dans l'eau, formant une baie large et

accueillante, protégée du vent, idéalement orientée pour profiter du lever de soleil. Un port minuscule était posé là, une série de maisons cubiques blanches au toit plat et aux volets bleus montaient paresseusement sur les flancs des rochers. À quelques mètres de l'unique quai, accrochés à leur corps-mort, se balançait une poignée de bateaux. Au loin on pouvait apercevoir la masse blanche du monastère de Chrysopigi. Il ressentait plus le paysage qu'il ne le voyait, cette beauté sereine l'emplissait par vagues successives, son regard ne fixait rien de particulier.

L'activité, ce matin comme tous les autres d'ailleurs, était réduite et parvenait à peine à perturber l'impression d'immobilité du paysage. Seul un vieil homme ramait dans une barque rouge en direction de son petit bateau de pêche.

Son attention s'arrêta quelques instants sur le rafiot, réminiscence de son ancien métier d'officier de marine. Il était typique de ce coin de Grèce : 5 mètres, en bois, avec une petite cabine surmontée d'une croix, un cabestan à l'arrière, un filet et quelques casiers.

Lâcher prise, saisir les couleurs, les éclats, les formes, les laisser pénétrer en soi mais sans s'y arrêter. S'abîmer dans la contemplation de ce paysage, laisser son regard errer sur les rochers et les quelques ferries passant au large. Ressentir la pression de ses pieds dans le sable, le soleil sur sa peau. Focaliser sa pensée sur ces instants qui s'étirent à l'infini. Ne penser à rien.

Vassili, le serveur, apparut, brisant momentanément la bulle de sérénité dans laquelle il s'était réfugié. Sans un mot, il posa sur la table plantée dans le sable un petit pot en cuivre avec un long manche, accompagné d'une tasse minuscule, et s'éloigna.

L'arôme du café grec, corsé, un peu caramélisé.

Grec ou turc ? Cette pensée fit remonter à la surface de sa conscience des images du passé. Beyrouth. Ses premières tentatives pour faire du café dans la « safe house » où il débriefait Poséidon.

Une source retorse et difficile mais leur meilleur accès au régime syrien de Bachar al-Assad. Chaque rare entrevue avec la source était un combat, un affrontement de volontés. Les discussions, cordiales en apparence, étaient âpres, denses et tendues. Lui cherchait à tirer le maximum de renseignements de son interlocuteur et ce dernier retenait ses informations pour mieux les négocier et ne pas se mettre en danger, tout en noyant son interlocuteur de détails pour souligner son désir de coopération.

Pour s'assurer de la véracité des informations, il fallait manœuvrer, submerger la source de questions croisées, revenir sans cesse sur des

détails, aborder un même problème sous des angles différents pour identifier d'éventuelles incohérences ou des variations infimes du discours, signes de mensonges potentiels ou d'omissions volontaires. Il devait imposer un rythme rapide pour ne pas laisser à la source le temps et les moyens d'élaborer une défense, tout en prenant des notes et en analysant ses réponses, avec un état d'esprit quasi schizophrénique : extirper à la source des informations importantes tout en doutant de sa sincérité à chaque instant. Il en ressortait vidé.

Poséidon, comme lui, avait besoin de se détendre, de faire baisser la pression de temps en temps.

Il se revoyait dans la cuisine, harassé de fatigue après des heures de discussion, presque désemparé de ne pas trouver de filtre à café ou de machine à expresso. C'était la source elle-même qui lui avait montré la manière levantine de faire du café et l'avait initié au secret du bon café turc… ou grec. Cela avait même été un sujet de discussion récurrent entre eux lors des pauses qui émaillaient le débriefing.

Ça, c'était son ancienne vie. Qui revenait une fois de plus à la surface. Le renseignement, l'espionnage, l'étranger, les voyages.

L'aventure… Cette pensée le fit sourire. Sa vie d'espion, une aventure ? C'est incroyable ce que l'esprit peut développer inconsciemment comme artifice pour embellir la réalité. De jolis mots pour un quotidien qui s'était avéré certes parfois exaltant mais le plus souvent banal, souvent routinier, quelquefois sordide.

Il avait en vérité passé beaucoup plus de temps assis derrière un ordinateur à écrire des rapports ou à démêler des problèmes administratifs que sur le terrain en train d'éviter des attentats, découvrir des secrets d'État ou prévenir une guerre. Quelle prétention ! Avait-il seulement pesé sur les évènements de ce monde ?

Respirer, ne plus penser à cette période de son existence, s'offrir au soleil.

Paris, boulevard Mortier, septembre 2013

Camille frappa vigoureusement à la porte et sans attendre de réponse, pénétra dans le bureau.

– Antoine, je peux vous parler cinq minutes ?

Les deux pieds posés sur le bureau, la chemise à moitié sortie de son pantalon, Antoine, chef du secteur de contre-prolifération[1], lisait une

liasse de documents, une tasse de café à la main. Cette position insolite était la seule qui soulageait un peu son mal de dos et était même devenue un signe de reconnaissance dans le service.

Putain, pas franchement le moment, fut sa première pensée. Antoine n'aimait pas être dérangé dans ces heures qui précédaient le début officiel de la journée, avant le débarquement des bataillons de fonctionnaires du boulevard Mortier.

Car il avait sa petite routine : d'abord se faire couler un café, dans l'une de ces bonnes vieilles cafetières filtres distillant un jus plus ou moins dense selon son humeur. Il n'avait pas encore cédé à la mode des Nespresso qui faisaient fureur chez la jeune génération des analystes.

Puis, il jetait un coup d'œil aux mails et aux messages en provenance des postes[2] intégrés aux ambassades à travers le monde. Il fallait se mettre à jour des évènements de la nuit. Enfin, il entreprenait l'examen minutieux de l'agenda de la journée, la longue liste des réunions ou des participations « obligatoires » : pots de départ, discours, présentations, rendez-vous programmés avec des collaborateurs ou des directeurs.

Non, il n'aimait franchement pas bousculer cette routine matinale, son seul espace de liberté et de réflexion, devenu nécessaire au fil des années. Un peu de calme avant le marathon de la journée, avant l'avalanche des problèmes à régler, des dossiers à étudier, des décisions à prendre. Le quotidien quoi !

Mais le quotidien à la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE) avait une saveur particulière, celle de l'interdit et du secret… Car la DGSE, sobrement appelée « le Service » ou plus affectueusement « la boîte », était la Mecque de l'espionnage français, chargée d'alimenter les décideurs en informations secrètes sur ce qui se passait à l'étranger.

Son champ d'action était vaste et couvrait le monde entier, l'arsenal des moyens disponibles était riche et varié : recrutement de sources, copies informatiques clandestines, écoutes téléphoniques, effractions dans des lieux privés, etc. Tout était bon pour démanteler des filières d'immigration, infiltrer des réseaux terroristes ou prendre l'avantage lors de négociations internationales.

Plus de 5 000 personnes se rendaient quotidiennement boulevard Mortier pour y effectuer les tâches les plus variées, des plus élémentaires aux plus sophistiquées, toutes nécessaires au bon fonctionnement d'un service d'espionnage.

L'institution avait certes bien évolué et cultivait une image plus

moderne, plus ouverte. Son directeur général était nommé en Conseil des ministres, et un comité parlementaire supervisait, de loin il est vrai, ses activités et ses comptes, effectuant des visites régulières. Il y avait même eu des articles de presse avec de véritables photos de l'intérieur.

Mais l'opacité restait la règle et, dans la réalité, le fonctionnement de cette administration particulière ne répondait pas à la logique de l'organigramme officiel publié sur internet.

Le cœur de la DGSE, son ADN, se trouvait au sein de la direction du renseignement, la DR, historiquement et fonctionnellement sa partie la plus vitale. La DR était en charge de la fusion de tous les types de renseignements, d'où qu'ils proviennent. Dans les faits, toutes les autres directions et d'autres services de renseignement l'alimentaient en informations secrètes, qu'elles soient issues des écoutes, des interceptions techniques, des moyens dits opérationnels (effractions, poubelles, etc.). Ces informations étaient exploitées par les analystes qui rédigeaient ensuite des synthèses transmises aux différents ministères concernés et aux hautes autorités de l'État.

Au-delà de ce rôle central d'analyse, la DR était également en charge de la recherche humaine, vocable utilisé pour désigner la collecte du renseignement issu de sources humaines, considérée comme le métier le plus noble de la DGSE.

Antoine était un pur produit de cette direction, un officier qui après une première partie de carrière comme pilote d'hélicoptère dans l'armée de terre avait fait ses classes comme analyste puis officier traitant, un OT dans le jargon de la boîte. Brillant et vite détecté comme haut potentiel, il avait dû quitter le Service pour suivre l'École de guerre, sésame indispensable pour monter en grade, puis était revenu occuper son poste de chef de secteur de contre-prolifération. C'était certes le secteur le plus petit de la DR, mais certainement le plus pointu et le plus efficace.

L'objectif de cette structure d'une petite centaine de personnes était d'identifier les pays cherchant à se doter d'armes de destruction massive, de suivre l'évolution de leurs travaux, voire de les entraver. Armes chimiques, biologiques, radiologiques et nucléaires sont des symboles de puissance et des moyens de négociation et de dissuasion extrêmement efficaces.

Comme dans tous les autres secteurs de la DR, les analystes s'appuyaient de plus en plus sur le renseignement d'origine technique, c'est-à-dire issu des interceptions des télécommunications et de l'internet, qui avait pris beaucoup d'importance ces dernières années.

Le « tout-technologique » avait l'avantage d'être sans danger. Pas besoin de traîner dans des zones lointaines et risquées, sous la menace des services de sécurité ennemis. Le défi était plutôt de filtrer l'énorme masse des informations recueillies dont seule une infime partie était utile et recélait du renseignement.

Malgré tout, la source humaine restait le vecteur le plus efficace. Bien placée au sein d'un programme proliférant, elle pouvait avoir accès de manière régulière à des documents techniques ou politiques de haut niveau, les replacer dans leur contexte et fournir une vue globale de la situation. La valeur du renseignement n'était pas une question de quantité mais de qualité et de pertinence.

Pour Antoine, officier de renseignement dans l'âme, LA source était le Graal absolu, nécessitant une quête perpétuelle. Et actuellement, son obsession était de trouver une source au sein du programme nucléaire iranien. Certes, les priorités politiques ne cessaient de changer au gré des actualités, les nouvelles crises chassaient les anciennes, mais depuis quelques années, depuis la fin de la crise irakienne plus exactement, c'était le dossier iranien qui le préoccupait.

Irak-Iran, même région, même problématique de prolifération et même environnement mortellement toxique pour les agents de la DGSE.

Y recruter une source était une tâche rude et dangereuse. Les services de contre-espionnage adverses, extrêmement efficaces et dépourvus de scrupules, employaient tous les moyens possibles pour contrer la DGSE et plus généralement les services de renseignement occidentaux. Avec un certain succès, il faut bien le reconnaître.

Il lui fallait donc ses meilleurs hommes et femmes sur ce dossier.

Camille refermait la porte. Il remarqua son air fermé, ses traits fatigués. Toujours bien habillée et tirée à quatre épingles mais avec la gestuelle brusque de quelqu'un qui dort mal et dont l'esprit est préoccupé.

Antoine ne laissa pas transparaître son exaspération.

– Je t'en prie, prends un siège. Tu sais bien que tu ne me déranges jamais.

Il devait avouer qu'il avait un petit faible pour Camille, jeune analyste arrivée il y a un peu plus de deux ans et qui était rapidement devenue incontournable sur le dossier iranien.

Petite, un peu potelée, elle dégageait un charme indiscutable. Ses grands yeux bleus et un large sourire éclairaient son visage avenant au maquillage discret. Avec son physique et son look un peu

conventionnel de jeune fille sage et bourgeoise, mais toujours avec une pointe d'originalité, elle paraissait avoir 20 ans et personne ne pouvait imaginer qu'elle était une agente de la DGSE.

Et pourtant, avec deux doctorats, un en physique nucléaire, un en chimie organique, elle avait le profil idéal pour analyser les renseignements, parfois très techniques, liés au processus de production de matière fissile et de fabrication d'une arme nucléaire. Rares étaient ceux qui au sein du secteur pouvaient apporter une expertise aussi pointue et pertinente.

Curieuse, tenace, elle collectait les moindres détails, mais savait conserver suffisamment de recul pour être capable de les replacer dans leur contexte et présenter une image globale. Elle gardait un jugement rigoureux, traquait les moindres incohérences. En un mot, elle était douée.

Et surtout, Antoine avait également détecté en elle des qualités d'officier traitant. D'un contact facile, souriante, elle était à l'écoute, très empathique mais savait s'imposer quand il le fallait. Elle avait un vrai potentiel. Exceptionnel même. Potentiel qu'il fallait cependant faire éclore car sa fougue était parfois difficile à canaliser, ses nombreuses idées la menaient de temps à autre à se disperser, à « zapper » comme disent les jeunes agents. Elle manquait de maturité opérationnelle et de connaissance de la réalité d'une organisation aussi complexe et tortueuse que la DGSE. Bref, elle avait besoin d'acquérir de l'expérience.

Il l'avait intégrée dès le départ à l'équipe travaillant sur le dossier iranien, où ses qualités avaient fait merveille. Et rapidement, il l'avait également impliquée dans une opération majeure sur le terrain, un baptême du feu pour elle.

– Antoine, voilà, je… je veux démissionner

– Ah !

L'annonce désarçonna Antoine qui mit plusieurs secondes à encaisser la nouvelle mais ne laissa rien paraître.

– Tu peux m'en dire plus ? D'où sors-tu cette idée ? Qu'est-ce qui se passe dans ta tête ou dans ta vie pour que tu veuilles quitter la boîte ?

– Je crois que je ne suis pas faite pour ce métier. Je n'ai pas digéré la fin de l'opération Sumotori. Cette vidéo… impossible de me la sortir de la tête. Comment a-t-on pu en arriver là ? Comment la boîte a-t-elle pu laisser faire ça ? Je ne peux pas accepter. Je sais qu'on ne vit pas dans un monde de bisounours mais là, je ne peux pas. Je n'en dors plus la nuit, j'y pense tout le temps. Ça me ronge.

– Écoute, je comprends que ce soit dur pour toi. C'était ta première opération et elle a été particulièrement difficile. Avec Cédric, vous avez été mis sous pression sur une longue durée et vous êtes crevés, c'est le moins qu'on puisse dire. Crois-moi, la plupart du temps, une opération ne dérape pas comme ça, tout se passe bien. N'en fais pas une généralité. Tu as pu en parler avec Cédric ? Il a de l'expérience, il te dira la même chose que moi.

– Bien sûr. On est revenus cent fois sur cette affaire. Moi, ce qui me tue, c'est qu'on ait laissé faire. Pour être tout à fait honnête, ça remet en cause mon engagement. Je n'ai plus confiance. Pas en vous, Antoine, mais en l'institution. C'est comme une trahison pour moi, je croyais que cette boîte avait des principes et je me rends compte que c'est du vent. Cédric, il est touché également mais il encaisse, il accepte. Moi non. Il m'a dit qu'il fallait que je m'endurcisse, que ça allait passer. Je ne pense pas.

Elle le disait avec force, la mâchoire serrée, penchée en avant comme pour appuyer son propos, les yeux brillants de fatigue mais ne cillant pas, plein d'une détermination sans faille. Dans ces moments-là, elle perdait de sa rondeur et on sentait presque de la brutalité.

Antoine laissa passer quelques instants avant de répondre. Elle semblait réellement prête à envoyer balader son job. Un job passionnant, atypique où elle avait de belles perspectives et accessoirement stable et sécurisé dans la fonction publique.

Un gâchis, il ne pouvait pas laisser partir un tel élément.

– Camille, je t'assure que je comprends ce que tu ressens. Mais démissionner n'est pas une décision à prendre à la légère.

– Je n'ai pas pris cette décision à la légère, le coupa-t-elle, j'y ai beaucoup réfléchi et…

– Laisse-moi finir. (Il avait haussé légèrement la voix.) Tu penses que tu n'es pas faite pour ce job ? Eh bien moi je pense exactement le contraire et ça m'emmerde de voir gâcher un tel talent. Ne laisse pas tes émotions l'emporter, dit-il d'une voix coupante comme un rasoir. (Il reprit ensuite plus doucement.) Tu as été voir un psy du Service ? Ça fait du bien de parler et il pourra remettre tes émotions et ton ressenti en perspective.

– Voir un psy ? Pour quoi faire, je ne suis pas malade, je peux réfléchir toute seule. En fait j'y ai pensé mais bon… ça ne sert à rien. Elle ne connaît rien au boulot d'officier traitant, elle n'a jamais vécu ça.

Antoine réfléchissait rapidement.

Je me suis peut-être trompé sur elle. Trop fragile, pas assez mature ?

Il balaya rapidement ce doute.

Camille est un bon élément et c'est vrai que l'opération a bien merdé. Cela ne va pas être simple de la faire revenir sur sa décision, elle semble réellement décidée. Mais elle est venue me voir avant d'entamer une démarche administrative de démission, ça laisse une fenêtre d'opportunité…

– Écoute Camille, je te propose un deal. Prends quelques jours de vacances. Au moins une semaine. Minimum. Il faut te changer les idées.

– Des vacances ? Pour quoi faire ? Ce ne sont pas quelques semaines au soleil qui vont changer la situation. Je suis fatiguée, oui, mais je suis surtout dégoûtée. Je ne veux plus continuer comme ça.

Il laissa passer quelques secondes.

– Tu as connu Marc Flantier, non ?

– Oui, bien sûr. C'est lui qui a fait mon entretien d'embauche et qui m'a accueillie au stage de formation initiale. Mais il est parti quelques semaines après.

– Effectivement, il a pris sa retraite. C'est un bon copain à moi. Il a complètement changé de vie, il a racheté une petite taverne sur une île en Grèce et il a quelques chambres d'hôtes. Je suis déjà allé le voir cet été pendant les vacances. C'est le paradis avec un air de bout du monde. Je vais l'appeler et je suis sûr qu'il pourra t'héberger. En cette saison, il n'y a plus personne en Grèce. Il aura de la place. C'est un type bien, qui a eu un parcours remarquable au sein de la boîte. Il a beaucoup d'expérience et les coups durs, il connaît. Parle-lui. Dis-lui ce que tu m'as dit, il sera de bon conseil, beaucoup mieux qu'un psy…

– Mais Antoine, je ne peux quand même pas lui parler de l'opération, même si c'est un ancien ! Il ne fait plus partie du Service.

Antoine se mit à rire.

– Quand je te dis que tu es faite pour ce boulot !

– Et même si je me décidais à lui parler, je ne vois pas ce qui me ferait changer d'avis. Ce n'est pas un caprice vous savez, j'ai pris ma décision, je voulais juste vous avertir avant d'écrire ma lettre de démission.

Toujours avec le même sourire, Antoine ajouta :

– Écoute. Même si l'opération est terminée, je vois que mentalement tu es toujours investie à 100 %, et que tu es en plein dans un « effet

tunnel ». Tu as besoin de faire un pas de côté, et crois-moi, ça te fera le plus grand bien de parler à un pro qui n'a pas été impliqué dans l'opération Sumotori. À toi de voir évidemment, mais si je te dis que tu peux parler à Marc, c'est que je lui fais une totale confiance. Je lui confierais ma famille les yeux fermés et ça vaut toutes les recommandations du service de sécurité ! Dans tous les cas, vas-y, ça ne t'engage à rien. Profite au moins du soleil et de la plage.

Camille, de guerre lasse, esquissa un sourire pour la première fois depuis son entrée dans le bureau.

– OK, si vous y tenez. Mais franchement, me confier, je ne suis même pas sûre d'en être capable. Et je ne pense pas que cela va changer grand-chose.

– Je lui téléphone aujourd'hui. Et si au retour tu n'as pas changé d'avis, promis, je ne chercherai pas à te faire d'autres sermons. Tu veux un café ?

1. Le secteur de contre-prolifération était un des cinq secteurs de la direction du renseignement de la DGSE en 2013.
2. Un poste de la DGSE est une emprise de la DGSE intégrée géographiquement à une ambassade mais avec un fonctionnement indépendant. Il peut abriter plusieurs agents et est dirigé par un chef de poste (CDP).

2

Le secret

Athènes, décembre 2008

L'ambassade était là, avenue Vasilissis-Sofias, vaste bâtisse dont la masse imposante était en partie cachée par un jardin arboré. Le drapeau tricolore flottait mollement sur son mât. Devant une guérite installée sur le trottoir, deux policiers grecs en gilet pare-balles et pistolet-mitrailleur discutaient tranquillement, l'un tenait une cigarette à la main, l'autre une bouteille d'eau, ils ne semblaient pas vraiment surveiller quoique ce soit.

L'homme au bout de la rue les regardait depuis plusieurs minutes, hésitant sur la conduite à tenir. Ils représentaient une menace, une autorité, armée de surcroît. Il fallait les contourner avant d'atteindre la porte d'enceinte du consulat et il transpirait dans son costume bon marché et sa cravate serrée – le soleil n'en était pas la seule cause.

Le quartier était quadrillé par les forces de sécurité, c'était plein d'ambassades et de bâtiments officiels. À droite, l'ambassade de Belgique et celle d'Italie, en face le parlement grec.

Il s'avança lentement, dégoulinant de sueur, tentant d'ignorer la présence des policiers. Ceux-ci lui lancèrent à peine un regard, occupés par leur discussion. Les dépasser était déjà une victoire. En Iran, il se serait fait contrôler à coup sûr et aurait dû subir un interrogatoire intrusif. Ici en Europe, malgré la menace terroriste, les policiers étaient plutôt laxistes. Ils montraient leur force et leur présence mais n'étaient pas agressifs. Il sonna à l'interphone. Un vigile lui ouvrit, inspecta son sac et le fit passer au détecteur de métaux. Il se

rendit ensuite à l'accueil du consulat, tenu par un gendarme derrière sa vitre blindée.

– Bonjour je voudrais parler au représentant de la DGSE s'il vous plaît.

Le fonctionnaire, surpris, le fit répéter. L'homme avait pourtant appris cette phrase en français et travaillé sa prononciation pour être sûr d'être compris, mais il avait parlé d'une voix faible, ne voulant pas attirer l'attention.

Il répéta un peu plus fort et ajouta :

– J'ai des renseignements que je voudrais transmettre à l'État français, je dois parler à un représentant des services secrets.

Le gendarme le regarda avec méfiance puis, après un petit moment, lui demanda une pièce d'identité et le pria d'aller s'asseoir dans la salle d'attente. Une vingtaine de minutes plus tard, un autre gendarme, l'arme à la hanche, vint le chercher et lui fit passer une porte sécurisée qui menait à la zone réservée de l'ambassade. Il subit une autre fouille, plus minutieuse celle-ci, et il se vit prendre son sac. Il fut conduit dans une salle de réunion impersonnelle. Le gendarme resta avec lui jusqu'à l'arrivée d'un petit homme rondouillard en costume cravate.

– Bonjour, je suis Bernard Bejnier, je suis le consul de France à Athènes. Pouvez-vous me préciser votre demande s'il vous plaît, pour que je voie comment vous aider au mieux ?

L'homme répéta sa demande, sans donner plus de détails, puis se tut.

Le diplomate le regarda longuement, sans manifester de surprise. Il prit une inspiration et se lança dans une tirade, qui semblait apprise par cœur :

– Ah. Cette administration n'est pas représentée au sein de l'ambassade. Comme vous le savez sûrement, l'ambassade de France dépend du ministère des Affaires étrangères[1] et ne mène que des activités diplomatiques. Mais je peux éventuellement leur transmettre un message. Si vous voulez bien m'exposer plus précisément ce que vous avez d'important à dire à la DGSE, je verrai ce que je peux faire.

Sifnos, septembre 2013

Camille avait pris un taxi directement en sortant du ferry dans le port de Kamares. Elle ne s'était même pas renseignée sur le prix de la

course ni sur l'existence d'autres moyens de transport. Pas envie de faire d'efforts, de louer une voiture, de se pencher sur une carte. Elle n'avait d'ailleurs rien préparé pour son voyage.

Île de Sifnos, port de Faros, taverne de la Gorgone, c'est tout ce qu'elle savait. Avec quand même un numéro de téléphone au cas où…

Elle avait regardé rapidement sur internet, avait vu quelques commentaires élogieux sur TripAdvisor et quelques photos : plage, mer, cocktails…

Elle s'était décidée rapidement, avait pris une valise, empilé des affaires sans trop réfléchir, pris son maillot (*quand même, je vais en Grèce*), des affaires d'été, des pulls aussi. Beaucoup trop de choses en tout cas mais là encore, pas envie de faire de choix, de se projeter. *Je verrai bien.*

Elle laissa errer son regard à travers la vitre du taxi. La route était sinueuse, encaissée entre les montagnes. Le brun était la teinte dominante de cette terre brûlée par le soleil, à peine adoucie par quelques taches plus vertes d'une rare végétation. Seuls les monastères, vastes ensembles d'un blanc éclatant, tranchaient avec ce paysage monochromatique.

Peu de voitures, c'était la fin de la saison touristique et l'étranger se faisait rare. L'île semblait frappée d'une douce torpeur.

Le taxi roulait vite, un peu trop au goût de Camille. Elle était fatiguée par le voyage, par cette tension accumulée, qui ne la quittait plus depuis plusieurs mois. Elle avait baissé la vitre pour éviter de se trouver malade. On était au milieu de la matinée et le soleil de septembre tapait déjà fort. L'air chaud frappait son visage et apportait de multiples senteurs.

La voiture avait avalé à toute allure les nombreux virages, puis basculé de l'autre côté de l'île. Après une longue descente, elle ralentit et s'immobilisa sur un parking en terre battue, qui débouchait sur le village. Dix mètres plus loin, la mer de nouveau. Les maisons collées les unes aux autres s'étalaient entre deux éperons rocheux. La baie était peu profonde, aérée, ouvrant sur le large. Et les inévitables petites églises, l'une sur la pointe droite au bord de l'eau, une autre, plus haut, surplombant un muret à moitié effondré. Tout au fond, un autre monastère, plus imposant lui. Cela ressemblait à une carte postale typique des Cyclades.

Plusieurs paillotes, bars et tavernes s'étalaient le long de la plage mais elle repéra rapidement celle qu'elle cherchait. « Gorgone » occupait le coin à droite et s'appuyait sur la roche qui bordait la plage. Un chemin la longeait et permettait d'accéder aux habitations de cette

partie du village. La terrasse était ombragée par une tonnelle en bois rendue grise par le temps et l'air marin. Elle était recouverte de vigne et se prolongeait par quelques arbres qui projetaient leur ombre sur la plage. Des tables occupaient tout l'espace à l'abri du soleil. De vieux espars, des pavillons de navire et quelques instruments de navigation décoraient les murs, semblant s'être échoués là par hasard, donnant à la taverne un petit air de brocante marine.

L'ensemble avait un charme fou, chaleureux et nostalgique. Il était une heure de l'après-midi environ et des échanges animés émanaient d'un petit groupe de personnes accoudées au bar en bois qui occupait le devant du restaurant, juste à l'entrée de la terrasse. Le regard de la jeune femme fut immédiatement attiré par le personnage qui semblait être au centre de l'attention. Large d'épaules, un visage carré et buriné, encadré par une barbe grisonnante et une abondante chevelure retenue en catogan, il portait une drôle de chemise hawaïenne, largement ouverte sur son torse puissant. Pas tout jeune, aux abords de la cinquantaine probablement, mais une énergie et un charisme indéniables.

Non, ça ne peut pas être Marc, ou alors il s'est transformé, pensa-t-elle immédiatement.

Les yeux de l'inconnu se braquèrent sur elle à son approche et son visage s'éclaira d'un large sourire carnassier. Il lui fit un signe comme s'ils se connaissaient, son allure lui était d'ailleurs familière mais elle n'arrivait pas à l'identifier réellement.

– Camille !

Elle tourna la tête, elle n'avait pas vu l'homme assis sur la gauche de la terrasse, un peu en retrait. De taille moyenne, mince presque maigre, un peu dégarni. Marc. Un physique passe-partout, éclairé par deux yeux verts intenses. Elle sourit intérieurement, amusée de l'avoir confondu avec l'homme du bar, terriblement plus attirant.

– Bonjour Marc, comment allez-vous ? Je suis désolée, je ne vous avais pas vu au premier coup d'œil.

– Allez, laisse tomber le vous. Et tu es pardonnée, Yannis a cette faculté d'attirer les regards, dit-il en souriant. Hein Yannis ! cria-t-il en se tournant vers le bar.

Ce dernier s'excusa auprès du petit groupe pour se joindre à eux, et sans plus de manière, embrassa Camille.

– Je suis Yannis, dit-il en français avec un accent chantant. Et ne crois pas tout ce que dit Marc. Avec son ancien boulot, il a trop pris l'habitude de raconter des conneries.

Cette dernière phrase la ramena dans la réalité et la mit mal à l'aise. Son angoisse la submergea à nouveau.

Aïe, il semble connaître le passé de Marc à la DGSE. Et je ne sais pas ce qu'il lui a dit sur moi. J'espère qu'il ne m'a pas cramée, se dit-elle, contrariée.

– Bienvenue à Gorgone, reprit Marc, nous t'avons préparé une chambre, je vais te montrer. (Il la mena en haut d'un petit escalier jouxtant le bar et ouvrit une porte en bois, peinte en bleue…) Voilà ton royaume pour quelques jours, j'espère que ça te va, c'est rustique mais confortable.

La chambre était spacieuse. Blanchie à la chaux, quelques vieilles photos en noir et blanc de vieux gréements et de surfeurs, elle était meublée de bric et de broc mais avec goût, avec un grand lit, un petit bureau, une commode et une banquette qui faisait office de canapé. La grande fenêtre qui donnait sur la mer et apportait une clarté incroyable acheva de conquérir Camille.

– Fais comme chez toi. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas.

Une fois Marc parti, Camille ouvrit grand la fenêtre. Le bleu de la mer lui sembla irrésistible.

Son téléphone vibra dans sa poche. Benjamin. Elle hésita mais se contenta de regarder l'écran sans rien faire. Elle était partie sans trop lui donner d'explication, lui précisant juste que c'était pour une semaine à peine, que ce n'était pas vraiment des vacances, pas vraiment du boulot non plus, qu'elle avait besoin de souffler, de se retrouver seule. Il n'avait pas compris mais n'avait pas osé entamer une énième dispute. Il sentait bien son malaise mais était impuissant à la rassurer.

Une distance s'était peu à peu installée entre elle et Benjamin, bâtie sur les silences, les non-dits, ou plutôt ses non-dits à elle. Ils étaient pourtant ensemble depuis six ans et avaient emménagé dans le même appartement depuis trois ans, depuis son entrée à la boîte en fait. Ils s'étaient connus en fac de sciences, lui avait bifurqué dans l'ingénierie et travaillait désormais dans une boîte de consultant. Ils s'aimaient et se voyaient continuer leur chemin de concert, fonder une famille. Elle ne lui avait, bien sûr, pas caché son entrée à la DGSE et cela n'avait jusqu'à présent posé aucun problème. Elle ne lui racontait pas ce qu'elle faisait dans le détail mais elle essayait de partager avec lui quelques potins et anecdotes de la boîte. Elle l'avait même présenté à des collègues lors de petits « afterworks ». Pourtant depuis la fin de l'opération, elle se sentait seule, se voyait s'éloigner petit à petit de

Benjamin. Comment lui faire comprendre son mal-être, comment lui demander de l'aide ? Elle ne pouvait pas lui raconter ce qui s'était passé et les tortures mentales que cela lui infligeait. Pas seulement parce que l'opération était couverte par le secret défense mais surtout parce qu'il ne comprendrait pas. Parce que le monde où elle évoluait lui était étranger et qu'il ne considérait les relations avec les autres que de manière franche et directe, sans pouvoir imaginer les conflits moraux qu'elle rencontrait dans son métier. Il avait pourtant bien vu son désarroi et avait fait quelques tentatives maladroites pour l'aider. Tout ce qu'il avait pu en tirer c'était, « c'est pas grave, ça va passer », « c'est à cause d'une opération mais je peux pas en parler », « de toute façon, tu peux pas comprendre ». Et cela avait débouché sur des disputes, il supportait difficilement de la voir se renfermer et imaginait d'autres raisons à son silence.

Elle reposa le téléphone, enfila rapidement son maillot de bain sans chercher à défaire sa trop grosse valise, traversa la taverne et rentra dans l'eau d'une traite, suivie des yeux par Yannis, toujours derrière le bar. L'eau lui parut fraîche mais cette sensation ne dura pas et disparut complètement après quelques brasses. Elle commença à nager en longeant le bord de la petite baie. Elle trouva rapidement son rythme, se mit à faire des allers-retours et la mécanique de la nage lui procura une détente réconfortante. Après plus d'une heure sans pause, elle rejoignit la plage, fatiguée.

Elle s'allongea sur sa serviette, à côté de la taverne, et se sécha au soleil. Le sel lui brûlait un peu les yeux, le sable la grattait mais elle était bien. Cela faisait des semaines qu'elle ne s'était pas sentie aussi légère. Une douce torpeur l'envahit. Dans une demi-conscience, elle se leva et sans un mot regagna sa chambre pour se jeter sur son lit.

Elle fut réveillée par la musique et les voix qui montaient désormais de la terrasse de la taverne. Dehors, le ciel rougeoyant lui fit comprendre que son petit assoupissement s'était transformé en longue sieste.

Elle prit une douche, passa un tee-shirt propre et descendit à la recherche de Marc.

Pas de Marc, mais Yannis en train de discuter avec un petit groupe de jeunes.

La musique était plus forte qu'à midi, un mélange hétéroclite de musique classique, de chansons grecques et de standards internationaux. La taverne avait du succès et attirait un mélange improbable de touristes en tenue de plage, de couples distingués, de vieux locaux et de jeunes Grecs en jean moulant et chaînes dorées sur

leur tee-shirt échancré. L'atmosphère restait décontractée et sans prétention. Rien à voir avec les bars lounge hyper branchés qui avaient fleuri sur bon nombre d'îles des Cyclades sur le modèle de Mykonos.

– Ah Camille, viens que je te présente.

Yannis la prit par l'épaule comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Son contact la fit frissonner. Il avait troqué sa chemise hawaïenne contre une chemise de lin blanc, très simple mais classe, qui faisait ressortir son teint hâlé. Elle ne put s'empêcher de le détailler du coin de l'œil. Il n'était plus tout jeune, en tout cas trop vieux pour elle, mais il dégageait un charme fou avec son physique de baroudeur, son accent chantant et son grand sourire. Cela faisait une éternité qu'un contact avec un homme l'avait troublée. Elle chassa ces pensées, s'amusant de ressentir cela avec un homme de presque deux fois son âge, les mettant sur le compte de la tension accumulée et de sa brusque immersion dans ces vacances inattendues. Elle s'intéressa à ses voisins, que lui présentait le volubile Yannis.

Deux jeunes Suédoises voyageant de concert, un ancien trader australien en vacances prolongées et un étudiant italien échangeaient joyeusement leurs expériences de voyages. Yannis n'était pas en reste et racontait, lui aussi, ses péripéties dans des pays du bout du monde. Il semblait avoir beaucoup voyagé, hors des circuits touristiques classiques et avoir vécu de nombreuses situations rocambolesques. Son public était subjugué et riait aux éclats de ses aventures savoureuses. Camille avait l'impression qu'avec lui le moindre évènement prenait des dimensions picaresques, c'était parfois trop gros pour être vrai mais comme les autres, elle était charmée et ne pouvait s'empêcher de rire.

Son regard s'arrêta sur un homme, seul à une table au bout de la terrasse. Elle eut l'impression que ce dernier avait détourné les yeux en sentant son regard. Cette réaction, pourtant anodine, la mit en alerte. Brun, de taille moyenne, plutôt maigre, l'homme avait un type méditerranéen et une allure banale mais était en décalage par rapport aux autres convives : il semblait sérieux, concentré, presque tendu. Et gêné qu'elle l'ait remarqué. Son apparente passivité ne parvenait pas à masquer la mobilité de son regard, comme s'il cherchait quelque chose ou quelqu'un.

Une bouffée de chaleur l'envahit et une idée inonda son cerveau : un Iranien, c'était peut-être un Iranien. Il en avait l'allure en tout cas, brun basané, les yeux sombres, le nez busqué. Ne pouvant s'en empêcher elle fixa de nouveau la table pour confirmer sa première impression. Il n'y avait plus personne.

Elle regarda autour d'elle fébrilement, puis quitta Yannis et les jeunes gens toujours en discussion.

Marc sortit de l'arrière-cuisine les bras chargés de bouteilles de vin. Il fit le tour de la terrasse, vérifiant que tout allait bien, que les deux serveurs n'étaient pas trop débordés. Il échangea quelques mots avec des habitués puis se mit derrière le bar, déboucha une bouteille de vin blanc et s'en versa un verre tout en préparant les commandes de boisson pour les clients.

Il remarqua le manège de Camille et la vit zigzaguer dans la salle, visiblement à la recherche de quelqu'un. Il l'intercepta près du bar, deux verres à la main, et l'obligea à s'arrêter.

– Eh Camille, comment ça se passe, tes premières heures sur l'île ? Ça va ta chambre, ton installation ?

Ramenée à la réalité, Camille, toujours obnubilée par l'homme entraperçu, ne put que balbutier :

– Oui, oui, sans problème, c'est très sympa merci.

Marc dut hausser un peu la voix pour se faire entendre.

– T'inquiète pas, c'est généralement plus calme en fin de saison mais y a encore de l'ambiance avec les derniers touristes. Moins de familles et plus de routards et de célibataires.

Marc la prit par le coude et l'amena vers un coin plus tranquille le long du grand zinc.

– Tiens prends un verre, ça te fera du bien ! C'est du retsina. Un vin grec, typique.

Sentant le malaise de Camille, se méprenant sur sa cause, Marc se décida à mettre les pieds dans le plat.

– Tu sais, Camille, quand Antoine m'a téléphoné pour me demander de t'héberger, il m'a dit que tu voulais démissionner suite à une opération qui avait mal tourné et qu'il t'avait conseillé de m'en parler, que ça pourrait te faire du bien. Je sais que ce n'est pas facile, j'ai connu des moments difficiles dans ma carrière et naturellement je voulais cacher mes doutes et ma fragilité. D'autant plus que dans notre profession, c'est presque une transgression de parler de ce qu'on fait. En tout cas je voulais que tu saches que si tu veux discuter, je suis là.

Prise au dépourvu, toujours perturbée par l'homme qu'elle avait vu, Camille baissa les yeux, s'absorbant dans l'examen d'une tache de vin sur le bar. Elle hésita un peu puis lança :

– Marc, ne le prends pas mal mais je ne peux pas te raconter mes

problèmes professionnels. C'est surtout qu'ils sont liés à une opération. Tu as beau être un ancien et avoir eu un super-parcours, que j'admire beaucoup, tu n'es plus dans la boîte, tu n'as plus les habilitations et tu n'as pas à en connaître.

Marc sourit.

– Ne t'inquiète pas, je te comprends tout à fait. Je sais que c'est délicat de parler de la boîte mais je me devais de te le proposer, d'autant plus qu'Antoine m'avait demandé de t'aider si tu le désirais. Je ne vais pas essayer de te convaincre, c'est ton choix et je le respecte.

Marc laissa s'installer le silence puis reprit d'une voix plus grave.

– Vois-tu, étrangement, le coup de téléphone d'Antoine, ton arrivée… tout ça m'a replongé dans mes souvenirs. J'ai repensé à mes jeunes années à la boîte. Moi aussi quand je suis entré à la DGSE, je percevais la sécurité, le secret, le besoin d'en connaître comme un cadre strict, binaire. Comme tout le monde, je prenais à la lettre ce qu'on me disait. Et le mot sécurité est tellement rabâché. Je n'ai parlé à personne de mon nouveau boulot. Ni à mes parents, ni à mes amis. Au tout début, je faisais des itinéraires de sécurité en allant et en revenant du boulot pour voir si j'étais suivi. J'étais un peu parano, non ?

– Dis comme ça, oui je trouve ça un peu extrême, mais de mon côté c'est vrai que je n'ai rien dit à ma famille. Je n'en ai même pas parlé à mes parents, je leur ai juste dit que j'allais travailler pour un laboratoire lié au ministère de la Défense. Par contre, j'ai raconté la vérité à mon ami, avec qui je vis.

– Avec le recul, je me dis que c'était n'importe quoi. Il faut trouver un compromis, tu ne peux pas cloisonner à 100 % avec tout le monde. Surtout dans la durée. Et quand tu es jeune, c'est compliqué de distinguer ce que tu peux dire de ce que tu dois cacher.

– Tu as fait comment alors ?

– Difficile de se donner des règles strictes. Concrètement, je considérais plusieurs cercles concentriques de personnes à qui je pouvais plus ou moins me confier. Et je faisais la distinction entre l'important et le non-sensible.

– D'accord, ce sont de beaux principes mais dans la vie quotidienne…

– Fondamentalement, il y a certaines choses qu'il faut protéger impérativement : les sources, les membres du Service, les capacités techniques et opérationnelles. Ne rien dire qui pourrait les

compromettre. À personne ! Jamais ! Tu sais, en vingt ans, j'en ai connu des secrets. Les méthodes de la boîte, je les ai pratiquées des années sur le terrain, les agents du Service j'en connais un paquet. Et je n'ai rien laissé filtrer.

– Mais Yannis, par exemple, il sait que tu as fait partie de la DGSE et que je suis une ancienne collègue…

– C'est ce que je te disais, il faut savoir graduer. Yannis est un proche. Et maintenant que j'ai quitté l'institution, je ne fais plus vraiment mystère de mon passé, sans rien révéler d'autre.

Marc reprit après un court silence :

– Et puis, je me suis rendu compte que les premiers à enfreindre les règles sont souvent ceux qui te sanctionnent en cas de manquement. Je me souviens de ce directeur qui emportait les notes « Confidentiel Défense » du service chez lui et les stockait dans un carton dans son garage… Ou d'un autre qui utilisait à des fins personnelles des locaux destinés à débriefer des sources. Alors cela m'a fait relativiser. Bon, tu vois, je radote, ce sont des paroles d'un vieil espion sur le retour… d'un vieil espion qui s'est transformé en amateur de vin grec, reprit-il en lui servant un autre verre. Comment le trouves-tu ?

– Je n'y connais rien en vin, je suis plutôt spritz ou mojito. Mais c'est pas mal, j'aime bien.

Les clients étaient désormais plus clairsemés, la musique était moins forte. Un peu apaisée par le vin et le discours de Marc, Camille regarda Yannis qui discutait avec un des serveurs. Si ce n'étaient ses cheveux grisonnants et son visage buriné, il avait un corps de jeune homme, souple, bien proportionné, des épaules puissantes, des muscles bien dessinés que n'arrivaient pas à cacher les vêtements amples qu'il portait.

Leurs regards se croisèrent et il lui adressa un sourire intense. Camille le trouvait attirant mais bizarrement, quelque chose la troublait. L'âge peut-être, c'était indéfinissable. Décidément elle se sentait sur un terrain instable, trop de choses la déstabilisaient.

Elle prit congé, un peu sonnée par cette première journée. Elle salua ceux qui restaient et monta dans sa chambre.

Marc la regarda s'éloigner, pensif.

Elle était identique à son souvenir. Une personnalité forte, intelligente, intègre… peut-être trop d'ailleurs. Elle traversait clairement une mauvaise passe mais elle avait de la ressource. Elle affrontait ses démons mais n'arrivait pas à s'en débarrasser. Une combattante.

Marc s'était démené pour la faire admettre à la boîte. La direction de l'administration était plutôt réticente face à son CV atypique qui ne rentrait dans aucune case : pure scientifique, deux doctorats, à l'aise en anglais mais sans maîtrise d'une langue rare. Pas un profil pour la direction du renseignement. Toutefois, au-delà de ses diplômes, Marc avait surtout été séduit par sa personnalité : son énergie, sa curiosité et son ouverture d'esprit étaient ses atouts maîtres.

Il pensa au coup de fil d'Antoine, il y a quelques jours. Ce dernier avait confirmé l'intuition de Marc sur le potentiel de Camille. Elle était douée. Ses résultats en tant qu'analyste étaient remarquables mais elle montrait également de réelles compétences dans le métier d'officier traitant. Conjuguer la compréhension fine d'un sujet avec une aisance relationnelle transposable sur le terrain n'était pas si courant. Élément de plus, c'était une femme et la boîte avait bien besoin d'augmenter le nombre d'OT féminins. Politique paritaire et évolution sociale bien sûr, mais également exigence opérationnelle : dans certaines circonstances, engager une femme dans une opération était un sacré avantage. Il fallait savoir jouer sur les stéréotypes et les biais culturels. On se méfiait souvent moins d'une jeune femme et le charme pouvait être un atout puissant dans une prise de contact ou la relation avec une source. Antoine avait raison, ce serait une réelle perte pour la DGSE de la voir partir.

Pourtant, quand son ami lui avait demandé d'user de son influence et de son expérience pour la faire changer d'avis, il avait clairement exprimé sa réticence. Il ne voulait plus entendre parler de manipulation. Il en avait marre de tout ça. Il avait quitté la boîte, ce n'était pas pour continuer les mêmes actions. Lors de la discussion avec Camille, il s'était d'ailleurs engagé à respecter sa décision.

Et pourtant, les réflexes liés à son ancien métier étaient revenus, inconsciemment. Il s'était surpris à la mettre en condition pour qu'elle se confie et à utiliser des techniques de conditionnement apprises à la boîte.

D'abord, créer une bulle favorable à la communication, pour la mettre à l'aise. Même s'ils se connaissaient un peu, ils n'étaient pas proches, loin de là, et cela faisait un paquet de temps qu'ils s'étaient vus. Un verre de vin, un cadre sympathique favorisaient la proximité et la détente. Il fallait qu'elle se sente bien pour qu'elle baisse la garde.

Ensuite, identifier ses blocages. Cela s'était fait naturellement, Camille n'avait pas fait mystère de sa réticence à se confier, se justifiant par sa loyauté vis-à-vis des consignes.

Puis la faire relativiser à travers une phase de confrontation positive, c'est-à-dire opposer un contre-argument à chacun des blocages psychologiques qu'il pouvait ressentir chez elle et ainsi bousculer ses certitudes. Pour cela, il avait utilisé une analogie avec son propre cas, son histoire, ses anecdotes, valorisé l'image qu'elle se faisait d'elle-même, minimisé la portée de ce qu'elle pouvait raconter, projeté le blâme sur des chefs lointains et l'avait rassurée. Se mettre à sa place et lui faire lui-même quelques confidences pour qu'elle se confie par la suite.

Bref il avait utilisé tout un tas d'ingrédients d'une recette de manipulation. La clé était de ne surtout pas se montrer trop insistant, de lui laisser l'impression qu'elle avait le choix et de se positionner comme un observateur neutre ne portant aucun jugement.

Le simple fait qu'elle soit venue signifiait qu'elle avait en elle ce besoin de parler, pour l'instant non exprimé. Elle avait fait un premier pas dans ce sens. Il fallait juste lui donner une dernière impulsion pour la faire basculer dans la confidence.

Marc sourit intérieurement, un peu amer. Certes il était persuadé que parler pourrait la libérer d'un poids qui l'empêchait pour l'instant de trouver une solution à ses problèmes. Sa solution à elle.

Mais, malgré la distance, le temps et tous ses efforts pour s'en débarrasser, ses vieux réflexes étaient toujours là.

1. Connu sous l’acronyme MAE.

3

La chasse

Athènes, décembre 2008

Cédric était soucieux. Il ne fallait pas se rater sur ce coup-là. Surtout ne pas laisser filer la cible. La source avait reçu comme consigne de prendre le métro jusqu'à la station Monastiraki puis de se rendre sur la place Dimopratiriou en empruntant la rue Mitropoleos. Elle devait être sur la place à 9 heures, en portant une casquette verte comme signal de reconnaissance.

Mais la pauvre photocopie du passeport et la séquence de mauvaise qualité des caméras de surveillance de l'ambassade n'étaient pas ce qu'il y avait de mieux pour l'identifier à coup sûr.

Heureusement le chef de poste avait fait du bon boulot et anticipé les différents cas de figure. Le point d'observation, un café à l'angle de la place, fournissait un bon visuel sur celle-ci et sur l'axe d'arrivée. L'environnement était bien adapté à ce type de rendez-vous et le dossier qu'il lui avait préparé était complet et précis.

Petite contrariété, la table près de la baie vitrée de ce café, celle qui permettait d'avoir la meilleure vue sur l'extérieur, était prise quand il était arrivé. Il avait dû se rabattre sur le plan B, heureusement prévu par le chef de poste, une chaise au coin du long bar en bois.

À cette heure-là, il n'y avait pas foule. Le quartier était bien choisi, près du centre touristique pour que la cible ou lui puissent justifier naturellement de leur présence mais suffisamment désert à cette heure-ci de la journée pour permettre une bonne discrimination des

rares passants, pour la plupart des Athéniens se rendant au travail.

Cédric était quand même inquiet. La source suivrait elle les consignes ? Avec ce genre de personnage, quasiment inconnu et sans formation à la sécurité clandestine, on pouvait s'attendre au pire.

Cédric avait reconnu les lieux la veille et tenté d'imaginer tous les scénarios possibles. La cible serait peut-être sous surveillance d'une équipe iranienne, spécialement mise en place pour identifier les officiers de la DGSE. Pour des professionnels de la filature connaissant le point de rendez-vous, ce café était un lieu d'observation évident et les Iraniens pouvaient avoir choisi d'y poster des équipiers pour anticiper ses mouvements et le repérer. De même, la petite église dans un coin de la place fournissait un bon prétexte et des recoins pour y placer d'autres équipiers armés d'un téléobjectif. Ainsi que les quelques immeubles hauts qui dominaient la place. Mais à cette distance, difficile de savoir si quelqu'un pouvait l'observer.

Il avait pénétré dans le café quinze minutes avant l'horaire du rendez-vous, pas trop en avance pour ne pas attirer l'attention. Scrutant négligemment les quelques clients, il n'avait rien aperçu qui lui semblât suspect. Un couple de touristes matinaux, probablement de Scandinavie, deux Grecs en tenue d'ouvrier accoudés au bar et discutant avec le patron. Pas de matériel suspect, pas de regard dans sa direction. De nos jours, l'électronique était tellement perfectionnée qu'il était quasiment impossible de repérer un système de caméra de surveillance clandestin. Il avait sorti son téléphone jetable acheté pour l'occasion et envoyé un court « en place, RAS » à Olivier, le chef de poste et reçu un « vu – tout bon » en retour. Olivier était arrivé beaucoup plus tôt, il y a plus de deux heures et s'était positionné dans l'hôtel géré par un honorable correspondant (HC[1]) du Service et localisé à proximité de la place. Ce dernier lui avait permis d'y installer un poste d'observation car certaines de ses chambres permettaient de surveiller à la fois le café où était Cédric et une bonne partie de la place, notamment la rue qu'il allait emprunter en compagnie de la source pour aller au point de pick-up[2]. L'objectif était d'être en mesure de repérer la cible ainsi qu'une éventuelle équipe de surveillance adverse. Il fallait se mettre dans la peau de l'adversaire. Un comportement un peu schizophrène mais vital.

Les membres du poste DGSE en Grèce étaient peu nombreux et monter un dispositif de contre-surveillance, ou plutôt de contre-contre-surveillance était délicat. Ce genre d'opération, pour être efficace et discret, demande en général de nombreux agents sur le terrain. Il avait donc fallu faire au mieux, avec les moyens du poste, c'est-à-dire avec peu, mais ça, c'était le pain quotidien de la DGSE à

l'étranger.

L'heure H. Cédric, les yeux rivés sur la rue, examine les quelques personnes qui débouchent. Il essaye de ne pas paraître trop insistant et de se fondre dans l'ambiance du café. Il a ouvert un journal international (le *Financial Times*, c'est tendance sur fond de remboursement de la dette grecque).

Son pouls s'accélère. Là, ce mec, petit, brun pas rasé, une casquette de couleur indéterminée sur la tête (mmm, peut-être vert), un sac en bandoulière. Il ressemble un peu à la photo mais surtout son attitude lui fait penser que c'est le bon. L'homme semble hésitant, scrute la place, examine les gens qui arrivent à proximité, son parcours est erratique. Cédric, qui a payé d'avance sa consommation, enfonce à son tour une casquette, met ses lunettes de soleil (ça rend plus difficile une identification, on ne sait jamais…) et sort rapidement du café pour aller à sa rencontre. Il se rassure en se rapprochant, oui il ressemble bien à la photo. L'homme le regarde, son regard s'anime, il y voit de l'anxiété, de la surprise.

– Monsieur Khosravi ? Hubert, de l'ambassade de France, je suis enchanté de vous rencontrer.

Sifnos, septembre 2013

Sur les conseils de Marc, Camille s'était levée tôt et avait pris le bus pour retourner au port et profiter du marché qui avait lieu chaque jour durant la saison. Rien de très original, des tee-shirts et des souvenirs « made in China » se mêlaient aux produits locaux, miel, fromages, poteries. Faire du shopping pour oublier ses problèmes et penser à autre chose. En tout cas l'ambiance était sympa, il y avait encore suffisamment de touristes pour animer les boutiques et les bars qui se succédaient le long des rues étroites mais pas trop de monde pour se sentir bousculé ou oppressé. Locaux comme étrangers étaient dans un mode décontracté et Camille se sentait plutôt bien, elle s'était laissé porter par l'ambiance et avait acheté un joli vase pour sa mère et une nappe colorée pour l'appartement qu'elle partageait avec Benjamin. Il faudrait qu'elle l'appelle en fin de journée, pour s'excuser de ne pas l'avoir fait en arrivant et pour lui dire qu'elle pensait à lui. Elle se sentait coupable de le laisser dans l'incertitude.

En sortant de la boutique ses achats à la main, son regard fut attiré par un mouvement sur sa droite à une dizaine de mètres de l'autre côté de la rue : une silhouette, un homme d'après ce qu'elle pouvait en dire, s'était engouffré brusquement dans un magasin, tranchant avec

la nonchalance générale de cette matinée ensoleillée. Elle mit quelques secondes avant de réaliser. L'Iranien aperçu hier ? Mais que faisait-il là ? Et pourquoi semblait-il se cacher ? Il l'avait retrouvée et la pistait désormais. Comment cela était-il possible ? Elle secoua la tête essayant de chasser cette pensée. Elle sentit la sueur s'écouler dans son dos.

Elle marcha rapidement vers la sortie du petit port. Il fallait absolument qu'elle puisse en avoir le cœur net, l'Iranien la suivait-il ? Dans une brume de panique, elle tenta de se concentrer et de se rappeler ce qu'elle avait appris au stage de contre-surveillance suivi dans sa première année à la DGSE et mis en application à plusieurs reprises. Mais là, dans ce contexte, rien n'allait : elle savait repérer une filature dans un milieu urbain, dans une grande ville européenne sur des zones étudiées en amont et selon un plan précis. Mais sur une petite île, en zone semi-rurale aride, rien n'était adapté !

Camille se reprit rapidement. Fille unique, elle avait toujours eu l'habitude de se débrouiller seule et avait cultivé son indépendance et son autonomie comme un objectif majeur.

Il fallait improviser. Elle avisa un chemin en terre qui grimpait le long de la montagne, elle sortit son smartphone et essaya de s'orienter sur Google Maps. Réprimant son envie de se retourner pour voir si quelqu'un marchait derrière elle, comme on le lui avait appris pour ne pas attirer l'attention, elle ne s'accorda aucun répit et monta ainsi pendant une bonne heure, à allure soutenue. Elle s'arrêta sur un petit belvédère improvisé et trouvant là un prétexte suffisant, elle fit mine d'admirer la vue. Celle-ci était d'ailleurs magnifique et elle pouvait voir sur des kilomètres jusqu'à la mer. Pas une âme qui vive sous le soleil désormais au zénith. Une chape de chaleur étouffante recouvrait l'île et Camille était en nage. Pourtant, elle ne ressentait rien, ni la fatigue, ni la soif, elle était pleinement concentrée pour identifier son suiveur. Mais il n'y avait personne derrière elle, aussi loin que pouvait porter son regard. Elle tenta de se calmer :

– Finalement ce n'est rien, soit je l'ai semé, soit ce n'est qu'une chimère toute droit sortie de mon imagination.

Ces pensées rassurantes disparurent aussi vite qu'elles étaient apparues. Si elle pouvait voir aussi loin, inversement n'importe qui, au port, pouvait la distinguer avec une bonne paire de jumelles.

Camille repartit, anxieuse et sans réponse et continua de grimper dans ce panorama aride qui lui semblait dorénavant hostile.

Après avoir atteint la route principale et récupéré un bus, elle arriva à la taverne en fin d'après-midi, exténuée et déshydratée. Elle trouva

Marc, en discussion avec Yannis, un bras négligemment passé sur les épaules de son camarade. Ils virent arriver Camille avec une pointe d'inquiétude.

– Oh là, qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda Yannis. Tu as l'air épuisée. Tiens assieds-toi, je vais te chercher de quoi te remonter. Il partit en cuisine et revint avec une grande bouteille d'eau fraîche, des tzatzikis et du pain pita.

– Tu ne m'as pas l'air bien là. Ça va, tu es sûre ?

Camille se justifia vaguement, expliquant s'être perdue lors d'une petite randonnée au-dessus du port.

Yannis, rassuré et toujours dragueur, ajouta :

– Bon, reprends la forme car ce soir on fait la fête si tu veux ! Moi je vais commencer à préparer le service.

Il s'éloigna vers les cuisines.

Marc laissa Camille se restaurer, apparemment peu convaincu.

– Tu es sûre que ça va ? lui demanda-t-il après un moment. Et il poussa vers elle une pinte de bière Mythos extra fraîche. Je te sens tendue Camille, malgré le soleil, la mer et les blagues de Yannis.

Un silence s'installa. Camille s'abîmait dans la contemplation de son verre, tellement recouvert de buée qu'elle ne pouvait presque pas distinguer la bière et son chapeau de mousse. C'était terriblement tentant après ces longues heures de marche. Elle but une gorgée et sentit la fraîcheur se répandre. Ça faisait du bien.

Elle prit sa tête entre ses mains. Puis elle posa son regard sur Marc, respira lentement et se lança :

– Écoute Marc, tu vas me prendre pour une dingue mais je crois que je suis suivie. Par les services iraniens. J'ai repéré un type à la taverne hier, un peu bizarre, et je l'ai revu aujourd'hui, il était derrière moi, il me suivait.

Marc regarda longuement Camille et ne put réprimer un petit sourire en disant calmement :

– Tu sais Camille, c'est une île touristique ici, croiser quelqu'un à plusieurs reprises c'est assez fréquent, il n'y a rien de mystérieux. Et tu lui avais peut-être tapé dans l'œil, pas de panique !

– Non, Marc, s'énerva Camille qui ne pouvait pas s'empêcher de hausser la voix et de chevroter. Il était bizarre le gars, il cherchait quelque chose et il m'évitait. Je sais reconnaître une filature d'une rencontre due au hasard, merde !

– En es-tu vraiment sûre ? Comment peux-tu savoir que c'est un Iranien ? Tu lui as demandé son passeport ? ajouta-t-il ironiquement. Tu penses franchement que Téhéran va envoyer une équipe opérationnelle au bout de l'Europe pour ta petite personne ?

Marc regarda durement Camille, énervé de la voir perdre pied puis se tut.

– Si je pense que le gars est iranien, j'ai de bonnes raisons. C'est à cause de l'opération à laquelle j'ai participé et qui m'a amenée ici. C'est en lien avec le programme nucléaire iranien. C'est du lourd, du très lourd et c'est stratégique pour les mollahs, tu vois ?

– Je connais un peu la zone. OK, leur programme d'arme atomique, c'est ce qu'ils ont de plus précieux. Mais de là à te mettre une filature au train…

Camille hésita, regarda autour d'elle et se livra :

– Écoute, je vais t'en dire un peu plus pour que tu comprennes la situation. Il faut que tu me croies. Mais je te fais confiance hein ? Tu le gardes pour toi, je ne suis pas très à l'aise de te raconter tout ça.

Marc acquiesça sans rien dire et ne laissa transparaître aucune émotion, cependant il ne put empêcher ses yeux de pétiller.

– Tout a commencé par un message du poste d'Athènes, signalant un walk-in iranien prétendant avoir des informations sur le programme nucléaire de Téhéran.

Ce simple mot plongea Marc dans son passé. Walk-in, un anglicisme qui désignait un « volontaire » dans le jargon de la DGSE. Un type de source vraiment particulière, un individu qui se rend spontanément au contact d'un service de renseignement pour lui proposer ses services. Pas besoin d'un long processus d'environnement, d'approche ni de recrutement. Du tout cuit, sauf que dans 90 % des cas, les walk-in sont des escrocs, des déséquilibrés ou des provocateurs à la solde d'un autre service.

– Je n'ai pas beaucoup d'années de boutique, reprit Camille, mais j'avais déjà vu passer quelques cas de ce genre. Jusqu'alors, cela avait toujours été sans intérêt. Là, pour une fois, celui-ci semblait sérieux. En tout cas, il avait transmis des éléments crédibles. Dans la lettre qu'il avait laissée, il avait noté ces quelques mots clés : « Je peux vous informer sur Natanz, sur les IR4, 5 et 6 et sur la production à + de 20 %. » Cela montrait qu'il avait accès à des informations sur les activités iraniennes d'enrichissement d'uranium. Du sérieux, clairement ! Bien sûr, c'était enrobé dans un charabia où il déclarait avec ferveur son désir d'agir pour la liberté de son pays, pour la paix

dans le monde et pour la France, pays des Lumières et des droits de l'Homme, etc. La lettre jouait sur plusieurs registres pour appâter le lecteur mais ces quelques détails techniques montraient que le type savait de quoi il parlait.

– Ah, pour moi, je dois t'avouer que c'est un peu du jargon incompréhensible.

– C'est vrai et je pense que c'était fait pour. Ça s'adressait à quelqu'un qui connaît.

– Pas à moi en tout cas…

Camille sourit faiblement.

– OK. Je vais te faire un cours rapide de physique nucléaire.

Elle se recula sur sa chaise, les yeux pétillants, puis croisa les doigts dans une posture de maîtresse d'école avant de commencer.

– Je vais faire simple. Pour faire une bombe atomique, du type de celle que les Américains ont envoyée sur Hiroshima, une bombe A, il faut de la matière fissile, capable d'engendrer une réaction nucléaire en chaîne, concrètement de l'uranium 235 ou du plutonium 239, en quantité suffisante. Et puis aussi de l'explosif pour compresser ce matériau de manière à atteindre la criticité, c'est-à-dire pour que la réaction en chaîne devienne exponentielle et incontrôlable. Dans la théorie, rien de bien sorcier.

Marc ne put s'empêcher de lui glisser ironiquement :

– Tu me fais rire. Toi, tu as deux doctorats, cela te paraît simple, mais pour le commun des mortels, comme moi, cela semble inatteignable.

– Ce que je veux dire par là, c'est que la première bombe A a été conçue et réalisée pour la première fois en 1944, donc avec un niveau de connaissance et des technologies qui aujourd'hui ne sont plus considérés comme particulièrement avancés et sont donc accessibles. Pour te donner une idée, la puissance de calcul utilisée en 1944 pour les calculs théoriques est équivalente à celle d'une calculatrice moderne utilisée par un élève de terminale. Et la littérature scientifique sur le sujet foisonne sur internet.

– D'accord, mais pourquoi il n'y a pas plus de pays qui ont l'arme nucléaire alors ? fit remarquer Marc. Cela ne doit pas être si facile.

– C'est vrai. Dans la pratique, c'est plus compliqué car l'uranium 235 ou le plutonium 239 sous forme métal, on n'en trouve pas sous les sabots d'un cheval.

– Ah bon ? Pour avoir pas mal baroudé dans divers pays, j'avais plutôt l'impression que l'uranium est un minerai qui est assez bien réparti géographiquement. Il y a de gros gisements au Sahel, en Afrique australe, au Kazakhstan, au Canada par exemple.

– Oui mais comme tu le soulignes, c'est du minerai. L'uranium à l'état naturel est surtout composé d'uranium 238, avec une pincée d'uranium 235 (surnommé U5) et de quelques autres isotopes. L'isotope 238 est le plus présent à 99,3 % mais il est impropre à la fabrication d'une arme atomique. Il faut donc traiter le minerai pour enlever toutes les impuretés puis le transformer pour augmenter la proportion d'uranium 235. On appelle ça enrichir l'uranium. Pour fabriquer une bombe, il faut au moins un uranium avec 90 % d'isotope 235 environ, tu vois le travail. Au final, pour faire un seul kilo d'uranium 235, il faut des tonnes de minerai.

Marc avait envie de prendre des notes, comme il le faisait lors de ses entretiens avec des sources. Même si le contenu était technique et qu'il n'était pas en mesure d'avoir une analyse critique, il s'attachait à suivre Camille dans son raisonnement.

– Tout ce procédé d'enrichissement est très lourd, il demande des installations industrielles énormes, de l'énergie, de la main-d'œuvre, car il y a plein de traitements chimiques complexes. On va d'abord transformer le minerai pour ne garder que l'uranium puis le transformer en gaz, de l'uranium gazeux donc, plus facile à manipuler et le faire passer dans un procédé d'enrichissement. Il y a plusieurs manières de faire mais la plus commune est l'ultracentrifugation, c'est-à-dire qu'on va faire passer de l'uranium naturel sous forme gazeuse dans de grosses centrifugeuses pour récolter à la sortie de l'uranium enrichi. On répète ce procédé en boucle pour faire monter le degré d'enrichissement de 0,2 à 90 %.

– Mais le plutonium est également utilisé dans des armes nucléaires. On le trouve où ?

– Le plutonium c'est différent, il n'existe plus dans la nature. Je dis « plus » car il a existé il y a quelques millions d'années mais il a disparu en raison de sa durée de vie relativement courte. Par contre, on peut en produire en passant de l'uranium dans un réacteur nucléaire.

Marc fronça les sourcils.

– Attends, je ne comprends pas, un réacteur nucléaire fonctionne bien avec de l'uranium, quel est l'intérêt de fabriquer du plutonium si on a déjà de l'uranium ?

– Un réacteur fonctionne en général avec de l'uranium naturel ou

faiblement enrichi. Une fois dans le réacteur, l'uranium va se transformer en d'autres éléments, qu'on appelle produits de fission, notamment du plutonium. C'est un déchet nucléaire en fait. Mais pour faire du plutonium de qualité militaire, c'est-à-dire du plutonium 239, utilisable dans une bombe, il faut laisser l'uranium un temps déterminé dans le réacteur. Typiquement le plutonium produit dans une centrale électronucléaire d'EDF ne peut pas vraiment servir à faire une arme. Les Iraniens, eux, ont choisi de tenter les deux voies différentes pour obtenir de la matière fissile, ils ont donc mis en place des installations d'enrichissement de l'uranium par ultracentrifugation, dont les principales sont à Natanz, dans le désert. Ils se sont également lancés dans la construction d'un réacteur nucléaire appelé plutonigène, donc spécifiquement conçu pour la production de plutonium.

– Ah oui, c'est celui de Bushehr construit par les Russes et qui a fait la une des médias ?

– Non, celui-ci c'est un réacteur électrogène pour la production d'électricité comme ceux d'EDF. Mais ils en construisent un autre, complètement différent à Arak. Il était censé rester secret mais difficile de cacher une si grosse installation, d'une forme si caractéristique.

– Bon, je comprends ce qu'est l'enrichissement mais à quoi font référence les allusions du walk-in sur IR4 et les 20 % ?

– Les Iraniens se sont lancés dans le programme de centrifugation il y a longtemps et ils ont conçu plusieurs modèles différents, nommés IR suivi d'un numéro. Les premiers étaient copiés sur des modèles pakistanais, puis ils ont essayé de les améliorer. Les IR4 sont leur modèle de centrifugeuse utilisé pour la production en masse, à Natanz. 20 % est le degré d'enrichissement de l'uranium. Quand le site de Natanz a été découvert et médiatisé en 2002, les mollahs ont été obligés d'admettre qu'ils avaient un projet de centrifugation et l'ont justifié par leur programme électronucléaire de Bushehr, tout à fait légitime et déclaré à l'Agence internationale de l'énergie atomique, l'AIEA, qui est une agence de l'ONU. Officiellement Natanz devait produire de l'uranium enrichi pour ce programme-là, mais Bushehr fonctionne avec de l'uranium faiblement enrichi, c'est-à-dire avec des teneurs inférieures à 20 %. Le walk-in prétendait avoir des infos sur des productions supérieures à 20 %, ce qui pour nous veut dire destinées à une arme atomique. Avec sa lettre il ne nous apprenait rien de plus mais ces allusions laissaient entendre qu'il connaissait le sujet et qu'il pouvait nous donner des infos sur l'enrichissement de l'uranium iranien et son utilisation dans le programme militaire. Autant te dire que cette révélation était en soi une véritable bombe !

– Mais pourquoi ce chiffre 20 ?

– C'est la limite officielle entre uranium faiblement enrichi et uranium hautement enrichi. D'après les calculs, il est possible de fabriquer une arme nucléaire avec de l'uranium enrichi à partir de 20 %. Mais à cette teneur l'arme serait énorme et difficilement utilisable. Pour de l'uranium enrichi à 90 % il ne faut que 10 à 15 kilos pour fabriquer une arme, voire moins si tu optimises. Six kilos peuvent être suffisants.

– Eh ben, avec toutes ces explications, j'ai le cerveau en ébullition ! Je reprendrais bien une petite bière pour m'éclaircir les idées.

Casser le rythme d'une discussion par un peu d'humour ou des réflexions décalées était un mécanisme que Marc utilisait régulièrement pour amener ses interlocuteurs à baisser la garde et lui laisser un peu de répit pour réfléchir.

C'était beaucoup d'informations à intégrer d'un seul coup. Il n'avait jamais travaillé dans le secteur de contre-prolifération mais il avait effectué des approches de sources à leur profit lors de ses séjours à l'étranger. Les détails techniques lui avaient toujours échappé mais il comprenait les grandes lignes. Et Camille était très pédagogue.

Il était surtout très conscient que l'Iran voyait dans son programme nucléaire militaire un instrument de pouvoir pour contrecarrer l'influence saoudienne, étendre son rayonnement sur la région et assouvir sa fierté nationale. L'exemple du Pakistan et de la Corée du Nord était en ce sens remarquable. Ces deux « États voyous » défiaient la communauté internationale mais posséder l'arme nucléaire les rendait intouchables.

– Bon et vous avez réagi comment ? continua Marc

– Pour moi, ça valait le coup de poursuivre et Antoine m'a suivie. Ce qui était assez troublant, c'est que la lettre avait été rédigée en français avec quelques fautes d'orthographe mais dans une tournure plutôt correcte.

– Google Translate ?

– Non, je ne pense pas. C'est moi qui ai été chargée du dossier pour la partie analyse. J'ai donc fait une réponse au poste d'Athènes et transmis un questionnaire à destination du walk-in. J'ai rédigé un questionnaire à trois entrées : des questions dont on connaissait déjà la réponse, pour évaluer la qualité de ce qu'il allait nous dire et vérifier sa crédibilité, des questions très générales et diverses pour créer un flou sur l'état de nos connaissances et sur le type d'infos qu'on cherche, en cas d'une provocation des services secrets iraniens,

et enfin les véritables questions qui nous intéressaient. C'est plus prudent de procéder de cette manière quand on ne maîtrise pas la source et que la confiance est très limitée.

– Oui c'est exact. J'ai déjà traité des défecteurs tu sais, répondit Marc avec un brin d'ironie. Comment a fait le chef de poste pour la reprise de contact ?

– Tout simplement en le rappelant sur le numéro que ce dernier avait laissé et il l'a fait venir à l'ambassade.

– Ah carrément ! C'était pas un peu risqué ? Cela aurait été dommage de le « cramer » prématurément.

– Peut-être. Mais le CDP a estimé qu'il y avait une faible probabilité que le type se fasse pister par les services adverses et le responsable opération du secteur a donné son aval, privilégiant cette mise en œuvre rapide. Et puis à notre connaissance il n'y a pas de représentant des services spéciaux iraniens en Grèce. Le risque a été pris pour ce rendez-vous qui devait rester unique sous ce format-là. Le gars est resté une heure. Ça a laissé le temps à notre représentant de faire la photocopie du passeport et de prendre des vidéos de l'Iranien. On a reçu la réponse à notre questionnaire. Il avait répondu aux questions les plus difficiles, les plus techniques, celles qui nous intéressaient vraiment. Les réponses étaient précises, claires, et après les avoir analysées je n'ai pu identifier aucune incohérence. A posteriori, je me suis dit que j'aurais dû demander plus.

– On pense toujours qu'on aurait dû faire plus ou mieux. Mais par expérience, le simple fait qu'il n'ait pas essayé de t'enfumer, c'était déjà un succès.

– Exactement. C'était inespéré, un vrai miracle et j'ai commencé à me dire qu'on était peut-être tombé sur LA source, le mec capable de nous amener au cœur du programme nucléaire iranien. J'ai fait une « critique de production ». Je suis allée voir mes chefs pour les convaincre du potentiel du walk-in, j'ai commencé à réfléchir à d'autres questionnaires. Je voulais absolument pouvoir profiter de cette mine de connaissances.

– Et ensuite ?

– Dans les deux jours, j'ai été convoquée par Antoine, le chef de secteur. Il voulait savoir en direct sur quoi je basais mon évaluation. Il avait ressenti mon enthousiasme et lui-même semblait plutôt convaincu mais je crois qu'il voulait se rassurer. Antoine, c'est un chef au top, il est proche de ses troupes. Il aime bien discuter avec les analystes, voir comment ils réagissent. Il en profite pour nous tester un peu, nous pousser dans nos retranchements. Ce n'est pas un

scientifique mais il comprend vite, il est brillant. Je pense qu'il ira loin ! De son côté, il avait la pression des autorités. Les attentes sur le dossier du nucléaire iranien étaient de plus en plus importantes et le directeur du renseignement, le directeur général, tout le monde en fait voulait du résultat. Des sources bien placées, on n'en avait pas des masses. Aucune même. Alors ce walk-in, c'était un peu le messie et Antoine ne voulait pas se planter.

– C'est vrai, je me mets à la place d'Antoine, c'est toujours difficile de concilier les besoins des politiques et la réalité du travail d'espion. Nous sommes rarement sur le même tempo et ça crée des incompréhensions et des tensions. Le métier du renseignement humain demande du temps pour identifier, environner[3] et recruter une source. Difficile à faire comprendre et encore plus à faire admettre à des politiques pilotés par l'actualité et les prochaines élections. Mais c'est une digression de retraité, vas-y, continue.

– Antoine m'a dit que les questionnaires avaient leurs limites, qu'on allait monter une opération pour rencontrer le walk-in et que j'allais être embarquée dans l'équipe comme analyste car il fallait quelqu'un de bon niveau pour exploiter au maximum la source.

– Tu avais qui avec toi ?

– Un seul officier traitant, Cédric.

– Ah oui, c'est un type solide, il connaît le métier, il est rigoureux. C'est ce qu'il faut pour ce genre de source. Et tu te sentais prête pour participer à cette opération ?

– Évidemment ! Ma première opération, mon premier engagement sur le terrain. Le pied !! Avec seulement un an de boutique. J'allais me retrouver au centre de l'action.

– Tu avais déjà traité une source ?

– Oui, un peu. J'étais déjà allée sur le terrain tu sais.

– Qu'est-ce que tu entends par là ?

– J'avais déjà effectué des entrevues avec des honorables correspondants. J'ai fait des stages de sécurité individuelle, je connais la base quoi ! Je me sentais capable d'évoluer en sécurité.

Marc ne put retenir son rire.

– Jouer à la maison, dans ta langue et avec des concitoyens, OK, c'est une première étape. Mais traiter une source étrangère, sensible en plus, ce n'est pas la même chose. C'est la différence entre barboter dans un petit bassin où tu as pied et nager en pleine mer au milieu des requins…

Camille répliqua aussitôt, un peu énervée.

– Bien sûr, je fais la différence. Je voulais juste dire que je n'étais pas complètement novice sur ce coup-là.

– Ne te vexe pas jeune fille ! Je comprends ton enthousiasme, je suis aussi passé par là. Ce que je veux dire c'est que dans ce métier, il faut rester humble, ce qui n'est pas la vertu la plus répandue à la boîte. Et un walk-in, à mon avis, c'est ce qu'il y a de plus difficile à traiter comme source. Tu ne connais rien de lui ou très peu et tout au long de la relation, tu doutes de sa sincérité. En plus, le type a pris des risques énormes en vous contactant comme ça, directement, au vu et au su de tout le monde et il a peut-être déjà attiré l'attention des chiens de garde adverses. Sur ce genre de cas, la difficulté est de basculer rapidement vers une relation clandestine avec des contraintes que tu découvres au fur et à mesure. Et cerise sur le gâteau, si je me réfère à mon expérience, le comportement des walk-in est souvent irrationnel voire dangereux. Car, quand tu y réfléchis, faut être sacrément barjo pour venir comme ça frapper à la porte d'une ambassade et demander à parler à l'espion de service… Alors oui, je pense que c'est une sacrée entrée en matière dans le métier d'espion !

Camille eut un sourire triste.

– Effectivement… La suite t'a donné raison.

Elle reprit une longue gorgée de bière et la trouva tiède désormais.

– Tu sais c'est compliqué pour moi de te parler. Cette opération, c'était ma première. Et peut-être ma dernière. Tout ça, c'est confidentiel. Si ça devait sortir, ce serait explosif…

– C'est vrai que pour une première sortie sur le terrain, c'est un sacré saut ! Tu fais comme tu le sens Camille, ne te sens pas obligée. De mon côté, les opérations secrètes, les ratages, les renseignements sensibles, j'en ai eu largement mon compte durant ces années à la boîte alors tu vois, je ne cours pas après.

Camille laissa passer un silence.

– En tout cas, on s'y est mis à fond avec Cédric. Lui dirigeait la manœuvre et les aspects logistiques et opérationnels, moi, je dressais le dossier le plus complet possible du défecteur. On a commencé à tisser notre toile autour du walk-in avec le peu qu'on avait, son téléphone portable et une copie de son passeport. D'abord j'ai fait un environnement technique du numéro. J'ai interrogé les bases de données de la DT pour voir s'il était connu et avait déjà été intercepté. Opérateur grec bien sûr, probablement acheté pour l'occasion, je n'avais pas trop d'espoir. Il y a eu quand même un peu de résultats :

sur la semaine précédente apparaissaient trois communications avec l'étranger, toutes en Iran.

– Tu as pu avoir le contenu des appels ?

– Malheureusement non, mais on avait les numéros appelés, inconnus de nos bases de données. J'ai fait un message chiffré pour notre poste à Téhéran pour qu'il essaye d'identifier les détenteurs de ces téléphones. Sans trop d'espoir, le poste est muselé par les services de sécurité intérieure qui ne sont pas des tendres. J'ai également fait éplucher les sources ouvertes, internet, en persan, en anglais et en français pour essayer de trouver plus de détails sur notre homme. Mais comme d'habitude avec les patronymes iraniens, il y avait pas mal d'homonymes et difficile de savoir quel était le bon. Le seul indice discriminant était un visa pour le Japon sur son passeport, datant d'un an et demi avant. En croisant toutes les informations, on est tombé sur un chef d'entreprise iranien en lien avec des sociétés japonaises dans le domaine de l'automobile, un architecte iranien ayant publié un article d'urbanisme avec l'université de Kyoto et un prof de l'université Sharif spécialisé en électricité. Le dernier semblait être notre meilleure option, avec un profil technique et une université connue pour ses liens avec le programme proliférant mais rien de vraiment très certain. Deux jours après, j'ai eu les résultats des recherches de son visa Schengen. Pas beaucoup d'infos en plus, si ce n'est qu'il s'était déclaré comme architecte. Je ne voyais pas le rapport avec la prolifération, peut-être avait-il menti. On était un peu dans le flou. Mais on commençait à tirer doucement les fils pour nous rapprocher de notre cible.

– La chasse avait commencé, fit remarquer Marc, pensif.

Cette simple évocation le faisait replonger dans l'excitation de ces moments où l'on mettait en branle tous les moyens du Service pour tenter de réduire la zone d'incertitude.

– Et cela a donné quelque chose ?

– À part les réponses à notre questionnaire, l'entrevue à l'ambassade n'avait pas apporté grand-chose de neuf, le walk-in n'avait rien voulu dire au chef de poste sur ses accès ni sur la manière dont il avait obtenu ces renseignements. Il voulait des assurances de notre engagement envers lui et quand le chef de poste a justement voulu connaître la contrepartie, il s'est lancé dans un long discours sur la paix dans le monde, le rôle de la France dans ce cadre-là, pour au final laisser entendre qu'il voulait quitter l'Iran et s'installer en France.

– C'est une partie de poker. Il voulait prendre l'avantage sur vous sans dévoiler son jeu et rester maître de la partie, c'est certain.

– Pendant que moi j'analysais les renseignements récoltés, Cédric organisait en urgence une mission pour que l'on puisse le rencontrer le plus rapidement possible. Il était sous la pression d'Antoine, alléché par les premiers éléments transmis et par mon argumentaire, il faut avouer. Afin d'aller plus vite, il a été décidé qu'on verrait le walk-in encore une fois à l'ambassade d'Athènes mais cette fois-ci de manière démarquée en prenant beaucoup plus de précautions, à la fois pour vérifier que tout ça n'était pas un piège destiné à nous intoxiquer ou à identifier notre dispositif à Athènes et pour également protéger la source, vérifier qu'elle n'était pas suivie et éviter que sa venue à l'ambassade une troisième fois ne soit remarquée.

– Cela me semble quand même risqué de l'avoir organisé encore une fois à l'ambassade. C'était quoi le schéma directeur pour la sécurité opérationnelle ?

– Pour faire court, Cédric devait rencontrer l'Iranien sur une place d'un quartier touristique d'Athènes, lui faire faire un itinéraire de sécurité sous le contrôle d'un membre du poste et l'amener à un point de pick-up où ils seraient tous les deux pris en véhicule par un autre membre du Service. Le poste louerait une camionnette avec cabine fermée, ce qui permettrait d'emmener la source incognito dans le parking souterrain de l'ambassade.

– Vous n'avez pas pensé mettre les services grecs dans la confidence ? Cela aurait été sûrement plus simple.

– Antoine voulait des résultats rapides, alors malgré les risques il a décidé d'agir Service seul. On est partis quatre jours après pour Athènes, sans avoir beaucoup progressé dans l'environnement de l'Iranien, mais bon, les risques étaient limités à ce stade. J'ai découvert à cette occasion la machine administrative de la boîte : c'était une opération prioritaire mais il a fallu suivre toutes les procédures et elles sont nombreuses. Une vraie galère pour obtenir les autorisations, rédiger les demandes d'aval et toute la paperasse financière et logistique. Tout est prétexte à formulaires, comptes rendus… Ça me rendait dingue de voir qu'on était ralentis par tout un cadre réglementaire tatillon. Cédric était blasé, c'était pas sa première fois et il me faisait bien comprendre qu'il fallait s'y plier et que c'était pour assurer un contrôle de l'opération. Je trouvais tout ça plutôt inefficace mais j'étais hyper motivée.

– Motivée pour faire du tourisme à Athènes ? questionna Marc en souriant.

– Tu parles, je n'ai pas vu grand-chose d'Athènes ! Dès notre arrivée, on a foncé à l'ambassade pour voir le chef de poste qui nous a briefés

sur les évènements récents. Lors de la dernière entrevue, il avait donné à la source un « burner »[4], et lui a transmis les instructions via ce moyen. Il nous a détaillé le montage qu'il avait imaginé et les mesures de sécurité qui allaient être prises. Son rôle à lui sur cette opération était essentiellement logistique et sécuritaire mais même si c'était frustrant pour un officier traitant expérimenté comme lui, il était conscient que c'était crucial.

Le soleil s'était couché dans une lente explosion de nuances de rouge et la douceur du soir enveloppait la petite taverne où de nouveau Camille pouvait observer un mélange de touristes, de familles locales et de jeunes Grecs au look plus urbain, dans un gentil brouhaha, dégustant mezze et sirotant des bières fraîches. Leurs verres étaient vides et Camille commençait à avoir faim.

Plus décontractée et spontanée, elle interpella joyeusement Yannis, lui commanda deux pintes de Mythos pour elle et Marc, et lui demanda ce qu'il avait de bon en cuisine.

– Fais-moi confiance, lui répondit Yannis avec un clin d'œil, tu vas te régaler !

Elle se tourna vers Marc :

– La taverne est à toi mais tu ne bosses pas ? C'est Yannis qui fait tout, c'est normal ? demanda-t-elle avec espièglerie.

Marc sourit, énigmatique.

– Bien sûr que je participe, mais Yannis est bien plus doué que moi pour faire l'animation et le show. Je travaille dans l'ombre. Je m'occupe des comptes et de la logistique. Ce n'est pas le plus glamour, je dois avouer, mais c'est ce qui fait tourner la machine quoi…

Camille reprit là où elle s'était arrêtée avec un plaisir non dissimulé, finalement soulagée de parler boutique avec une personne qui pouvait comprendre ce qui s'était passé et surtout ce qu'elle ressentait.

– Le lendemain je me suis pointée à l'ambassade seule, Cédric était parti avec le CDP, pour mettre en place le dispositif de prise en compte du walk-in. Je me suis rendue dans la pièce qui allait servir de salle de réunion. Attenante au parking couvert de l'ambassade, c'était un local de stockage mais son accès direct permettait d'amener la source sans croiser la moindre personne. Pas très confortable, sans fenêtre, avec une vague odeur d'humidité et de renfermé, mais bien adaptée en termes de sécurité. La veille, j'avais aidé à la ranger un peu et passé un coup de balai. Une table pliante avait été mise en place et des coussins posés sur les caisses de vin autour qui allaient jouer le rôle de tabourets.

Athènes, décembre 2008

Camille disposa son ordinateur et son carnet de notes sur la table un peu branlante, sortit une bouteille d'eau et des verres et attendit. Sa nervosité augmenta avec le temps et son cœur se mit à battre plus vite quand elle entendit le bruit de la voiture pénétrer dans le garage et se garer à proximité. Des bruits de voix, des claquements de portière et très vite la porte qui s'ouvre.

Cédric entra dans la pièce, suivi de près par le walk-in. La différence entre les photos figées qu'elle avait pu examiner et cet homme de taille moyenne un peu boudiné dans sa veste de costume froissée était saisissante.

– Ali, je vous présente Julie qui travaille avec moi et qui est une grande experte scientifique, commença Cédric qui dirigeait la conversation. Camille s'avança vers lui en souriant, guettant sa réaction. C'était un petit test sur lequel ils s'étaient mis d'accord au préalable, étudier la réaction du walk-in vis-à-vis d'une femme. Pour un Iranien, le contact avec une personne du sexe opposé n'était pas forcément évident, notamment s'il était un pratiquant assidu. Cela pouvait constituer un bon indice de sa franchise, pour lui qui pour l'instant, dans sa lettre ou ses conversations avec le chef de poste, avait fait part de son rejet de la religion et de son adhésion aux valeurs occidentales.

Camille lut la surprise dans ses yeux quand il la découvrit mais immédiatement un sourire éclaira son visage et sans une hésitation il lui tendit la main.

– Ah, je suis enchanté de faire votre connaissance. Ça fait plaisir de voir des Français. Et encore plus une Française. « Un peu de douceur dans ce monde des brutes », c'est bien comme ça qu'on dit je crois, non ? dit-il en français avec un accent assez marqué mais très compréhensible.

Ali s'installa sur une des caisses de vin et Cédric déroula le script mis au point les jours précédents.

– Bon, maintenant que nous sommes arrivés, nous allons pouvoir entrer dans le vif du sujet. Ali, encore une fois, je suis désolé de vous recevoir dans ces conditions, cette pièce n'est franchement pas confortable mais le plus important est que nous sommes tous en sécurité et complètement invisibles de l'extérieur. Pour adoucir un peu ces conditions, désirez-vous quelque chose à boire ou à manger, café, thé, du vin peut être ou quelque chose de plus fort ?

Les agents continuaient de sonder en douceur la personnalité de la

source. Enregistrer sa réaction vis-à-vis de l'alcool, le ton de sa voix, son comportement.

Ali demanda de l'eau puis, après une hésitation, il ajouta qu'un petit verre de vin français lui ferait plaisir mais pas tout de suite. Il semblait assez nerveux, son débit était rapide mais son soulagement était perceptible. Il donnait l'impression d'un type franc mais un peu paniqué, qui voulait se libérer d'un poids.

Cédric entra rapidement dans le vif du sujet.

– Ali, nous avons bien reçu vos messages et nous sommes venus spécialement de Paris pour en discuter avec vous.

Cédric parlait avec assurance, pour souligner qu'il avait un niveau hiérarchique élevé et qu'il avait été mandaté par les hautes autorités du Service pour négocier.

– Nous ne nous connaissons pas encore beaucoup, nous avons besoin d'établir une relation de confiance et de montrer que, de part et d'autre, nous sommes sérieux et prêts à aller jusqu'au bout d'un accord. De notre côté, nous devons comprendre un peu mieux votre proposition et ce que vous souhaitez en contrepartie. Vous avez parlé d'IR4 et d'enrichissement à 20 %, que pouvez-vous me dire de plus ?

La question était ouverte, une manière de le forcer à entrer plus dans les détails de ce qu'il avait écrit.

Ali débita des généralités sur le programme nucléaire iranien, sur son opposition à cette démarche militariste qui ne pouvait qu'aggraver le chaos au Moyen-Orient, etc. Il cherchait à montrer qu'il désapprouvait le régime et était du côté des nations occidentales.

Camille rentra dans le jeu, recentrant la discussion sur l'aspect technique, les centrifugeuses, leur fabrication, leurs performances, leurs tests, les lieux où elles étaient déployées. Elle le poussait ainsi à se dévoiler et à livrer des renseignements, pour l'instant sans contrepartie.

Ali donna quelques réponses, précises, cohérentes mais il ne semblait pas tout à fait à l'aise, se concentrait beaucoup avant de donner le moindre élément et consultait systématiquement un petit carnet noir qui ne le quittait pas. Il restait très précautionneux, sur la réserve. Après environ deux heures de discussion, les deux agents de la DGSE n'arrivaient toujours pas à se faire une idée du personnage, de son rôle dans le programme nucléaire, de sa spécialité, son métier, etc. Ils n'avaient pas encore abordé de questions personnelles, ni même de contrepartie, c'était un peu le jeu du chat et de la souris. Les questions fusaient, Ali délayait ses réponses, la pression montait.

Finalement, devant l'impasse qui semblait se dessiner, Cédric fit une pause, en profita pour ouvrir une bouteille de vin et servir un verre à tout le monde. Il proposa un toast :

– Je voudrais que l'on boive à la paix dans le monde, à la France et à l'Iran et à leur amitié millénaire.

Ali sembla apprécier le bordeaux et leur fit part de ses souvenirs de visites de chais dans différentes régions viticoles françaises. Il parla également de la longue tradition de fabrication du vin en Iran, malheureusement réprimée par les mollahs mais encore tolérée dans certains endroits. Il était donc déjà venu en France, ce qui expliquait son niveau de maîtrise de la langue. Et Camille, dans les bases de l'administration, avait identifié plusieurs permis de séjour correspondant à un Ali Khosravi, sans pouvoir discriminer lequel correspondait à celui qui les avait contactés.

Puis Cédric redevint sérieux et alla droit au but, presque brutalement, pour décontenancer son interlocuteur :

– Maintenant Ali, dites-nous ce que vous voulez exactement.

Celui-ci but son verre d'un trait et se fit resservir.

Et finalement, il lâcha le morceau :

– Hubert, Julie, il faut que vous sachiez. Ma vie est en danger, la vie de ma famille est en danger, la vie de mon frère est en danger quand je parle avec vous. Les barbus sont des fanatiques et ils traquent tous ceux qui pourraient livrer des infos sur le programme nucléaire militaire. Ce programme c'est leur diamant, leur trésor, leur Joconde. C'est également ce qui peut leur assurer de rester au pouvoir et d'étendre leur domination sur la région. On a plein de renseignements, de quoi créer un électrochoc pour le gouvernement français. Une véritable « bombe ». On est prêts à tout dire mais il faut nous sortir du pays. J'ai besoin d'être sûr que vous allez nous sortir de là-bas et assurer nos arrières. Ce n'est pas que je ne vous crois pas, mais vous savez, ce n'est pas un jeu pour nous.

Cédric laissa passer quelques secondes.

– Quand vous dites « on est prêts à tout dire », Ali, qui est ce « on » ? Expliquez-moi pourquoi vous êtes en danger. Comment se fait-il que vous connaissiez autant de choses sur le programme nucléaire ? Quel est votre lien avec ce programme ?

Sifnos, septembre 2013

– Il s'est avéré qu'Ali était juste un architecte en Iran mais que son jeune frère Hussein lui, doctorant en mécanique des fluides issu de l'université Shahid Beheshti, avait été recruté dans le programme nucléaire. Il travaillait sur les installations de centrifugation, essentiellement en recherche et développement, mais il faisait également des missions régulières sur le site de Natanz pour les tests et la mise en place des machines. Hussein habitait chez Ali à Téhéran, ils étaient très proches, Hussein lui racontait tout, son boulot, les secrets nucléaires, tout. Il avait été happé petit à petit par ce programme mais n'aimait pas du tout. Il en avait marre de tous ces secrets, des contraintes, de la surveillance et il ne croyait pas du tout à la langue de bois des mollahs sur le sujet. Ce n'était pas un religieux, juste un bon élève consciencieux et discipliné qui avait toujours suivi ce qu'on lui avait dit. Hussein et Ali s'étaient concertés et avaient décidé de quitter le pays pour aller vivre en Occident. Mais malheureusement, Hussein, du fait de ses fonctions, avait interdiction de quitter le pays. Il n'avait même pas de passeport. Ali avait décidé de jouer le rôle du messager et de négocier leur sortie du pays en échange de renseignements sur le programme nucléaire iranien. Il avait pu obtenir un visa Schengen pour la Grèce, grâce à une grand-tante qui habitait Athènes et avait servi de caution.

– Pourquoi la France ? demanda Marc.

– Parce qu'Ali avait fait une spécialisation d'un an en urbanisme il y a plus de dix ans, qu'il parlait un peu français et avait gardé un très bon souvenir de son séjour dans l'Hexagone. C'était cohérent, on n'a pas vu de faille avec Cédric sur le moment. Pour nous cela ne ressemblait pas à un piège des Iraniens. Cédric a quand même posé tout un tas de questions à Ali concernant sa famille, les noms, les dates de naissance, les adresses, il lui a fait raconter toute son histoire personnelle et professionnelle et celle de son frère, a récupéré tout un tas de détails que nous avons épluchés par la suite pour tenter de recouper et de confirmer. En fait, comme contrepartie, Ali voulait qu'on sorte d'Iran sa femme, ses deux enfants et son frère. Leurs parents étaient décédés et ils n'avaient pas d'autre famille proche. Cinq personnes à sortir, dont une était sur liste noire et avait interdiction de voyager. Cédric lui a assuré que cela ne poserait pas de problème. Je ne voyais pas comment on pourrait faire cela mais sur le moment je n'ai rien dit, c'était la partie de Cédric et je ne voulais pas que le walk-in puisse avoir un doute sur notre capacité à le faire.

Marc, qui suivait les explications avec intérêt mais gardait un masque imperturbable, ne put s'empêcher d'acquiescer en levant les yeux au ciel.

– Oh oui, tu as eu raison. Car ce genre d'exfiltration est très compliqué. D'autant plus qu'une fois en France, le Service devrait assurer leur installation et leur intégration le plus discrètement possible et protéger toute la famille dans la durée pour que les services iraniens ne les retrouvent pas. Il faut littéralement les faire disparaître. Ou plutôt les faire se diluer dans le système administratif et économique hexagonal. Ce qui n'est pas une mince affaire. Une légende urbaine veut que les services secrets soient omniscients et omnipotents. Sauf que dans une démocratie, ce n'est pas le cas. On peut obtenir certains passe-droits et certaines facilités mais c'est limité, encadré et rare. Et surtout ça laisse des traces : obtenir un permis de séjour, la nationalité, inscrire les enfants à l'école, toute la famille à la CPAM sans susciter de questions gênantes ou de suspicions, c'est un cauchemar. Ce qu'a dit Cédric c'était du vent effectivement, mais dit avec aplomb et certitude cela rassure la source et c'est ce qu'elle veut entendre.

– Il a continué en argumentant sur le fait que les autorités françaises avaient besoin de preuves sur ce qu'Ali avançait et qu'elles n'accepteraient jamais de les sortir sans obtenir au préalable des contreparties. Petit à petit, il lui a mis la proposition suivante en main : lui et son frère restaient trois ans en Iran et transmettaient des renseignements. Ils seraient payés sur un compte bloqué qu'ils ne toucheraient qu'une fois sortis. Un peu d'argent leur serait également remis en cash pour améliorer leurs conditions de vie à Téhéran mais pas trop pour ne pas attirer l'attention. Et au bout de ces trois ans, Hussein, Ali et sa famille seraient exfiltrés et établis en France où ils pourraient profiter de l'argent accumulé. Ils seraient débriefés pendant un ou deux mois et s'ils arrivaient à sortir des documents, une grosse somme leur serait versée.

– C'est un deal classique pour un défecteur, cela me rappelle d'autres cas, fit remarquer Marc, songeur.

– Ali a négocié tous les aspects : la durée, les montants… Il cherchait inlassablement à gagner un peu plus, il jouait sur plusieurs registres, larmoyant ou menaçant de partir sans rien donner. Cédric, en bon professionnel, a donné le change, compatissant par moments, plus ferme à d'autres, mais ne donnant pas de montant précis, plutôt des fourchettes de prix. Il s'abritait derrière le fait que les autorités parisiennes auraient le dernier mot et qu'il devait obtenir leur aval.

– Et alors, vous êtes arrivés à vos fins ?

– Oui, à la fin de la journée, on était arrivés à un accord. Ali n'avait pas eu ce qu'il demandait mais il avait quand même obtenu plus d'argent pour sa sortie, Cédric a été obligé de céder du terrain sur ce

point-là et d'aller jusqu'à notre marge supérieure. Ali semblait satisfait même s'il se lamentait un peu. « Trois ans, c'est long, très long… » Il repartait en Iran quatre jours après et il a fallu déterminer un moyen de communiquer le plus discrètement possible et définir à présent comment se revoir. Le traiter dans son pays était trop risqué, pour lui comme pour nous.

– Cela me paraît évident en effet. Qu'est-ce qui a été décidé ? Vous aviez anticipé ?

– Nous avions envisagé plusieurs cas de figure. Il était impossible de le revoir rapidement mais les fêtes de Norouz, le Nouvel An iranien, auraient lieu six mois plus tard environ, c'était un évènement à exploiter car les Iraniens voyagent beaucoup à cette période. Les échanges ont permis d'identifier la Malaisie comme lieu de rencontre. Le pays, musulman et historiquement non aligné, n'exige pas de visa pour les Iraniens et il est ouvert aux Occidentaux. Ali pourrait prétexter un voyage touristique en famille pour s'y rendre, c'était une destination courante.

– Et vous aviez prévu un plan de liaison[5] spécial pour le traiter à distance une fois qu'il serait de retour dans son pays ?

– Non, nous n'avions ni le temps ni les connaissances nécessaires pour préparer quelque chose avant la rencontre. Il a été décidé de ne pas communiquer avec lui sur des sujets sensibles malgré le temps qui nous séparait de la prochaine rencontre, nous lui ferions prendre trop de risques… Nous lui avons créé une adresse mail grecque pour l'occasion et mis au point avec lui une petite légende « alibi » d'une rencontre avec un architecte grec avec qui il se serait lié d'amitié. Quelques mots et phrases codes ont été convenus de manière à pouvoir échanger des informations purement logistiques ou sécuritaires. L'une voulait dire, « je suis découvert, j'ai besoin d'une exfiltration ». Bien entendu à cet instant-là, rien n'était prévu et je me demandais comment nous allions faire s'il y avait un réel danger pour Ali, qui était désormais notre source. Pour finir notre journée, je lui ai donné les orientations, les thèmes et les domaines dans lesquels nous voulions des renseignements pour notre prochaine rencontre. Je lui ai également laissé une série de questions précises. Nous sommes repartis sans beaucoup de renseignements exploitables en plus mais suffisamment pour être sûrs que ce gars-là, c'était un bon, je le sentais. Et il n'allait pas nous échapper. J'étais comme une dingue.

Marc sourit.

– Oui, je connais bien cette sensation. L'excitation de la chasse. Traquer le gibier le plus intéressant qui soit… l'homme.

La nuit était arrivée et les clients commençaient à envahir la taverne, la musique se faisait plus forte et Yannis faisait des appels de plus en plus pressants à Marc pour qu'il vienne l'aider à gérer le flux.

Accroché par cette histoire qui lui rappelait tant de moments vécus dans différents pays du monde et ne voulant pas brusquer Camille qui semblait bien partie pour tout lui raconter, Marc dut quand même abréger la conversation.

– Écoute, je dois aller aider Yannis. Il faudra qu'on reparle de cette affaire mais je comprends pourquoi tu flippes. Vu ce que tu m'as dit, effectivement ton opération est susceptible d'avoir irrité les Iraniens, même si je ne vois pas encore clairement les liens. Je fais confiance à ton ressenti de professionnelle. C'est vrai, ce que tu as vu et identifié comme étant une filature par un Iranien est bizarre et détonne dans le paysage. Mais je vais être franc, je suis assez sceptique sur leur capacité à travailler sur les Cyclades. On est sur une petite île, en fin de saison, des liaisons bateaux ralenties, un unique port. C'est un peu une nasse pour eux, j'ai du mal à croire qu'ils viennent jusqu'ici. Mais il va falloir quand même lever le doute, alors je te propose qu'on monte une petite opération de contre-filature. Ça va me rajeunir un peu, rajouta-t-il en souriant.

Une fois Marc parti, Camille prit le reste du pain et monta rapidement dans sa chambre. Elle n'avait pas envie de faire la fête et redoutait de se retrouver trop près de Yannis. Tout se bousculait dans sa tête, toutes les émotions, peur, colère, désir. C'était même étonnant ce sentiment envers Yannis. Une sorte d'attirance-répulsion. Elle laissa tomber l'idée d'appeler Benjamin, elle était de nouveau dans le doute et l'incertitude. Elle se sentait à bout mais le sommeil n'était pas là et la nuit allait être longue.

1. HC : source de nationalité française, fournissant un soutien ou des renseignements à la DGSE, en général pour des raisons patriotiques.
2. Pick-up : lieu où un agent ou une source à pied est pris en charge par un véhicule venu le chercher. C'est une technique pour rompre ou compliquer une filature.
3. Environner est un terme technique qui signifie rassembler le maximum d'informations sur une cible et son environnement proche.
4. Téléphone portable non relié à l'identité du propriétaire et qui ne sert que pour les communications clandestines.
5. Ensemble de moyens organisationnels et techniques pour maintenir le contact avec une source et l'interroger à distance.

4

La manipulation

Athènes, décembre 2008

Mitch jeta un coup d'œil rapide en face de lui. Dans la pénombre de la fourgonnette, la concentration et la tension se lisaient sur le visage de Karl, l'opérateur, qui ne quittait pas des yeux l'écran de l'ordinateur. Cela faisait quarante-cinq minutes qu'ils tournaient dans le quartier à l'intérieur du véhicule de location à la recherche du numéro IMSI de leur cible, sans résultat jusqu'à présent. L'IMSI, ce numéro unique d'une carte SIM de téléphone qui permet à un utilisateur d'être identifié par son opérateur et d'être raccordé à son réseau.

Karl parla lentement dans son micro.

– Toujours aucune détection. Prends la prochaine rue à droite sur 200 mètres puis de nouveau à droite.

Mitch dirigeait l'équipe opérationnelle régionale de la CIA. Ils étaient arrivés il y a moins de vingt-quatre heures en provenance de la base de l'OTAN de Ramstein en Allemagne où ils étaient stationnés. Ils avaient l'habitude d'opérer à travers l'Europe sur différentes missions opérationnelles, à la demande des postes CIA de la zone : filature, surveillance, effraction, toutes les actions « classiques » de l'espionnage.

La mission qui leur avait été assignée à Athènes ne sortait pas de l'ordinaire : localiser une cible étrangère et la garder sous surveillance.

L'équipe avait été briefée avec les éléments connus : Ali Khosravi,

ressortissant iranien de passage à Athènes. Photo du passeport. Et le plus important, les numéros IMEI du boîtier du téléphone et IMSI de la carte SIM. La cible ne présentait a priori pas une menace, pas d'arme, pas de formation spécialisée.

Localiser le téléphone de la cible permettrait de localiser son détenteur. Le téléphone avait d'abord été repéré par le système SIGINT[1] de la National Security Agency (NSA) qui avait identifié la BTS sur laquelle le téléphone était accroché, localisée à Kallithea, dans la banlieue d'Athènes.

La BTS numéro 200346, l'antenne GSM de l'opérateur téléphonique grec Cosmote, couvrait une zone de forme grossièrement oblongue, d'environ 200 à 300 mètres de diamètre, dans la direction du sud. Dans cette zone fortement urbanisée, cela représentait plusieurs centaines d'appartements, une dizaine de rues sur plusieurs kilomètres et surtout un volume important d'individus.

Pour localiser plus précisément le téléphone de la cible, il avait donc fallu envoyer l'équipe de Mitch sur le terrain. Dès l'arrivée à Athènes, ce dernier avait fait équiper d'un IMSI-catcher la camionnette louée par le poste de la CIA. L'IMSI-catcher permettait de simuler une antenne GSM et ainsi d'obliger les téléphones portables à s'identifier auprès de lui. Le dispositif électronique en lui-même, représentant plusieurs valises tactiques Pelicase, avait été installé à l'arrière du véhicule et branché sur les batteries. Ils avaient dû poser un coffre de toit spécialement conçu pour abriter les différentes antennes nécessaires à une détection fine, plusieurs antennes larges bandes et d'autres directionnelles.

Au début de la soirée, quatre membres de l'équipe avaient pris place à bord. John, le chauffeur, et Roy, l'opérateur sécurité, étaient assis devant. Ils géraient l'évolution du véhicule et la sécurité extérieure. Mitch et Karl étaient assis à l'arrière du fourgon, séparés du reste de l'équipe et reliés uniquement par radio.

Karl, les yeux rivés sur la cartographie satellite affichée sur son écran et le report GPS, dirigeait les mouvements du véhicule. L'IMSI-catcher renvoyait sur l'écran les paramètres et les détections éventuelles. Ils quadrillaient ainsi le quartier en clonant la BTS du réseau GSM, obligeant tous les téléphones portables en veille à se connecter brièvement.

Soudain l'IMSI cible apparut. « Contact cible, faible, -85 dB. » la voix de Karl laissait à peine apparaître son excitation. « Prends la prochaine à gauche. » Karl pilota ainsi les mouvements de la camionnette, de manière à obtenir un signal plus fort jusqu'à -70 dB,

signe de la proximité immédiate de la cible.

Au bout de dix minutes, ils avaient identifié le bâtiment où se trouvait probablement le téléphone. Un immeuble modeste de quatre étages dans une rue tranquille, sans commerce à proximité ni trafic particulier. Comme d'habitude, l'identification n'était pas certaine mais Karl était confiant dans son jugement. Il avait réussi à basculer sur une antenne directive, ce qui lui donnait une précision plus importante.

À cette heure-là, la zone était déserte. La camionnette longea une première fois le bâtiment, ce qui permit d'évaluer la position approximative du téléphone. L'immeuble, qui était entouré d'un petit jardin, représentait environ une trentaine d'appartements.

– Probablement troisième étage, dit Karl, mais je ne peux pas être plus précis, il faudrait repasser devant ou envoyer un équipier au sol avec un « direction finder » pour une localisation fine.

– OK. John, pas de deuxième passe, je ne veux pas qu'on se fasse repérer, essaye de te garer discrètement au bout de la rue, pas trop loin. Karl, garde le téléphone sous contrôle pour l'instant.

Mitch prit son téléphone :

– Charlie 2, à toi de jouer, l'adresse est le bâtiment au 10 rue Dodekanisou.

À l'autre bout de la ville, Dimitri, un opérateur de la CIA, démarra son scooter aux couleurs de Domino's Pizza. D'origine grecque, il pouvait sans problème passer pour un local et avait emprunté l'uniforme d'un livreur de la célèbre franchise. Arrivé à l'adresse indiquée, il prit le carton de pizza qui refroidissait déjà et marqua un léger arrêt jusqu'à ce que Mitch lui confirme.

– OK, le téléphone est sous contrôle, à toi de jouer.

Il grimpa dans les étages. Le boîtier du « direction finder » était dans sa poche, connecté à une oreillette semblable à celle d'un portable et synchronisé avec l'IMSI-catcher du véhicule, l'antenne de localisation était fixée à son ventre. Plus il s'approchait du téléphone cible, plus un bourdonnement sourd résonnait à son oreillette. Il s'immobilisa finalement devant l'appartement numéro six au troisième étage de l'immeuble.

– OK, chaleur maximum appartement six. Quelles sont les consignes ?

– Comme prévu dans l'option 1 : tu livres la pizza, répondit rapidement Mitch.

La cible était un simple civil, pas particulièrement sur ses gardes. Vu le contexte, il fallait se découvrir un peu pour savoir si la cible était présente ou non.

Dimitri sonna. Une dizaine de secondes plus tard, une femme d'environ 50 ans fit son apparition. Tout en jouant son rôle de livreur de pizza, Dimitri examina du mieux qu'il put l'intérieur de l'appartement, du moins ce que la porte entrebâillée laissait entrevoir.

Une fois de retour à son scooter, il appela de nouveau Mitch pour un court débriefing.

– Une femme, 50 ans environ. Parle grec avec un accent étranger. Probablement du Moyen-Orient. Apparemment seule, rien vu dans son appartement, je pense que la cible n'est pas avec le téléphone.

Il démarra son scooter et quitta la zone.

Mitch composa un autre numéro.

– Charlie 3, tu te prépares pour une surveillance de la cible. Il ne semble pas présent à son domicile mais tu te pointes dès que possible. Quartier tranquille et très résidentiel. On ne peut pas placer des opérateurs à proximité, il n'y a pas de prétexte possible, du moins en soirée. Tu équipes une voiture avec un moyen vidéo sous support avec une visualisation déportée. Il y a des places devant l'entrée de l'immeuble, tu devrais pouvoir couvrir l'entrée et avoir un visuel sur qui entre et sort.

Une heure plus tard, une moto passa devant l'immeuble, Mitch reconnut l'éclaireur envoyé en amont du dispositif pour repérer le terrain et déterminer le meilleur emplacement. Une voiture arriva une dizaine de minutes plus tard et se gara à proximité de l'immeuble cible. Un homme en descendit et s'éloigna. Le téléphone de Mitch sonna.

– Charlie 1, la caméra est en place, on couvre l'entrée, la vidéo est claire.

Mitch se tourna vers le chauffeur

– OK on démonte. Direction l'ambassade. Tu prends l'itinéraire de sécurité pour vérifier qu'on n'a personne au cul.

Sifnos, septembre 2013

C'était la fin de la journée à Sifnos, la chaleur retombait et devenait douce. Le soleil avait entamé sa descente et colorait le ciel de

variations de rouge. Magnifique. Camille revenait d'une longue marche dans les collines. Ou plutôt dans les montagnes, tellement les sentiers qu'elle avait empruntés lui avaient semblé abrupts, à elle la Parisienne. Pour échapper à ses doutes lancinants, malgré le manque de sommeil elle avait décidé de marcher jusqu'au monastère d'Aghios Sostis, le long d'une ancienne mine d'or désaffectée depuis des siècles.

Au bout de la balade, une petite série de cubes blancs typiques, surmontés d'une croix, le monastère. L'ensemble était un peu oppressant. Ou plutôt, c'est le cadre qui l'était. Ici pas de jolie plage, d'ombre bienvenue de tamaris ou d'oliviers comme à Faros. C'était la même mer, la même île, et pourtant… Des rochers qui se jettent dans une mer agitée, un paysage minéral, sombre, entre le marron de cette terre à fleur de sol et le gris des roches omniprésentes et qui s'élevaient en paroi surplombant la mer.

Elle était seule et s'était installée à côté du baptistère en pierre, planté entre la chapelle et la mer. Un peu désorientée, elle avait cessé de penser à ses problèmes et ce décor impressionnant avait occupé le présent. Elle était restée là un bon moment, espérant trouver le calme et puis avait recommencé à ruminer encore et encore les mêmes moments. Lasse.

Le chemin du retour fut tout aussi vide. Personne sur ce bout du monde. Sauf… Elle avait croisé un vieux Grec, avec son chien et son âne chargé de paquets et de fagots. Ils s'étaient salués et elle l'avait regardé s'éloigner tranquillement, de son pas lent et assuré. Elle aurait bien voulu lui demander où il allait et ce qu'il transportait ainsi dans ce quasi-désert de rocaille, isolé et aride. Des cigarettes de contrebande, de la drogue ? Elle avait remarqué un objet oblong, assez massif, recouvert d'un vieux tapis, au milieu du bois. Peut-être des armes ?

Le vieil homme était petit et sec, avec le teint mat et les yeux noirs typiques de cette partie de la Méditerranée. Très semblable à un Iranien d'ailleurs, il aurait été à son aise dans la campagne autour d'Ispahan. Encore un Iranien ? Flash-back : la vidéo, le visage d'Ali, l'ambassade, le problème à Bakou, la corde, trois corps…

Son cœur battait la chamade, elle haletait. Puis, brutalement, son regard quitta le vieil homme et elle reprit conscience de l'environnement. Sa respiration se fit plus régulière et elle sentit son rythme cardiaque se calmer, les tremblements qui l'avaient agitée disparurent. Son imagination et sa paranoïa la plongeaient de plus en plus dans ces pertes de contrôle qui la terrifiaient. Il fallait qu'elle arrête d'y penser, elle ne pouvait pas continuer comme ça.

Elle poursuivit sa montée, encore troublée par cette rencontre qui l'avait projetée dans ses cauchemars devenus récurrents.

Marc lui avait donné rendez-vous au port de Kamares pour admirer le coucher de soleil dans un petit bar à l'extrémité nord de la plage. Quelques tables, un long banc adossé à un mur d'une blancheur immaculée, face à l'ouest, en faisait le spot idéal pour admirer les couleurs magiques et changeantes du coucher du soleil sur la mer Égée. Marc arriva vers 17 h 30, décontracté, une chemisette ouverte sur son torse maigre. Il lui claqua la bise et, sans lui demander son avis, commanda une bouteille de vin blanc. Le serveur ramena la bouteille dans un seau rempli de glaçons, deux verres et une série de petits plats, les traditionnels houmous, caviar d'aubergines et du pain pita. Le « kit de survie » idéal pour profiter d'un coucher de soleil sur une île grecque.

Marc, concentré, versa le vin, profitant de ce petit moment de plaisir. Il voulait laisser Camille aborder d'elle-même la suite de son opération mais elle semblait préférer le silence.

– Est-ce que tu as réussi à te reposer ? À te reposer vraiment je veux dire, à te défaire de ton stress, de ces contractions dans ton ventre ou entre tes épaules ?

– Pas vraiment non. J'ai l'impression que le cauchemar continue, que les Iraniens m'ont rattrapée.

– Écoute Camille, concernant une filature éventuelle, ne t'inquiète pas, on va en avoir le cœur net dès demain. J'ai préparé un petit itinéraire de sécurité qui devrait permettre de savoir si tu es vraiment suivie et avec un peu de bol d'identifier ton suiveur. Je serai le contrôleur, c'est moi qui vérifierai si tu es filochée.

– Tu vas y arriver ? demanda-t-elle avec un ton d'espoir et de soulagement dans la voix.

– T'as pas confiance, là !

– Non c'est pas ça, bredouilla-t-elle, mais j'ai tellement besoin d'y voir plus clair.

Marc sourit, amusé.

– Tu n'as pas tout fait tort, je suis un peu rouillé, je n'ai pas pratiqué depuis que je suis parti de la boîte, mais c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas. Plus sérieusement, fais-moi confiance, tout va bien se passer. Et je vais me faire aider par un peu de technologie, j'ai mis en place deux caméras de surveillance que j'utilise parfois pour sécuriser la taverne. C'est du bon matos, pas aussi performant que celui du Service mais ça fera l'affaire.

Marc regarda intensément Camille, un silence s'installa.

– Je dois t'avouer que j'ai toujours ce sentiment de culpabilité de parler à quelqu'un à qui je ne devrais pas.

– OK Camille, je sais ce que tu ressens, crois-moi, mais il faut quand même que tu m'éclaires un peu plus sur ce qui te fait si peur. J'ai besoin de comprendre pourquoi tu es tellement persuadée que l'Iran s'intéresserait à toi jusqu'à Sifnos !

– Parce que l'opération a menacé leur projet le plus secret et le plus stratégique !

– Alors explique-moi. Parce que jusqu'à maintenant tout ce que tu m'as dit ne sort finalement pas de l'ordinaire. C'est la raison d'être de la boîte : traiter une source étrangère ayant des accès à des informations secrètes. Dis-m'en plus.

Le soleil disparut à l'horizon, Camille reprit le fil de son histoire :

– Quand on est revenus de cette première entrevue, j'étais euphorique. On avait de l'or dans les mains : Ali était l'intermédiaire obligé mais son frère avait un accès direct à une masse de renseignements dont nous n'avions pu qu'effleurer la valeur.

– Oui mais tu étais sûre que ce n'était pas une intoxication des services iraniens ?

– À première vue, tout concordait, les détails techniques, les dates, les personnes impliquées. Mais notre travail de vérification ne faisait que commencer. J'ai dû tout reprendre à zéro et contrôler point par point. En plus, j'avais assez de matière pour rédiger plusieurs notes de renseignement qui ont été transmises aux autorités. J'ai affiné notre évaluation du programme nucléaire iranien et estimé que l'Iran pourrait disposer de suffisamment de matière nucléaire pour fabriquer une bombe dans les quatre ans s'ils continuaient à ce rythme-là.

« On a arrosé » du ministère de la Défense aux Affaires étrangères avec évidemment la Présidence et le Premier ministre. Bien sûr, comme dans la quasi-totalité des notes destinées à sortir du Service, je n'évoquais pas l'identité de la source ni même son profil.

– Et tu as eu des retours sur ta prod ? Je pense que ça a dû un peu bousculer les hautes sphères. Comment a réagi la hiérarchie ?

– Forcément, Antoine était enthousiaste. Potentiellement, Ali pouvait devenir notre meilleure source, la seule impliquée à ce point dans le programme nucléaire et avec des accès qui nous faisaient rêver. Et pile au bon moment d'un point de vue politique ! D'un coup, le dossier est devenu la priorité une, la « P1 » du secteur et de la

direction. J'ai dû faire des présentations à haut niveau en interne et des briefings avec les diplomates du ministère des Affaires étrangères qui étaient impliqués dans les négociations avec les Iraniens. Mais toute cette brusque attention avait des revers. Avec Cédric, il a fallu résister à la pression. Tout le monde voulait plus de renseignements de cette qualité, nos commanditaires, le Commissariat à l'énergie atomique[2] , les politiques, bien sûr les directeurs. Même Antoine souhaitait qu'on organise un autre rendez-vous avec la source au plus vite.

– Dangereux tout ça. Dans ce métier, si la réactivité est parfois nécessaire, il faut aussi être patient et ne pas céder aux sirènes du scoop et de l'immédiateté. C'est un jeu de dupes auquel tu joues.

– Exactement, on a défendu notre position : ne pas bousculer le planning, attendre que la source se rende en Malaisie pour les vacances prévues avec sa famille pour les fêtes de Norouz. D'ailleurs, tactiquement, c'était impossible d'accélérer le planning, il fallait attendre qu'elle ressorte, sans se précipiter. Et puis, on avait toujours très peu d'éléments sur Ali et sa famille et aucun recul sur la relation. Toujours ce doute enfoui dans mon esprit et qui de temps en temps me faisait attraper des sueurs froides. Comment être sûre que ce n'était pas une provocation des services iraniens ? J'avais lancé plein de recherches, orienté des postes de la DGSE à l'étranger, mis les numéros et les mails en interception, mais il fallait du temps pour laisser travailler les sources et les capteurs et ensuite les analyser.

– Je ne peux que t'approuver. Tu as déjà acquis une grande sagesse, dit Marc en souriant. Tu ne peux jamais faire totalement confiance à un walk-in et prendre son temps a deux énormes avantages : cela fait souvent apparaître les erreurs, les défauts de montage, les incohérences, les pièges mal montés. Comme disait Sénèque : « Chaque fois que tu veux connaître le fond d'une chose, confie-la au temps ». Et puis, augmenter le rythme des déplacements à l'étranger aurait effectivement pu attirer l'attention, car changer la routine d'une personne, sous quelques aspects que ce soit, peut lever une alerte.

– Antoine a fini par se ranger à notre opinion, c'est un professionnel du renseignement, il savait que nous avions raison. Mais il a décidé de tirer parti de ces derniers renseignements sans attendre et on a commencé à échanger les renseignements recueillis avec nos partenaires étrangers. Dans le domaine de la contre-prolifération, et notamment sur le dossier iranien, on était quasiment sur la même ligne politique avec les Américains, les Anglais, les Allemands et les Israéliens. Ce qui fait qu'on collaborait beaucoup, on s'échangeait des renseignements mais bien sûr pas les sources.

– Les sources, c'est les bijoux de famille, on n'en parle pas, c'est une base du métier, confirma Marc.

– Une réunion avec la CIA a été organisée à Paris pour des échanges techniques sur le programme iranien d'enrichissement et les indices de production d'uranium enrichi de qualité militaire. J'étais habituée à ces réunions, ça fait partie du boulot normal de l'analyste chez nous. C'était plutôt sympa, on était dans les salles du service des relations extérieures, plus confortables que nos bureaux. Il y a toujours du café, des petits biscuits, des jus de fruits, du Coca, etc. Le luxe quoi !! J'avais même pris l'habitude de me faire des provisions quand on quittait la salle, pour me doper en sucre durant les heures passées devant l'ordinateur. Antoine voulait y participer, ce qu'il ne faisait pas souvent. Globalement la stratégie était de révéler ce qu'on avait, en faisant miroiter aux Américains qu'on avait encore mieux afin de les inciter à nous donner du bon renseignement en contrepartie. J'avais vite compris que, dans notre domaine, le « partenariat », « l'amitié entre les pays alliés », la « coopération » se réduisaient à un troc de renseignements. Chacun essaye, par des tractations forcenées, à coups de bluff, de chantage, de pseudo-vérités, d'en récupérer plus que ce qu'il donne. Et à ce jeu, les Américains étaient forts, les Anglais très forts, les Israéliens des maîtres… Et nous de gentils amateurs.

– C'est vrai que ce jeu des partenariats, de la coopération et du dialogue interservices est surprenant. Une sorte de diplomatie du renseignement. Un rapport de force sur fond de géopolitique.

Marc semblait rêveur pour une fois, comme plongé dans ses souvenirs.

– Heureusement, Antoine, lui, était talentueux et redoutable… Il avait parfaitement saisi les règles. Dans la salle, nous étions trois analystes de la boîte. J'ai présenté nos dernières avancées, en m'efforçant de démarquer au mieux celles fournies par Ali, c'est-à-dire en les noyant parmi d'autres pour que les Américains ne puissent pas avoir une idée de qui en était à l'origine. En face, on avait huit Yankees dont leur représentant à Paris. Ils sont pénibles à la CIA, ils viennent toujours en nombre et on rencontre rarement les mêmes analystes. Il semble qu'il y ait une grosse rotation. Ça ne permet pas vraiment d'établir des relations cordiales et de connaître nos homologues. Mais peut-être que les réunions à Paris sont aussi très courues chez eux et vues comme des récompenses ? La réunion a commencé le matin et on a fait une pause pour midi.

– Le sacro-saint déjeuner ! Cela fait partie de notre identité culturelle, eux ils expédient ça en trente minutes en salle de réunion. C'est « business first ».

– Alors que nous… on profite ! Nous sommes allés dans un restaurant de la porte des Lilas. Comme je ne devais pas intervenir dans l'après-midi, j'en ai profité et pris plusieurs verres de vin, plutôt contente de ma prestation du matin. J'avais l'impression d'avoir été convaincante, j'avais bien bossé mon anglais et les Américains avaient été super attentifs. J'ai bien vu que ce que je leur disais les avait interpellés, ça devait être nouveau pour eux. Juste après la réunion d'ailleurs, ils se sont réunis en conciliabule et j'étais persuadée qu'ils allaient nous donner des trucs intéressants dans l'après-midi. On est revenus dans la salle de réunion. Antoine avait été brillant. Il avait fait part de sa vision du dossier iranien et avait remis les considérations techniques dans le contexte politico-diplomatique du moment, sa vision géopolitique était vraiment percutante et pertinente. À chaque fois il faisait mouche. Une de ses grandes forces est sa capacité à conceptualiser une vision stratégique. Puis, quand on a recommencé la réunion, le chef de la délégation US a fait une courte introduction en nous remerciant pour les renseignements transmis le matin même et en soulignant leur caractère inédit et pointu. Il a laissé la parole à un type qui avait mâchonné son chewing-gum toute la matinée et qui n'avait quasiment rien dit. L'Américain de base, carré des épaules et de la tête, un bon embonpoint malgré son âge, dans la trentaine. Pantalon beige, grosses chaussures, veste à carreaux et cravate desserrée, le Yankee dans toute sa splendeur, plutôt Texas ou sud des États-Unis. Il a commencé frontalement : « Est-ce que vous connaissez Ali Khosravi ? »

Boulevard Mortier, mars 2009

– Je vous pose cette question car un des éléments que vous nous avez donnés, totalement inédit, nous a également été transmis par cette personne. Notamment, certaines précisions sur les difficultés que rencontrent les Iraniens pour la mise en place des IR4 et notamment les crashs dans l'installation pilote de Damavand road.

Tétanisée, Camille tourna un regard désespéré vers Antoine. Celui-ci sourit et répondit d'un ton glacial :

– Monsieur… Mitchell, c'est bien ça ? Vous savez bien que par convention nous ne donnons pas l'origine de nos renseignements. Nous pouvons encore moins dévoiler le nom de nos sources. Néanmoins, la proximité de nos deux services et notre relation que je qualifierai de stratégique sur ce dossier m'amènent à reconsidérer quelque peu cette position de principe. Si vous voulez bien en dire un peu plus sur votre relation avec ce Ali Khosravi, ça m'aiderait à mieux

comprendre où nous en sommes.

– Ali Khosravi est un ressortissant iranien qui s'est rendu à notre ambassade à Athènes et a prétendu avoir des renseignements sur le programme nucléaire iranien. Pour prouver sa bonne foi, il nous a donné les renseignements sur les crashs d'IR4. Malheureusement, il nous a fallu un peu de temps pour analyser les renseignements et quand nous avons voulu le recontacter (nous n'avions qu'un numéro grec) nous n'avons pas réussi à le joindre. Nous avons fait appel à une équipe opérationnelle pour le localiser à Athènes, en vain. Nous avons fait quelques recherches et nous avons identifié un appel de l'ambassade de France sur son numéro de téléphone grec, ce qui nous laisse supposer que vous êtes en contact avec lui. Nous estimons que ce qu'il nous a transmis est potentiellement très bon, nous sommes donc disposés à mettre des ressources pour travailler avec lui mais nous ne voudrions pas interférer avec votre opération si vous êtes déjà en relation avec lui. »

– Je comprends bien, monsieur Mitchell. Je propose de nous revoir en petit comité sur cette question précise. Sans m'engager outre mesure, je pense que l'on pourra très probablement aller plus loin et renforcer notre collaboration.

Sifnos, septembre 2013

On a pris acte de se revoir le mois suivant. Moi je n'en revenais toujours pas. Je ne comprenais franchement pas ce qui se passait et pourquoi Ali était allé voir les Américains et sans nous le dire. Pourtant la manipulation semblait bien engagée…

Le sourire de Marc se fit encore plus large.

Manipulation. Un mot qu'il avait tant entendu à la DGSE. Tout le monde l'avait à la bouche. Un terme incantatoire employé à chaque occasion : pour briller, pour se couvrir, pour faire « pro », pour se justifier, pour expliquer l'inexplicable… Tellement utilisé qu'il en était usé.

Ce mot et les savoir-faire qu'il recouvrait avaient pourtant fasciné Marc dès son arrivée à la boîte. C'était l'essence même de l'art de l'espionnage. Il s'imaginait alors la manipulation comme un corpus de compétences et de techniques permettant d'accéder aux ressorts de l'âme humaine et d'orienter décisions, actes et sentiments.

Il avait découvert avec surprise qu'il n'y avait pas de réelle formation à la manipulation à la DGSE, un comble. Il y avait certes

des cours de « recherche humaine » mais ceux-ci se focalisaient sur la manière de faire les comptes rendus, la comptabilité, comment séparer le renseignement proprement dit du commentaire et des détails de la source. Autrement dit la forme plutôt que le fond. La manipulation était abordée très superficiellement et se résumait à trouver un levier pour faire pression sur la source : le célèbre MICE, acronyme anglais signifiant Money, Ideology, Compromise, Ego.

Puis Marc avait pratiqué à son tour. À son arrivée, on se formait « à l'ancienne » par la pratique, par compagnonnage. Ses premiers échanges au côté d'officiers traitants plus expérimentés n'avaient pas comblé ses attentes. Certains avaient une vision assez rudimentaire de la manipulation. « La source tu dois bien la tenir par les couilles, c'est toi le boss et tu sers fort si elle n'a pas compris » ou « recruter une source en Afrique, c'est très simple, il suffit de sortir le pognon ». Grosso modo, pour certains, la manipulation se résumait à de la corruption et la relation avec la source à une relation de domination frontale. Peut-être une posture de façade dans la culture très machiste et militaire de la DGSE à l'époque. La manipulation était, il est vrai, une question d'ego pour un OT, son honneur et sa fierté, ce qui poussait souvent à l'exagération.

Il s'était rendu compte que ce mot recouvrait en fait des réalités très diverses, variables selon les OT. Chacun avait sa définition. À la fin des années 90, la DGSE était encore très marquée par les habitudes de la guerre froide, avec un cloisonnement strict et très peu de partage horizontal entre les services. C'était le règne de la tradition orale, chaque OT gardait pour lui ses petites astuces.

Marc avait cependant vite compris que la relation entre la source et son officier traitant est complexe et instable. Elle évolue avec le temps et repose sur des paramètres beaucoup plus profonds et subtils qu'un billet de 100 euros.

La DGSE elle-même avait évolué petit à petit sur le sujet et avait cherché à formaliser le concept de manipulation. En commençant là encore par la forme plus que par le fond mais cela avait permis de lancer une réflexion sur les fondements du métier. Des psychologues avaient même été recrutés pour apporter une vision plus académique et plus professionnelle.

Au cours de sa carrière, Marc avait souvent regretté le manque d'approfondissement dans ce domaine pourtant fondamental. Nombre d'officiers traitants avaient des capacités remarquables et associaient avec brio séduction, faconde chaleureuse et créativité débordante. Mais ils restaient dans le domaine de l'instinct, sans être en mesure d'identifier les ressorts les plus intimes de leur cible, restant souvent

cantonnés dans un seul registre dans leur interaction avec l'autre alors qu'il fallait savoir en jouer plusieurs, de la séduction au conflit ou à l'émotion. Et surtout, beaucoup perdaient de vue l'objectif final en cours de route et préféraient la victoire d'un recrutement facile mais peu productif aux manœuvres et remises en cause constantes nécessaires pour recruter une source au cœur de la cible. Car c'était là la véritable difficulté, recruter une source était relativement simple, recruter la cible sélectionnée qui allait apporter les renseignements attendus était difficile, très difficile.

Fort heureusement, il avait rencontré Thomas et une poignée d'officiers traitants passionnés qui lui avaient beaucoup appris.

Thomas, surnommé « Jésus » parce que ses leçons sur la psychologie de l'espion et de sa source étaient comme des « sermons sur la montagne ». C'était un personnage atypique, qui ne laissait pas indifférent et dont l'attitude parfois très professorale pouvait cliver dans ce milieu plein d'ego. Pourtant, il faisait partie des meilleurs OT qu'ait connus Marc, par ses compétences sur le terrain et sa capacité à prendre de la hauteur pour comprendre les mécanismes de la manipulation. Militaire passionné de la nature humaine, il avait suivi une formation universitaire en psychologie sur son temps libre pour approfondir son expérience d'officier traitant sur le terrain. Il en avait tiré des enseignements spécifiques au recueil du renseignement et les avait appliqués au jeu de la manipulation. Pédagogue et passionné, il partageait son expérience et sa connaissance de manière informelle, en dehors du circuit officiel du service de la formation, ce qui faisait parfois grincer des dents.

Marc, inspiré par Thomas et quelques autres, avait également beaucoup pratiqué, beaucoup tâtonné puis avait affiné ses techniques et sa compréhension. D'un naturel réservé, voire taciturne, il manquait de spontanéité et de répartie, de ces qualités qui permettent de créer la relation avec l'autre. Cela n'avait pas été facile, il n'était pas très bon au début mais il avait découvert que l'inné menait souvent à la facilité et qu'a contrario un travail acharné permettait de progresser et de se hisser au meilleur niveau. Il avait compensé son manque de prédispositions particulières par une préparation minutieuse et une connaissance parfaite des dossiers. Et il avait surtout développé son écoute et son empathie. Il avait commis des erreurs, nombreuses, et avait connu le succès, parfois. La seule certitude qu'il en avait tirée est qu'en la matière il fallait rester humble et toujours douter.

La manipulation c'était d'abord comprendre l'autre, dans toute sa complexité et son identité puis tenter de discerner les moyens sur lesquels s'appuyer pour l'amener à faire ce que l'on souhaite, c'est-à-

dire nous révéler les renseignements recherchés. Pour cela il fallait mettre en place une véritable fiction qui pouvait faire appel à toutes les strates cognitives du cerveau humain : sensations, émotions, biais cognitifs et culturels, raison. Mais contrairement au cinéma, le scénario de l'approche n'était, lui, pas figé, il fallait le réécrire en permanence, l'adapter à l'autre et à ses réactions. Et comme avec une recette de pâtisserie, les ingrédients avaient beau être tous là, parfois ça ne prenait pas. La manipulation n'était pas une science exacte : la notion de levier était toute relative et les ressorts de l'âme humaine étaient souvent surprenants. Au final, ce qui marchait pour l'un ne marchait pas forcément pour l'autre.

Le terme même de manipulation était trompeur car il induisait la notion manipulateur-manipulé, dominant-dominé. Or la manipulation est souvent à double sens. Dans une relation, la source elle aussi essaye de manipuler son OT à son profit. Marc avait même certains cas à l'esprit où la source avait été meilleure que son OT…

Et à Athènes, Ali avait manipulé ses officiers traitants.

– Oui, je comprends le choc que tu as dû avoir en apprenant ça. Mais ce n'est pas si étonnant. Avec un walk-in, tu ne rentres pas immédiatement dans un cadre de manipulation. C'est un vendeur de renseignements, c'est son objectif. Il vous a choisi et il est venu négocier de manière volontaire et consciente, tu ne le connais pas. Les conditions initiales pour une manipulation ne sont donc pas réunies, il faut du temps pour la mettre en place. Il y a une dissymétrie de départ qu'il faut arriver à modifier. Vous en avez tiré quoi comme leçon ?

– On a surtout cherché à comprendre ce qui s'était passé. Moi j'ai relancé des recherches techniques sur le numéro de téléphone mais rien de plus n'est apparu. Pour ça, les Américains avaient de meilleurs accès que nous. On les a revus le mois suivant et Antoine, en accord avec la direction, avait décidé de jouer franc jeu, de leur dire ce qu'on avait fait avec Ali mais de les tenir en dehors de l'opération de manière à garder la main encore un moment. Pour leur faire passer la pilule, il s'est cependant engagé à leur transmettre ce qu'on récupérerait.

– Et ils ont dit quoi ?

– Ils ont essayé de faire un peu de forcing et de s'intégrer à la manipulation, ils nous ont proposé leur aide, leur fric, leurs accès mais Antoine a tenu bon et finalement ils ont accepté le deal qui n'était pas mauvais pour eux. Tout ce qu'on leur demandait, c'était de ne pas interférer. Avec Cédric, on a continué à préparer la prochaine entrevue qui devait avoir lieu quatre mois après en Malaisie.

Camille se tut brusquement, comme happée par ses pensées. La nuit était noire désormais, le soleil avait disparu depuis longtemps. Mais la lune scintillait dans la mer et apportait toujours un peu de clarté. Marc s'abîma dans la contemplation des multiples reflets. Ces conversations le touchaient plus qu'il ne l'aurait pensé. Il se remémorait ses jeunes années au Service, toutes ses joies et ses peines. Camille lui renvoyait en miroir ses propres questionnements. Il avait pensé pouvoir lui apporter la hauteur de vue d'un vieux sage mais il n'en était plus vraiment certain. Elle l'amenait sur des terrains intérieurs où lui-même n'était pas vraiment à l'aise.

Marc, toujours dans ses réflexions, se leva et entraîna Camille vers le quad. Ils rentrèrent ainsi à la taverne, sans échanger un mot, chacun ayant rejoint son monde intérieur.

Dubaï, juin 2011

Ali avait avalé son whisky d'une traite. Il avait besoin de sentir la chaleur de l'alcool et son effet apaisant. Il avait le souffle court, sentait le sang pulser dans ses artères, son cerveau qui moulinait à pleine vitesse.

Respirer, réfléchir, ne pas céder à la panique. Tout va bien.

Quand il avait vu qu'il n'y avait personne à l'heure dite au point de rendez-vous, aucun signe de présence de ses officiers traitants, il avait marché vite, droit devant lui, ne pouvant s'empêcher de se retourner plusieurs fois pour vérifier qu'il n'était pas suivi. L'angoisse avait fondu sur lui subitement, il était au bord de la panique.

Ça lui était déjà arrivé une fois, que ses traitants ne se pointent pas comme prévu à leur rendez-vous. Il avait été mort de trouille et avait sursauté au moindre bruit, à la moindre anomalie pendant une longue période à son retour en Iran. Il se rassurait en se disant qu'au final, il ne lui était rien arrivé, ni à Hussein, ni à sa famille et il avait pu continuer sa vie et le business comme si de rien n'était. Mais rien n'y faisait, la peur était là, nichée au fond de lui, déchirant son estomac.

Après avoir marché une bonne heure dans la chaleur de Dubaï, il avait senti l'impérieux besoin de boire de l'alcool, de trouver un dérivatif à la douleur qui lui tordait le ventre. Un hôtel de luxe pour étrangers, voilà ce qu'il lui fallait, on le laisserait tranquille et là il pourrait boire sans attirer l'attention.

Ali commençait à ressentir les premiers effets de l'alcool. Il perdit un peu la notion du temps, resta enfoncé dans le confortable fauteuil

club. Il se sentait mieux même s'il transpirait toujours à grosses gouttes malgré la climatisation de l'hôtel. Il aimait le luxe, le clinquant et le confort des cinq-étoiles de Dubaï. Il regarda la jeune serveuse philippine lui apporter la note. Il allait payer au moins 30 dollars pour sa consommation mais il en avait besoin.

Un choc derrière l'épais fauteuil lui fit renverser le verre qu'il tenait à la main.

– Oh, I'm so sorry, I was distracted and did not see you, so sorry [3] .

L'homme qui avait bousculé son fauteuil lui souriait d'un air contrit. Grand, mince, des traits moyen-orientaux ou du sud de l'Europe mais un anglais parfait avec un accent américain un peu traînant.

– I'm sorry, nothing on your clothes ? May I offer you to replace your drink [4] ?

– No, no, thank you. No problem, répondit Ali qui ne se sentait pas de discuter et coupa court.

L'homme s'excusa encore, lui donna sa carte de visite en lui indiquant son numéro de chambre s'il y avait des frais de nettoyage et s'éloigna.

Ali empocha la carte et finit ce qui restait en essayant de se décontracter.

La serveuse philippine revint avec un verre.

– Sir, the gentleman who just left order a glass of whisky for you. Lagavulin, single malt, sixteen years old[5].

Ali jeta un œil à la carte et écarquilla les yeux devant le prix du verre. C'était le plus cher de la liste, largement supérieur au whisky premier prix qu'il avait commandé.

Il huma le liquide, lui trouva un nez de vanille et d'orge grillé puis goûta avec précaution, peu habitué aux alcools de prix. Les arômes marqués de tourbe explosèrent dans sa bouche, le côté animal et rude du single malt se répandit dans sa gorge et irradia son corps.

Ouah… Il dégusta son verre à petites gorgées, tentant d'oublier ses problèmes et de se concentrer sur le plaisir de l'alcool.

Un bon moment après, Ali se secoua. Il fallait bouger maintenant, rentrer à l'hôtel, réfléchir et attendre le lendemain le rendez-vous de secours, en espérant que les Américains seraient là. Mais il en avait marre de marcher dans la fournaise et puis aux Émirats, ça ne se faisait pas, seuls les « esclaves » pakistanais ou bangladais arpentaient les rues.

Sous le porche, devant le lobby de l'hôtel, il avisa un taxi qui attendait porte ouverte, il se dirigea vers lui mais fut intercepté juste avant par le concierge de l'hôtel.

– Sorry sir, this taxi is already booked by another client, do you want me to order you another one ?

Le client en question venait d'ailleurs de sortir de l'hôtel et s'apprêtait à monter dans la voiture. Il reconnut l'homme qui lui avait offert un whisky. Ce dernier se retourna et lui sourit.

– Hey, I'm so sorry again for the whisky. Do you need a ride ? I have a taxi and I'm not in a hurry, I can drop you anywhere, really. [6]

Ali n'osa pas refuser, il se sentait en quelque sorte redevable du si bon whisky qu'il lui avait offert.

Il s'installa à côté de l'homme.

– Oh, by the way, I'm Mansour [7] .

– I'm Ali. Nice to meet you [8] .

La conversation s'engagea en anglais. Ali apprit que Mansour était un homme d'affaires américain d'origine iranienne, de passage dans la région pour du business.

– Et vous Ali, vous faites quoi dans la vie ?

– Oh moi, je suis architecte, j'habite en Iran mais j'envisage de m'installer aux États-Unis, ne put-il s'empêcher de rajouter pour se valoriser.

– Super, c'est une coïncidence, je suis dans le même domaine en fait, je dirige une entreprise de BTP, très active sur la côte Ouest américaine mais je cherche à développer des opportunités dans la région et j'aimerais bien travailler dans mon pays d'origine… mais vous savez, dit-il après une courte hésitation, avec les ayatollahs, c'est pas facile et surtout c'est très chiant.

Ali ne put s'empêcher de rire.

– Vous faites quoi ce soir ? reprit Mansour. J'allais dîner mais je suis seul, si ça vous dit de m'accompagner, je vous invite. Je connais un très bon resto et comme vous êtes amateur de whisky, je précise qu'ils ont une très bonne cave.

Ali hésita un instant.

– OK, dit-il, avec plaisir, je n'ai rien de particulier non plus.

1. SIGnal INTelligence : système d'interception des communications, mis en place par la NSA et connu sous le nom d'Echelon.
2. Établissement public spécialisé dans la recherche nucléaire.
3. Oh, je suis désolé, je n'ai pas fait attention, je ne vous avais pas vu. Vraiment désolé…
4. Je suis désolé, il n'y a rien sur vos vêtements ? Puis-je vous proposer un autre verre ?
5. Monsieur, le gentleman qui vient de partir a commandé un verre de whisky pour vous. Lagavulin, single malt, seize ans d'âge.
6. Hé, je suis encore désolé pour le whisky. Vous voulez que je vous dépose ? Le taxi est là et je ne suis pas pressé, je peux vous déposer n'importe où, vraiment.
7. Oh, au fait, je m'appelle Mansour.
8. Ali. Enchanté.

5

La clandestinité

Kuala Lumpur, mai 2009

Camille jeta un coup d'œil nerveux à sa montre. 9 h 20. La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis son réveil. Une grosse averse tropicale. Les gouttes formaient un véritable mur d'eau, rebondissaient sur le sol, créant comme de petits lacs là où elles n'arrivaient pas à s'évacuer.

– Putain, pas terrible comme conditions. Mais il faut y aller.

Les deux agents de la DGSE quittèrent le lobby de l'hôtel pour s'engager avec leur parapluie sur la Jalan Tun Razak. Ils furent trempés en quelques minutes. De la pluie ou de la sueur, ils ne savaient pas, tellement la moiteur ambiante était étouffante et l'air saturé d'humidité. Heureusement, leur tenue de touriste décontracté, short, tong, tee-shirt, était bien adaptée. Ils étaient les seuls avec quelques locaux à marcher dans la rue. Tous les touristes avaient pris d'assaut les taxis et les Malaisiens eux-mêmes avaient regagné leur voiture ou attendaient tranquillement la fin de l'épisode de pluie.

Ça va faciliter le travail du service action, on est les seuls à marcher comme ça sous cette rincée. C'est discriminant mais en même temps, c'est franchement pas très discret. Pas un temps à mettre un touriste dehors, se dit Camille.

Le rendez-vous avec Ali était prévu à 11 heures et pour cette première phase sécuritaire, leur rôle était limité. Ils avaient appris leur parcours par cœur et devaient juste passer par certains points à des

moments précis, des opérateurs du SA étant répartis pour contrôler s'ils étaient suivis.

– Surtout, n'essayez pas de voir par vous-mêmes si vous avez été suivis et n'essayez pas d'identifier les opérateurs du SA, restez naturel, pas de clins d'œil, de regard appuyé, de signe particulier. Ils seront noyés dans la masse.

À la fin du parcours, un signe, en l'occurrence un rond noir tracé au feutre sur le poteau d'un panneau de signalisation routière, devait leur indiquer que tout était bon, une croix qu'une surveillance avait été détectée et que la mission était annulée. C'était une méthode rustique mais efficace de communiquer, qui remontait probablement aux actions héroïques du BCRA[1] durant la Seconde Guerre mondiale. Une fois le signal repéré, ils devaient se rendre dans le café du Park Mall à proximité, où ils seraient abordés par un agent du SA « déguisé en touriste ». Ils devaient discuter cinq minutes avec lui de manière naturelle puis le suivre, ce dernier devant les amener dans le lieu prévu pour l'entrevue. S'ils avaient été suivis, une croix noire serait inscrite sur le poteau et ils devaient alors flâner dans la ville avant de rentrer à l'hôtel.

Camille réfréna son envie de marcher vite pour éviter de rester trop longtemps sous la pluie. Le parcours était chronométré et ils devaient respecter un certain rythme.

– Fais chier, j'espère que l'ordinateur ne sera pas mouillé.

Elle l'avait enrobé dans plusieurs sacs plastiques mais cela la tracassait.

Vivement que l'on soit arrivés, se dit-elle.

Leur calvaire était presque fini, ils avaient tourné sur Jalan Polo et elle pouvait apercevoir au loin le poteau qu'ils avaient repéré la veille. Son rythme cardiaque s'accéléra. Elle était assez confiante, elle n'avait pas eu l'impression d'être suivie et elle ne voyait pas pourquoi les Iraniens auraient envoyé une équipe pour surveiller un architecte lambda dans un pays étranger aussi loin de chez lui. La distance diminuait mais elle ne voyait toujours aucun signe sur le poteau, la pluie très dense altérait leur vision et ses lunettes étaient embuées. Arrivée à proximité du poteau, ne voyant toujours aucune marque, Camille sentit brusquement la chaleur la gagner.

– Cédric, tu as vu quelque chose ? dit-elle en regardant fixement le poteau et en ralentissant au maximum pour se donner plus de temps. Les quelques dixièmes de seconde avant la réponse de Cédric lui parurent une éternité.

– Non, putain, je vois rien. La tension dans sa voix était perceptible.

Détachant son regard du poteau, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à Cédric qui semblait lui aussi désemparé.

Elle prit l'initiative et, s'arrêtant brusquement, elle se pencha, faisant mine de remettre la lanière de sa tong tout en examinant le poteau. Rien, absolument rien… Ni rond ni croix.

– On fait quoi Cédric ? Y a rien.

– On continue à marcher, on va dans un café réfléchir.

Ils s'arrêtèrent dans un Starbucks où, malgré la climatisation qui distillait un air glacial, Camille ne pouvait s'empêcher de transpirer.

– C'est quoi ce bordel, commença Cédric.

– Faut reprendre le cours de ce qu'on a fait, reprit Camille. On s'est plantés sur le chemin ? Sur l'horaire ?

– Non, on a fait exactement ce qui était dans le dossier qu'ils nous ont donné. On a respecté les horaires et le parcours et on est deux. On n'a pas pu se tromper. Ce n'est pas possible.

– Tu crois que c'est la pluie qui a effacé le signe ?

– Ça m'étonnerait, ils ne sont pas cons, ils ne vont pas utiliser un crayon lavable… Bon, c'est la merde, reprit Cédric. On fait un peu les boutiques et on rentre à l'hôtel. Arrivé là-bas, je déclencherai la procédure d'urgence. C'est pas le top mais là on n'a pas le choix. On ne va quand même pas rentrer en France sans avoir vu Ali. Il faut qu'on comprenne ce qui se passe.

Deux heures après, ils étaient de retour à l'hôtel. Ils n'avaient pas vraiment envie de s'éterniser dans les malls. Cédric en avait profité pour s'arrêter dans un cybercafé et écrire un mail qui semblait anodin, permettant d'initier la procédure d'urgence. Il devait ensuite se rendre le soir au sky bar de l'hôtel Traders et attendre la prise de contact du SA.

Il était 23 h 30 quand Cédric frappa à la porte de Camille.

– Alors ? fit-elle anxieusement, guettant sa réaction.

– Tu vas pas me croire, fit-il. Un truc de dingue. Tu te souviens qu'il y a eu un changement d'heure la nuit dernière en Malaisie ?

– Oui, bien sûr, le poste de Kuala Lumpur nous a prévenus, il paraît que c'est fait à titre expérimental, pour la première fois en Malaisie.

– Eh bien le mec du SA qui devait nous contrôler était logé dans une petite guest-house où les propriétaires ne parlaient quasiment pas

anglais. Ils ne l'ont pas prévenu et comme tout est marqué en malais, il ne s'en est pas aperçu. Et il est donc venu une heure après nous !

– Non !

– Si… Le chef de mission du SA voulait tout annuler mais j'ai insisté pour qu'on reporte à demain. Hors de question qu'on reparte sans avoir vu Ali. On jouera l'autre jeu de parcours de sécurité.

Sifnos, septembre 2013

Marc était parti discrètement à l'aube. Il avait embarqué sur le bateau d'un ami pêcheur de Faros qui l'avait laissé près de la plage de Platis Gialos où il avait pu prendre un scooter pour se rendre à son point d'observation à Apollonia. C'était là une méthode élégante et efficace pour s'assurer qu'il n'était lui-même pas suivi.

Il avait également laissé les consignes à Camille sous la forme d'un petit fascicule où il avait rassemblé plans, photos et explications. Tout y était scrupuleusement détaillé et Camille s'était sentie soulagée, Marc avait pris les choses en main et il allait l'aider à sortir de l'impasse où elle se trouvait.

Comme convenu, vers 10 heures, elle enfourcha le quad de la taverne, auquel était attachée une petite remorque bâchée. Elle avait pris le fascicule dans un sac à dos, au cas où elle aurait un doute mais elle l'avait consciencieusement travaillé, s'imprégnant au maximum de l'itinéraire par des allers-retours sur Google Maps et sa fonction Street View. Par l'unique chemin qui desservait Faros, elle rejoignit la route principale qui traversait l'île du sud au nord. Elle roulait tranquillement, bien en dessous de la limite de vitesse conformément aux consignes de Marc, et ne cherchait pas à vérifier s'il y avait quelqu'un derrière elle. La circulation était clairsemée, quelques camionnettes et scooters. Malgré le vent sur son visage et sur son corps qui apportait un peu de fraîcheur, le casque lui tenait chaud et elle sentait la sueur coller ses cheveux. Elle était concentrée pour ne pas rater les repères, elle n'avait qu'une connaissance sommaire de la zone basée sur ses visites virtuelles et la vitesse ne laissait aucune marge d'erreur.

Elle laissa le monastère Vryssi sur sa gauche, puis les habitations et bâtiments divers commencèrent à se densifier, elle entrait dans Apollonia. Au niveau du carrefour avec le petit supermarché, elle continua sur sa droite puis, après deux virages en épingle à cheveux, elle aperçut le croisement dont l'une des branches sur la droite

descendait sur la droite vers le village de Kastro et l'autre continuait vers le nord. C'était le point de repère principal, Marc devait être là, quelque part avec une vue dégagée sur le carrefour et les axes d'accès. Elle prit sur elle pour ne pas le chercher du regard, il fallait paraître la plus naturelle possible. Elle exécuta ce qui était prévu dans le plan : dépasser le carrefour sur la gauche, décélérer brusquement et s'arrêter devant un magasin de produits de la ferme qui était installé juste en contrebas de la route pour y faire quelques achats. Elle y flâna une bonne dizaine de minutes puis repartit et poursuivit la route à bonne allure jusqu'au village d'Artemonas. Elle passa la chapelle Sainte-Anna et s'engagea dans la deuxième route à gauche juste après un grand hangar. La route était déserte à cet endroit-là, le soleil tapait dur et les plages étaient loin. La route goudronnée se transformait en un chemin carrossable en gravier qu'elle emprunta sur quelques centaines de mètres jusqu'à un ensemble de bâtiments blancs. Elle arrêta sa machine, hésita quelques secondes et alla vers ce qui semblait être la porte principale. Elle n'eut pas le temps de sonner, un vieil homme vint à sa rencontre et se mit à lui parler moitié en anglais, moitié en grec. Reconnaissant le prénom de Marc et sans plus de précisions, le vieil homme lui fit signe de le suivre et elle l'aida à transporter une caisse assez lourde qu'elle arrima dans la remorque à l'arrière du quad. Les possibilités de dialogue étant limitées, ils se quittèrent sur un large sourire.

Elle reprit la route en sens inverse et arrivée devant le point de repère principal, qu'elle avait quitté une demi-heure auparavant, elle prit à petite vitesse une rue étroite qui montait sur la droite dans Apollonia. Après avoir zigzagué dans les rues sur quelques centaines de mètres, elle rejoignit la route qui descendait sur le port de Kamares. Une fois au port, elle gara le quad après le quai principal dans un endroit un peu isolé et se rendit à l'office du tourisme pour prendre quelques cartes et se renseigner sur la possibilité de louer des bateaux pour aller sur les îles avoisinantes.

Informations prises, elle remonta sur le quad et rentra à la taverne, n'ayant rien vu de suspect, à la fois excitée de savoir si Marc avait identifié son suiveur et frustrée de n'avoir rien remarqué.

Marc était attablé au bar de la taverne et sirotait un verre de vin blanc, en lisant ce qui semblait être un polar passé entre de nombreuses mains.

– Alors ? ne put-elle s'empêcher de lancer abruptement.

Marc la regarda avec un petit sourire.

– Effectivement, tu avais raison. Il y en a au moins un, voire deux.

Le premier que j'ai repéré correspond à la description que tu avais faite. Pas très grand, sec, maigre, cheveux courts mais pas rasé, un polo bleu avec un jean. Il était en scooter derrière toi, scooter type 80 cm³ je pense, sans casque.

– Tu étais où exactement, vers le repère principal ? demanda-t-elle avide de détails.

Marc fit durer le suspense quelques secondes.

– J'étais positionné dans un petit appentis en pierre qui sert de cabane de rangement à un copain, en surplomb du carrefour, dans Apollonia, entre les maisons. J'avais une bonne vue sur tous les axes et une longue-vue de chasse sur trépied avec zoom x20 à x60. Quand tu t'es garée brusquement sur la droite pour aller au magasin, ton suiveur a ralenti, t'a dépassée mais il s'est arrêté une centaine de mètres plus loin, hors de ta vue mais pas de la mienne. C'est comme ça que je l'ai repéré. Et juste derrière il y a eu un autre scooter, un bleu, qui s'est arrêté avant le carrefour, sans raison apparente. De sa position, il pouvait te voir et contrôler tes allées et venues au niveau du magasin. Il ne s'est pas approché. Quand tu es repartie, le premier t'a suivi et le second a également redémarré. Ça c'était le premier acte. Pour le second passage, quand tu es revenue et que tu as pris la petite rue qui montait, j'ai identifié les deux mêmes, l'un après l'autre, ils se sont engagés sur la même rue quelques secondes après toi. C'est pour ça que je suis à peu près sûr qu'ils sont deux. Le deuxième portait un casque, donc difficile de le décrire à part qu'il a probablement les cheveux longs et semble plus grand que le premier. J'attends d'avoir les images des caméras pour être plus précis.

Camille passa une main dans ses cheveux, s'appuya sur le dossier de son siège et soupira longuement, les yeux dans le vague.

– J'avais raison. J'avais même raison deux fois. Quelque part, ça me soulage, j'en suis presque contente, tu sais ? Mais t'as pas plus de détails. Du coup, tu ne contrôlais pas les caméras par internet ? Tu vas les récupérer quand ? demanda-t-elle impatiemment.

– Tu sais, la technologie, c'est génial mais faut aussi savoir s'en passer. Je ne sais pas qui on a en face alors dans le doute, je la joue à l'ancienne, donc j'ai préféré limiter les communications au minimum. Et aujourd'hui, j'avais laissé mon portable à la taverne aussi. Pour ne pas être traçable. Au cas où.

– Tu crois que les Iraniens ont ce genre de capacité ? Ici ? Tu disais toi-même que c'était un terrain difficile pour eux. D'ailleurs ils étaient peut-être plus de deux ? Tu n'en as pas remarqué d'autres ?

– Écoute, je ne sais pas si ce sont des Iraniens, dit-il en laissant

percer un léger agacement, on n'a rien qui nous l'indique. Deux mecs à tes fesses, oui. Mais qui sont-ils ? Mystère. S'ils sont iraniens, projeter comme ça deux opérationnels en Europe, très loin de leur zone de jeu, c'est osé.

– Mais qui veux-tu que ce soit ? Moi, ça me paraît évident. Y a qu'eux qui peuvent m'en vouloir.

Marc vit le trouble de Camille, l'incertitude, la fatigue et le doute la déstabilisaient. Il sentait chez elle la colère qui montait. C'était encore une jeune OT, elle manquait clairement de recul.

Il en profita pour revenir sur l'opération Sumotori.

– Je commence à comprendre pourquoi les Iraniens t'en voudraient. Mais pourquoi à ce point ? Ils t'ont cramé toi et Ali ? C'est ça le problème ? C'est à votre rendez-vous de Malaisie que ça a dérapé ?

Camille ne put s'empêcher de poursuivre.

– Non, l'entrevue en Malaisie a été chaotique mais c'était toujours sous contrôle. Pour cette entrevue, Antoine avait décidé de ne pas solliciter les services de sécurité locaux. Nous n'étions pas très proches d'eux et leur positionnement sur l'échiquier stratégique était un peu ambigu. Tu sais que la Malaisie a longtemps adopté une politique non alignée et que c'est un pays musulman qui est une véritable porte d'entrée sur l'Asie, avec de fortes relations économiques avec l'Iran. Antoine n'avait pas confiance et préférait qu'on opère en pure clandestinité dans le pays. Pour y assurer la sécurité de l'entrevue, Cédric et lui ont décidé de demander au service action de sécuriser le déroulé sur place.

– Le SA ? C'était pas un peu surdimensionné ?

– La mission était suffisamment importante pour qu'on prenne toutes les précautions possibles et personnellement j'étais super excitée. Le SA c'est une unité d'élite à la DGSE, un véritable État dans l'État. Il y a une mystique, une aura autour. Bosser avec eux, c'était un peu comme une consécration professionnelle pour moi. Cédric s'est tapé toute la paperasse, c'est dingue le temps et l'énergie que ça prend. Mais bon, pour une fois, les délais étaient suffisants pour préparer la mission. Et coup de bol, le SA était disponible. On a été aidés également par le fait que le sujet était super sensible et d'actualité. Je ne compte plus le nombre de réunions qu'il a fallu faire pour convaincre toute la hiérarchie et expliquer notre besoin.

– Ça, c'est vraiment quelque chose que je ne regrette pas de mon ancienne vie ! Le nombre de notes que j'ai dû rédiger comme toi. Et répéter la même chose à l'oral un nombre incalculable de fois car les

chefs n'ont pas le temps de les lire et préfèrent avoir les informations en direct… Mais tu ne peux pas y échapper, il faut t'y soumettre si tu veux faire avancer ton dossier, c'est usant.

– Le SA a d'abord envoyé une équipe de reconnaissance pour repérer les lieux de rendez-vous et les mesures de sécurité à prendre. Pas les mêmes agents qui seraient amenés à réaliser l'opération, afin de ne pas attirer l'attention. De notre côté, on devait être en identité fictive[2], faux nom, fausse adresse, fausse profession, etc.

– Toute une légende à construire, ça prend du temps…

– Carrément, surtout que c'était une première pour moi ! Heureusement que Cédric m'a aidée !

– Oui, des légendes toutes faites, cela n'existe pas à la boîte. Pas de structure dédiée et pas de manuel non plus. Les pièges sont nombreux car cela recouvre de nombreux aspects et nécessite souvent des documents de couverture.

– C'est ce que j'ai découvert, effectivement. J'ai arpenté Paris pour trouver une vraie-fausse adresse potable dans un immeuble sans concierge, avec des digicodes. Le but c'était de pouvoir mettre mon faux nom sur une boîte aux lettres pour accréditer la véracité de mon logement sans que cela soit trop facile à vérifier. Puis j'ai travaillé ma légende. Donc dans ma fausse vie, je suis célibataire, mes parents sont décédés, je suis fille unique. C'est plus simple. Pour le job, je suis consultante dans un grand groupe, spécialisée en ingénierie. J'ai choisi PyC, c'est une boîte énorme avec de nombreuses filiales, c'est difficile à vérifier. Au final, on ne s'en est pas trop mal sortis, c'était assez crédible.

– Et quel était votre prétexte pour vous rendre en Malaisie ?

– Ben, touristes. Ce n'est pas très original mais c'est ce qui passe le mieux et c'est le plus simple, surtout pour un pays aussi ouvert. Cédric et moi, on était censés être des amis passant quelques semaines ensemble à voyager.

– Je suppose que quand vous êtes partis vous n'aviez pas de cartes de crédit, quasiment rien dans votre portefeuille à part une grosse liasse de liquide et un téléphone bas de gamme sans internet avec un journal d'appel et un carnet de contact vide ?

– Oui, je dois avouer que ça m'a paru bizarre au début qu'on parte avec si peu de choses mais j'ai compris qu'avoir une identité fictive lourde avec un vrai appartement, un vrai compte bancaire, etc., non seulement ça coûte très cher mais c'est super compliqué à monter et surtout à entretenir. La boîte n'a pas de passe-droits pour faciliter ces

démarches et ne veut pas laisser de traces officielles. Alors tu sais comme c'est galère…

– Oui je sais, les contraintes administratives sont incontournables. Je m'y suis frotté plus d'une fois quand j'étais d'active. J'ai même tenté à quelques occasions de faire changer certaines procédures en proposant des solutions à ce type de problème opérationnel. On m'a dit que « je remettais en cause les fondements de l'administration française ». J'ai laissé tomber. D'un autre côté, pour ce type de mission, la Malaisie est plutôt un pays facile : très touristique et tout fonctionne en cash là-bas, mais dans certains pays, sans carte bancaire, tu ne peux pas louer une chambre d'hôtel. Et ne pas pouvoir en présenter une lors d'un contrôle, pour un flic, t'es soit un criminel, soit un terro, soit un espion. Dans tous les cas, t'es suspect et dans la merde.

– En tout cas, un mois avant, on a été convoqués au SA pour connaître certains membres de l'équipe qui allaient assurer notre sécurité et prendre connaissance de ce qu'ils avaient préparé. On a rencontré le chef d'équipe et les deux agents avec qui on aurait des interactions sur le terrain. Très sympas, décontractés et ils ne ressemblaient pas aux militaires typiques rigides, crâne rasé… Ils nous avaient préparé des dossiers photo avec les itinéraires que nous devions prendre, les points de rendez-vous, etc. pour qu'on les apprenne par cœur avant de partir et qu'on les reproduise sur le terrain en jour et en heure. Ils ne nous ont pas expliqué exactement comment ils allaient faire et combien d'équipiers allaient être sur le terrain, on avait juste les informations qui nous étaient nécessaires. En tout cas nickel, super pro.

– Je suppose qu'ils étaient jeunes et plutôt baraqués ?

– Disons que c'étaient plutôt des gars en bonne forme physique. Mais loin des stéréotypes de militaires.

– Et quand tu les as vus sur le terrain, ils étaient plutôt en tenue sportswear ou jean avec un petit sac à dos ?

– Oui, pourquoi tu me demandes ça ?

– L'habitude… les opérateurs du SA sont des bons, de vrais pros mais dans ce type de manip ils ont aussi leurs limites. La plupart des équipes de surveillance ont tendance à adopter le même look. Pour des raisons compréhensibles d'ailleurs car ils sont dehors pour une longue durée et doivent donc faire face à la pluie, au soleil, au froid, et changer rapidement d'apparence donc ils ont besoin d'accessoires confortables et de quoi les emmener avec eux. Surtout qu'eux, contrairement à un service de police, ils n'opèrent pas à domicile, ils

n'ont pas de soutien et ont une logistique très limitée. Ils sont aussi des clandestins. Or la règle numéro 1, c'est de passer inaperçu, de ne pas attirer l'attention. Instinctivement, quand tu crains une filature, tu ne soupçonnes pas un gars bedonnant en costume cravate et attaché-case ou une fille en jupe et talons. Par contre, un homme jeune et athlétique en tenue sportswear…

– Tu veux dire qu'ils étaient facilement repérables ? Moi je trouvais qu'ils se fondaient plutôt bien dans l'environnement.

– Disons que pour un professionnel de contre-filature, ces détails peuvent constituer un indice. Et au-delà de l'apparence première, de l'habit, il y a l'attitude et ce « je ne sais quoi » qui te fait paraître à ton aise et à ta place dans un lieu. Pour te donner un exemple, Yannis, eh bien, dans un quartier populaire d'une ville européenne, il est dans son élément et difficile à détecter. Par contre tu auras beau lui mettre un costume Armani, des Tod's et une chemise Hugo Boss, tu le remarqueras très vite dans une conférence d'hommes d'affaires dans un hôtel cinq étoiles. Car il n'est pas à l'aise, il n'a pas les codes. Il détonne. D'ailleurs, c'était une méthode que j'employais parfois pour voir si j'étais l'objet d'une surveillance : j'alternais les environnements, en passant sans transition d'un extrême à l'autre. De l'ultra-chic au plus populaire ou de la conférence sur la finance internationale au lieu de tourisme de masse avec un bon prétexte évidemment !

– Pas bête. Mais on ne m'a pas appris ça dans mes formations de sécurité terrain !

– C'est rare d'être à l'aise partout. Très rare. Un des meilleurs OT que j'ai connus, Ilyes, était un véritable caméléon. Il était d'origine kabyle mais son identité d'emprunt favorite était Hugo du Béhaut, lobbyiste. Aucune de ses cibles n'a jamais pensé qu'il n'était pas cet aristocrate homme d'affaires qu'il prétendait être. Très classe dans les moindres détails, amateur de vin et de mets raffinés. Et le lendemain tu pouvais l'envoyer dans un kebab d'une cité, avec comme mission de prendre contact avec des islamistes. Il était capable de faire des pronostics sur le prochain match de Ligue 1 dans un langage de racaille ou de disserter sur le Bottin mondain avec une allure très Neuilly. Dans les deux cas, son comportement était naturel, son attitude, la manière dont il interagissait avec les autres et son environnement sonnaient juste. Et donc il était crédible et n'éveillait pas l'attention et encore moins le soupçon. C'était du talent mais surtout un travail forcené pour comprendre le fonctionnement de ces micro-communautés, apprendre les codes non écrits, se couler dans l'environnement, faire siens la gestuelle, le vocabulaire. Des gars comme ça, t'en trouves pas beaucoup. La plupart d'entre nous ont un

registre beaucoup plus restreint. Moi perso, je n'arrivais pas à passer aussi naturellement que lui dans beaucoup d'environnements.

– Mais pour revenir au SA, ils sont bons quand même ! Ils sont entraînés pour ça, ils ont les procédures adaptées, les moyens ! Et l'expérience.

– Alors oui, les opérateurs du SA qui ont des identités fictives lourdes pour assurer votre sécurité, c'est pro. Mais je veux dire que ce n'est pas sans faille… On a parfois l'impression qu'il suffit d'avoir un faux passeport pour être clandestin. Mais c'est beaucoup plus que ça. D'ailleurs, même à la boîte, je ne crois pas qu'on ait encore une définition unique et précise de ce qu'est la clandestinité. Chaque direction a sa propre conception. Et même à la direction des opérations, qui est considérée comme le gardien du dogme dans ce domaine, il y a différents courants de pensée. Tout cela doit te sembler très théorique mais les mots sont importants et la boîte a tendance à utiliser ce mot de « clandestinité » à toutes les sauces pour parler de réalités différentes.

– Tu veux dire que notre montage était nul ?

– Non, pas du tout, le montage est bien mais je trouve ça un peu lourd et pas forcément nécessaire. Dans les opérations, « la perfection ce n'est pas quand il n'y a plus rien à ajouter mais quand il n'y a plus rien à enlever ». C'est une citation de Saint-Ex' que j'aime beaucoup et que je me suis efforcé de toujours appliquer professionnellement.

– J'accepte tes critiques mais tu connais bien les contraintes qu'on nous impose à la boîte, c'est difficile de faire autrement.

– Je sais…

– Et c'est quoi les autres règles de la clandestinité, juste pour savoir si on a complètement merdé ? dit-elle d'un air pincé.

En riant, Marc ajouta :

– Camille, ce ne sont que mes règles à moi, un ex-espion lambda. Y a rien d'officiel. Juste mon vécu et ce que j'ai pu en tirer. D'autres agents pourraient avoir des opinions différentes. Mais puisque tu insistes… La règle numéro 2, c'est maîtriser ses traces. Où que tu sois, où que tu ailles, tu vas laisser des traces : ton nom sur une réservation, une copie de pièce d'identité au passage frontière, une carte de visite dans un salon, une photo sur une caméra de surveillance d'un grand magasin ou un simple souvenir parce que tu as attiré l'attention de quelqu'un. Certaines sont inévitables, d'autres peuvent être anticipées ou contournées, mais il est impossible d'y échapper. À toi d'être maligne.

– D'un autre côté, de nos jours, avec le tout-numérique, l'absence de trace est en soi une trace… Si tu voyages avec un portefeuille vide, c'est louche, non ?

– Exact ! De même qu'un agenda de contacts vide dans un téléphone. Ne pas avoir d'empreinte sur internet, Facebook ou autre, ça peut être bizarre dans certaines circonstances et selon ta légende. Il faut donc s'adapter. Je ne peux malheureusement pas te définir ce qu'est un minimum de traces. Et dans tous les cas, elles ne doivent pas permettre de remonter à ta véritable identité et à la DGSE.

– Marc, c'est bien beau tout ça mais c'est extrêmement difficile à réaliser ! Ce n'est pas à toi que j'apprendrai qu'avec les technologies et les mesures de surveillance qui se sont développées à la faveur de la lutte contre le terrorisme ou pour un contrôle des populations comme en Chine, tu ne peux pas échapper aux mécanismes de contrôle : les papiers d'identité, les documents de ta légende, le circuit de l'argent que tu utilises, la biométrie, la vidéosurveillance…

– Mais il y a toujours des failles, des relâchements ou des cas particuliers à exploiter. Là où je te rejoins c'est que la clandestinité absolue est difficile à réaliser et très coûteuse en temps et en argent. En général, on agit avec une clandestinité dégradée, partielle. Le plus important c'est qu'elle soit adaptée au risque, il est indispensable de savoir contre qui et quoi tu dois te protéger.

– Et comment tu sais si elle est adaptée ?

– Là encore, difficile de répondre précisément. Il faut que tu saches quel risque est acceptable. C'est un équilibre à trouver entre les moyens qui seront mis en œuvre pour vous démasquer et ceux que vous devez donc prévoir pour vous protéger. Dans votre cas, vous n'opériez pas dans le pays cible, l'Iran, ce qui réduit considérablement le risque et le besoin de sécurité. Les Iraniens ont forcément des moyens plus limités en Malaisie, ils ne sont pas chez eux et les Malaisiens eux-mêmes ne vont pas chercher trop loin tant que vous ne mettez pas les pieds dans une affaire les concernant directement. Quand tu prends un peu de recul sur votre montage, tu te rends compte qu'il y avait une différence entre les IF lourdes des agents du SA et vos IF légères. Ce n'était pas très cohérent mais ça a fonctionné sur le terrain, c'est le principal. Mais, ce que toi, en tant qu'opérationnelle, tu dois appliquer, c'est la règle numéro 0, la règle absolue : entretenir constamment le triptyque Légende-Prétexte-Couverture.

– Oui ça, quand même, c'est la base ! je connais. Pouvoir se justifier en toutes circonstances. Mais ce n'est pas si simple à mettre en œuvre.

Marc reprit :

– Tu sais à quel point la préparation et la rigueur sont des éléments clés dans la clandestinité. Tu dois tout prévoir, anticiper au maximum, même les cas non conformes[3]. Mais, bon, moi je te fais la leçon, vautré sur un transat au soleil, les pieds dans le sable. C'est toujours plus facile… Et donc, comment se sont passées les missions ?

– On a réalisé une entrevue en Malaisie et deux au Japon, espacées de plusieurs mois car Ali avait le prétexte approprié. Notre priorité était de tirer au clair au plus vite cette histoire avec les Américains. Savoir exactement ce qu'il leur avait dit et pourquoi. Et surtout pourquoi il ne nous l'avait pas dit. On voulait savoir si ce mensonge en cachait d'autres. On ne lui a bien sûr pas demandé aussi clairement… Lors de la première partie de l'entrevue, Cédric est revenu sur le séjour d'Ali à Athènes, son emploi du temps, notamment après notre rencontre, prétextant que c'était une simple routine de vérification afin de s'assurer qu'il n'avait pas attiré l'attention des services iraniens. Rien, aucune mention des US. Cédric a continué et noyé ça dans de nombreuses autres questions puis il est revenu une deuxième fois pour savoir si Ali avait eu des contacts avec des ressortissants étrangers (des non-Grecs et non-Iraniens) durant son séjour à Athènes. On a cru percevoir une légère hésitation mais Ali a répondu par la négative. On a poursuivi le débriefing en se focalisant sur le renseignement proprement dit et là c'est moi qui menais les débats.

– C'était quoi votre stratégie pour le faire avouer ?

– Cédric devait reprendre la main à la fin de la journée, quand Ali serait bien fatigué et moins susceptible de contrôler ses réponses et ses émotions. Là il y est allé direct, en lui demandant brutalement et sur un ton glacial s'il était allé voir les Américains.

– Et alors ?

– Là, gêné, Ali a avoué avoir effectivement sollicité les Américains après notre entrevue. Et on l'a cuisiné pour vérifier que ce qu'il disait concordait avec le déroulé évoqué par la CIA. Il était visiblement bien ennuyé qu'on s'en soit rendu compte et il s'est justifié comme quoi après nous avoir quittés il n'était pas sûr qu'on tienne nos promesses et il a préféré aller voir la mythique et puissante CIA.

– Tu penses que c'était la vraie raison ?

– Je crois surtout qu'il voulait en tirer plus d'avantages, probablement pour sortir plus vite d'Iran ou pour obtenir un pécule plus important. Heureusement que la CIA a été trop lente.

– Dans ces circonstances, la taille de l'organisation est un handicap. J'ai pas mal travaillé avec eux durant ma carrière et si la CIA a beaucoup de moyens, elle a aussi beaucoup de process administratifs.

– En tout cas, on était bien ennuyés car Ali nous avait menti, consciemment et avec une certaine efficacité il faut le dire. La confiance qu'on avait en lui était émoussée mais il en avait tellement dit et les renseignements étaient si bons que tout le monde a préféré continuer la relation et tirer un trait sur cet incident. Ce mensonge qui nous a surpris, c'était la preuve qu'on ne le connaissait pas assez. Au-delà des renseignements, il fallait qu'on le comprenne le mieux possible pour éviter de se faire avoir à nouveau.

– Ah oui, dit Marc en souriant, c'est très désagréable de se faire manipuler par une source. Et douloureux pour l'ego. Vous comptiez faire comment pour prévenir ce genre de situation ?

– L'objectif lors de l'entrevue en Malaisie était de collecter le maximum de détails sur Ali, son frère, leur cercle proche et la manière dont ils recueillaient les renseignements qu'ils nous transmettaient.

– C'est vrai que plus on accumule de connaissances, plus on peut percevoir les variations dans le discours de la source, signe de mensonge.

– Hussein, son frère, avait bien sûr un accès direct à certains renseignements dans le cadre de son travail mais il discutait également avec ses collègues, ses amis, ses chefs et cela aussi nous voulions l'exploiter en orientant les questions qu'il devait poser, en lui suggérant les amis qu'il devait cultiver ou les relations qu'il devait nouer. Tout cela il fallait l'amener finement auprès d'Ali qui allait le répéter à Hussein. Le téléphone persan en quelque sorte…

– Et vous avez appris quelque chose de particulier sur lui ?

– Oui, c'est lors de ces discussions qu'on a appris qu'Ali voulait quitter l'Iran pour pouvoir donner à ses filles l'éducation et l'ouverture d'esprit nécessaires pour qu'elles puissent s'épanouir. Il avait beau être dans un milieu plutôt favorisé, être une fille en Iran était contraignant et les parcours déjà tracés. Il nous a montré des photos. Adorables. La plus grande, 13 ans, devait déjà porter le voile. La famille semblait super unie et il était vraiment très proche de son frère qui vivait avec eux. Nous avons mieux compris ce qui le motivait et le faisait aller de l'avant. Il avait une frustration énorme et une haine sans fond pour le régime, qu'il voyait comme une prison. Il avait peur pour ces enfants, pour sa femme, il ne voyait pas d'avenir pour eux dans son pays, il en voulait à mort aux mollahs. Lui-même, comme son frère, ne s'était jamais jusqu'alors rebellé, il avait subi sans broncher, sans rien dire.

Et nous parler du programme nucléaire était comme une revanche, il aurait voulu faire tomber le régime et il espérait que son acte y contribuerait. Et puis, il était très nostalgique de son séjour en France, de la liberté qu'il avait ressentie alors. Il l'idéalisait sûrement mais il s'accrochait à ce rêve.

– N'empêche qu'il semblait quand même très intéressé par le pognon. C'est ce qui le motivait le plus, non ?

– Non, je n'ai pas l'impression. Il ne voyait l'argent que comme le moyen d'offrir à sa famille une vie digne en dehors de son pays. Mais je peux me tromper. En tant qu'analyste je ne m'étais jamais vraiment intéressée aux motivations concrètes des individus qui deviennent des sources de renseignement et là je rentrais de plain-pied dans l'intimité d'un être torturé, mal dans sa peau et plein de colère mais qu'il fallait écouter et essayer de comprendre car il nous donnait des renseignements exceptionnels. Pour être honnête d'ailleurs, avec le recul, je ne suis pas sûre de l'avoir vraiment bien cerné. Et pourtant je me suis demandé qu'elle était la meilleure manière d'interagir avec Ali pour atteindre nos objectifs, comment on pouvait aller le plus loin possible avec lui.

– C'est normal, jusque-là tu t'étais concentrée sur ton métier d'analyste. Officier traitant, c'est un métier complètement différent, cela demande un état d'esprit, une méthode et des compétences qui ne s'apprennent vraiment nulle part.

– On m'a pourtant dit que c'était mieux d'être une femme parce qu'on était plus à l'écoute et plus réceptives que les mecs, mais c'est des conneries tout ça, des stéréotypes comme il y en a tant à la boîte !

– Est-ce que le fait d'être une femme est un avantage dans le cadre de SUMOTORI ? Je ne sais pas… Moi je suis de la vieille génération, les stéréotypes sur les relations hommes-femmes et les qualités de genre, j'en ai été pétri pendant longtemps. Faut avouer que la boîte, c'est plutôt une culture machiste, les femmes n'ont fait leur entrée que tardivement dans les activités opérationnelles. Même si maintenant c'est beaucoup plus ouvert, je suppose que tu t'en es pris plein la figure, non ?

– Je ne vais pas me plaindre non plus, ce n'était pas frontal ni violent, mais les réflexions sur le sport et le danger, les remarques déplacées sur les fringues et le physique, j'en ai entendu un paquet… En tout cas, agir comme un officier traitant, c'était très éloigné de mon quotidien d'analyste. J'ai cherché à comprendre en discutant avec Cédric, Antoine et d'autres OT expérimentés.

– C'est ce qu'il faut faire, ton approche est bonne. Cas après cas, il

faut se demander comment s'améliorer. On le fait souvent en décortiquant les opérations passées ou en discutant avec les collègues en qui on a confiance, mais on peut aussi s'inspirer d'autres domaines, en faisant du benchmark comme disent les commerciaux. L'idée est qu'en changeant de perspective, on peut découvrir des pistes pour s'améliorer, pour enrichir son savoir-faire. D'après toi, de quoi se rapproche le métier d'officier traitant ? À quel autre métier pourrait-on le comparer ?

Camille réfléchit quelques instants.

– Comme çà, là, je dirais que c'est un mélange de journaliste, de flic et de diplomate. On cherche des informations comme des journalistes, on a des sources comme des flics et on travaille à l'étranger comme des diplomates. Bien sûr, il y a de grandes différences mais au final on s'en rapproche pas mal.

Marc sourit.

– C'est pas faux… Mais c'est s'arrêter à la surface de notre métier. C'est trop général, tu parles à la fois de l'analyste et de l'officier traitant. Va plus loin ! Oublie l'analyste, concentre-toi sur celui qui recrute des sources humaines. Quelles sont ses principales qualités professionnelles ? Et quels métiers s'en rapprochent le plus ?

– Je ne sais pas moi : psychologue, voyou. On est un peu tout ça !

Il la regarda en souriant à nouveau.

– Eh bien, tu vois, pour moi, être espion, c'est être à la fois un chasseur, une sage-femme et un conteur.

Elle éclata de rire.

– Quoi !! tu sors çà d'où ?? Je n'avais jamais envisagé mon job sous ces aspects-là.

– Dix-sept ans d'expérience à la DGSE, j'y ai réfléchi… Nous sommes des chasseurs. Nous avons un seul objectif, atteindre notre cible et pour ça nous mettons en œuvre les stratégies les plus adaptées. Nous pouvons suivre ses traces, l'attendre près d'un lieu qu'elle fréquente ou mettre en place des pièges pour l'attirer à notre portée. Tu as déjà vu ces reportages animaliers dans lesquels une panthère a repéré sa proie ?

– Oui, durant mes nuits d'insomnie, il m'arrive de m'abrutir devant la télévision.

– Tu as remarqué, on a l'impression que rien d'autre n'existe pour la panthère. C'est pareil pour l'OT, c'est ce goût du sang, de la curée qui nous fait bondir le palpitant à chaque opération. Avec une différence

fondamentale : il n'y a pas de mise à mort. L'apothéose, c'est de convaincre ta cible de travailler avec toi. Sans effusion de sang. En étant plus malin que lui.

– OK pour le chasseur, ça se tient. Mais franchement la sage-femme, je ne vois pas !

– L'image de la sage-femme peut te sembler incongrue, mais reviens au sens premier du terme : une sage-femme est une maïeuticienne. Et dans la définition de Socrate, la maïeutique, c'est l'art d'accoucher les âmes, de bien interroger une personne pour lui faire exprimer ses connaissances, de la conduire à découvrir et à formuler des vérités qu'elle a en elle. Pour l'OT, c'est amener la cible à lui parler. À la faire basculer dans son camp.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

– Je suis intimement persuadé que toutes les personnes que nous recrutons sont dans un état d'instabilité intense, qu'elles ont en elles les ferments de leur trahison, quelles qu'en soient les raisons profondes. Elles sont prêtes à franchir le pas, mais elles n'ont pas encore osé le faire ou pas encore pris conscience de cette possibilité. Notre job, c'est de détecter cette instabilité. Et pour amener la cible à livrer ses secrets, l'OT lui conte une histoire, celle qu'elle a envie d'entendre.

– Comme Shéhérazade avec son roi ?

– Exactement. L'OT doit subjuguer sa cible, inventer des mondes, dresser des châteaux de cartes, créer des villages Potemkine, noyer la réalité dans un nuage de fumée. Il doit véritablement mettre en scène une histoire, le plus souvent avec quelques artifices que l'administration veut bien lui accorder comme des identités fictives ou des structures de couverture. Il va devoir convaincre et plus encore persuader.

Marc fit une pause, puis ajouta :

– L'officier traitant que tu es devenue lors de cette opération doit en fait résoudre l'énigme de l'individu qui est en face de soi. Découvrir ce qui le fait avancer pour l'amener à faire des choses qu'il ne ferait pas spontanément : prendre des risques, trahir son pays, livrer des renseignements. Tu te reconnais dans cette description ?

Elle sourit tristement.

– Tu sais, moi, comme tu l'as dit très justement, je débute. J'ai du mal à savoir comment me positionner. D'autant plus qu'avec Ali ça a foiré dans les grandes largeurs.

– Eh, encore une fois, le cas d'Ali est rare. C'est un walk-in, il a décidé tout seul qu'il voulait trahir, c'est lui qui vous a choisis, la démarche est inversée. Traiter un walk-in c'est difficile, c'est même le plus difficile.

Un serveur sollicita Marc. La taverne commençait à se remplir, les commandes affluaient et il fallait servir en salle.

– Camille, ça te dérange de te mettre derrière le bar et de donner un coup de main ? Pour préparer des cafés et sortir les boissons ?

Elle se retrouva vite prise dans le rythme, peu habituée à ce travail de barwoman, hélée par les clients, les serveurs et Marc, dans différentes langues, ne sachant pas trop où trouver ce qu'on lui demandait. Elle jetait régulièrement un œil à la salle. Yannis était toujours en mouvement, en train de discuter avec des clients ou entouré d'une petite foule de jeunes admirateurs. Il gesticulait beaucoup et les rires étaient là.

En fin de soirée, les commandes se firent plus rares et elle put s'échapper pour retrouver Marc qui parlait avec un groupe qu'elle avait déjà aperçu les jours précédents. La taverne semblait être un lieu d'habitués qui appréciaient à la fois l'ambiance et les propriétaires.

À cet instant, Yannis se joignit au groupe accompagné d'un jeune homme.

– Je vous présente Mika, un ami, dit-il.

Mika était impressionnant. Il devait faire dans les 2 mètres. Camille dut se tordre le cou pour lui parler et sa poignée de main était un véritable étau. C'était indubitablement une personne qui travaillait son physique, en force et en puissance, probablement dans une salle de musculation. Il était massif, la tête posée sur un cou large, les muscles gonflés, des bras comme des troncs d'arbre, des cuisses surdimensionnées. En le détaillant discrètement, Camille s'étonna même de découvrir des muscles qu'elle ne connaissait pas. Yannis paraissait presque fluet en comparaison et pourtant, en le voyant à côté de Mika, elle eut l'étrange impression qu'en cas d'affrontement entre les deux, c'est lui qui aurait le dessus.

Elle mit du temps à mettre des mots sur ce qui le différenciait. Il émanait de Yannis une énergie bouillonnante mais contrôlée. Souriant, affable, attentionné envers ses interlocuteurs, il semblait pourtant toujours aux aguets, prêt à bondir. Son sourire était franc et direct mais quand il la regardait, Camille avait la sensation d'être une proie. C'était peut-être là d'où venait la gêne qu'elle ressentait parfois en sa présence malgré son charme et sa gentillesse.

La conversation dériva sur les dernières tendances de la mode chez les jeunes Grecs. Revenant du bar une bière à la main, Mika aborda Yannis par-derrière et lui posa amicalement la main sur l'épaule gauche. Probablement surpris dans le brouhaha ambiant, Yannis pivota brusquement, son bras gauche en protection haute chassa la main de Mika et s'enroula tel un serpent sur son bras. En un seul mouvement réflexe, ses hanches basculèrent, ses jambes se fléchirent, sa main opposée s'arma paume ouverte. Puis d'un coup, la tension dans le corps de Yannis disparut et la violence concentrée dans cette action s'évapora. Un sourire réapparut aussitôt sur le visage de Yannis qui s'était rendu compte de sa méprise. Mika, lui, était tétanisé.

La scène avait été tellement rapide et en partie masquée par l'agitation des convives qu'elle était passée inaperçue de la plupart. Ce fut comme un déclic pour Camille. Cette énergie qu'elle avait détectée précédemment, c'était de la violence, une violence contrôlée certes, mais prête à exploser. L'intensité de son regard, son sourire profond, ses gestes lents, c'étaient ceux d'un prédateur. Yannis l'attirait et l'effrayait tout à la fois.

Ne voulant pas montrer son trouble, elle s'éclipsa rapidement, le cœur battant.

1. Bureau central de renseignements et d'action : Service de renseignement de la France libre durant la Seconde Guerre mondiale.
2. L'identité fictive, désignée généralement sous l'acronyme IF, est une fausse identité endossée par l'officier traitant.
3. Évènements non prévus lors de la planification et qui occasionnent en général des dérapages.

6

L'ingéniosité

Téhéran, juillet 2009

Ali tira nerveusement la main de Reza, son fils de 10 ans.

– Viens, on va aller boire un jus de fruits ici.

Depuis quelques mois maintenant, à intervalles réguliers, il amenait son fils avec lui en ville pour aller boire un jus de fruits frais. C'étaient des escapades assez courtes, impromptues. Il ne lui avait pas expliqué la raison de ces soudaines promenades père-fils mais il était en général assez tendu et Reza ne bronchait pas, plutôt content de partir avec son père.

Ils s'assirent sur une des chaises encore libres de la terrasse du café qui s'étendait dans l'un de ces nouveaux centres commerciaux qui avaient fleuri sur le nord de l'avenue Vali Asr à Téhéran. Ces derniers rassemblaient boutiques à la mode, restaurants, bar à jus et glaciers pour attirer la jeunesse dorée iranienne et la classe moyenne toujours friande de ce qui ressemblait à l'Occident.

Ali farfouilla dans son sac et tendit à Reza une console de jeux Nintendo DS. Il la lui avait ramenée à l'occasion d'un de ses voyages au Japon, ce qui avait ravi le jeune garçon même si son père gardait la plupart du temps la console sous clé et lui interdisait d'y jouer avec ses amis. Le garçon s'en empara et démarra rapidement la machine pour jouer à Mario Bros.

– Attends, lui dit son père et comme à chaque fois il lui reprit la manette pour vérifier que l'icône Wi-Fi était bien présente puis il la lui

rendit. Reza savait qu'il avait peu de temps pour jouer avant que son père ne mette un terme abrupt à leur escapade.

Ce fut une fois encore le même rituel. Ali reprit la console après trente minutes, vérifia avidement le clignotement d'une des LED et la rangea dans son sac.

Le message est bien parti, pensa-t-il. Il ne savait pas comment et finalement il s'en moquait. Il était soulagé, tout s'était encore une fois bien passé et il n'avait pas été détecté. C'était ça l'important.

Il ne savait pas que le matin même, un jeune expatrié français avait jeté deux petits paquets dans deux poubelles distantes d'environ 30 mètres. Dans ces deux paquets, sous des déchets de poisson et de légumes avariés, deux boîtiers de la taille d'une boîte d'allumettes contenant un micro-ordinateur, une batterie et un relais Wi-Fi.

Il ne savait pas que pendant que son fils jouait à la Nintendo, celle-ci s'était automatiquement authentifiée et connectée à un spot Wi-Fi lui-même en lien avec un autre, tous deux générés par les deux boîtiers présents dans les poubelles. Ces deux spots s'étaient allumés trente minutes avant l'heure prévue d'arrivée d'Ali et s'étaient synchronisés. Un dernier récepteur Wi-Fi caché dans la boîte de mouchoirs sur le pare-brise d'une voiture en stationnement 100 mètres plus loin avait réceptionné le message envoyé par la console de Reza. Une dizaine de mégas de données, vingt à trente minutes de créneau prévu pour la transmission pour être confortable.

Trente minutes après le départ d'Ali, un homme était revenu chercher la voiture et avait rejoint l'ambassade de France avec le message d'Ali, chiffré et enregistré.

Sifnos, septembre 2013

Le lendemain, après une nuit quasiment sans sommeil, Camille partit seule le long des sentiers côtiers, sans carte ni but, avec pour seul objectif d'évacuer le stress qui s'accumulait en elle. Le drame de l'opération Sumotori s'était paradoxalement éloigné mais les questions liées à sa filature la rendaient nerveuse et le comportement de Yannis commençait également à la travailler. Tous ces problèmes étaient-ils liés ? Quel était le sens de tout ce qui lui arrivait ?

Elle revint en début d'après-midi à la taverne, assoiffée et affamée. Elle était en sueur, les jambes griffées par les buissons et les arbustes qui bordaient les chemins non entretenus du bord de mer, le visage couvert de poussière de son passage dans la garrigue.

Marc avait posé un ordinateur portable sur le bar, avait chaussé des lunettes et travaillait sur ses comptes.

– Oh là, Camille, tu m'as l'air cuite. Fais attention, le soleil ne pardonne pas ici.

– Je me suis bien tirée dessus comme disent les miloufs[1] de la boîte ! Mais ça fait du bien !

– Tu ne devrais pas t'exposer comme ça. Tu n'as pas l'habitude, tu restes une Parisienne, dit-il avec un sourire avant de reprendre plus sérieusement. Tu m'inquiètes, je vois bien que c'est dur pour toi, notamment avec cette histoire de filature. Mais il faut rester calme. Il y a une explication à tout ça, peut-être pas celle que tu crois. J'ai quelques idées mais je ne peux pas encore t'en parler.

Camille hésita quelques secondes puis se lança.

– Marc, je ne sais pas comment aborder le sujet mais Yannis… il y a quelque chose qui me chiffonne à son sujet. Hier, j'ai été témoin d'un moment très bizarre, j'ai cru qu'il allait frapper quelqu'un, presque par réflexe. Complètement en opposition avec sa personnalité habituelle. Il est très sympa, accessible, marrant, mais parfois il me fait peur.

Marc sembla se refermer et une barre apparut sur son front.

– Ne t'inquiète pas, Yannis est un type génial mais comme tout le monde il a ses secrets aussi. Et franchement c'est un super-associé et même plus.

– Ça fait longtemps que tu le connais ? Tu sais d'où il vient ? Car franchement il a des comportements qui me rappellent certains opérationnels de la boîte dont la personnalité de façade se fend parfois et laisse apparaître leur réalité profonde. Souvent de la violence. C'est un ancien espion également, non ? Tu ne penses pas qu'il puisse être de mèche avec les Iraniens ? Ça expliquerait pourquoi ils m'ont retrouvée ici…

Marc éclata de rire.

– Non arrête là, tu te laisses emporter par ton imagination. Je fais confiance à Yannis à 100 %. Il est réglo, crois-moi ! Faudra qu'un jour je te parle plus de lui.

– Tu me rassures pas trop. Ça veut dire qu'il cache quelque chose. Pourquoi tu ne veux pas en parler ?

– Écoute, je t'assure que cela n'a rien à voir avec toi, avec l'Iran ou avec l'espionnage. Et pour tout te dire, grâce à lui, j'ai fait la paix avec moi-même. C'est un mec en or.

Camille regarda longuement Marc.

– Encore des mystères ! Là, c'est toi qui me caches quelque chose.

Marc ne put s'empêcher de sourire.

– Mais tu t'attendais à quoi avec un espion sur le retour. Bien sûr que j'ai mon jardin secret ! Mais maintenant je dors bien, je n'ai plus de cauchemars.

– Tu faisais aussi des cauchemars ? À cause du boulot ? Moi je n'arrive toujours pas à dormir…

– Je vois ça ! Et ça altère ta capacité de réflexion. Tu vas trop loin. Avant de te révéler mon plan pour éclaircir le mystère de la filature, je voudrais que tu finisses ton récit, pour être sûr qu'il n'y a pas des éléments qui m'auraient échappé.

Camille soupira puis reprit :

– Dès le début, on savait qu'on ne pourrait pas voir Ali très souvent. Il faisait partie de la classe moyenne iranienne et n'avait pas de prétexte pour voyager fréquemment, ni l'aisance financière suffisante pour que ça paraisse crédible. On a donc réfléchi à un moyen de liaison à distance. Le voyage à Kuala Lumpur était prévu pour Norouz, six mois après la réunion d'Athènes. Ali allait venir avec sa famille. Voyage cher mais crédible. Les prochains voyages devaient avoir lieu au Japon fin novembre 2009 et en mars 2010 car Ali s'y rendait dans le cadre d'une coopération avec l'université de Kyoto. Il fallait donc absolument qu'on ait un plan de liaison opérationnel à lui transmettre lors du voyage de Kuala Lumpur afin de pouvoir correspondre entre les deux rendez-vous physiques et surtout pour qu'il puisse nous envoyer du renseignement. J'étais assez confiante, on avait six mois pour trouver une solution. Et on pouvait s'appuyer sur la direction technique pour développer un moyen adéquat. Cédric était plus réservé. L'expérience sûrement…

– Tu verras avec la direction technique, ce n'est jamais simple et c'est toujours long.

– Naïvement, je pensais que la DT avait un catalogue de moyens sur étagère dans lequel nous pourrions piocher, un peu comme James Bond quand il va voir Q dans son labo, ajouta-t-elle en souriant. Cédric m'a douchée rapidement.

– Ah c'est sûr, reprit Marc encore une fois projeté dans ses souvenirs. Les gars de la DT, c'est une autre culture, presque un autre monde. Ce sont des ingénieurs, des personnes qui sont formées à concevoir des systèmes pour répondre parfaitement à un besoin, des perfectionnistes, des geeks, des passionnés de technique. Comme le

besoin n'est jamais vraiment le même car le contexte, la localisation, l'environnement changent, ils ont en général tendance à repartir de zéro, ce qui prend un temps fou. Et le temps, en général, on n'en a pas.

– Pour notre opé, on est tombés sur des gens très compétents et dynamiques mais qui avaient du mal à comprendre nos contraintes opérationnelles, tout comme nous avions du mal à comprendre leurs contraintes techniques. Mais les ingénieurs étaient constructifs. Un tas de solutions ont été étudiées de concert, nous connaissions bien la source et son environnement en Iran et ils connaissaient leurs possibilités techniques.

– Je suppose que vous avez choisi quelque chose de plus subtil que des mails chiffrés ou l'utilisation d'applications comme WhatsApp ?

– Effectivement, ce n'est pas assez discret. Comme son frère habitait avec lui et que son accès internet à domicile était susceptible d'être sous surveillance, nous avions décidé de ne pas l'utiliser. Plus largement, partant du postulat que les mollahs exercent un contrôle serré de l'internet en Iran, nous avons cherché d'autres moyens.

– Vous avez trouvé une autre possibilité ? Chapeau ! Se passer d'internet pour des communications, de nos jours, cela relève de l'exploit.

– Il y a du jus de crâne derrière, fit Camille en souriant. Un détail a intéressé les ingénieurs qui ont bâti une proposition là-dessus, un peu lourde dans sa mise en œuvre mais plutôt maligne. Un des fils d'Ali était accro aux jeux vidéo et possédait une Nintendo DS. Or les DS récentes ont un module de communication Wi-Fi. Alors les ingés ont développé une application pour la console permettant de stocker des documents, des textes, des photos de manière chiffrée et quasiment invisible. Une inspection technique de premier niveau ne pouvait pas voir qu'il y avait des fichiers cachés. Et puis franchement, personne ne va soupçonner une console de jeux. Et l'application était également capable de transmettre de manière sécurisée les documents stockés vers un point d'accès Wi-Fi spécifique et uniquement celui-ci. Toutes les données étaient chiffrées. Pour compléter le système, ils ont donc développé des boîtiers relais Wi-Fi, tout petits, pour créer un réseau mesh[2]. C'est des boîtiers jetables qu'on peut camoufler facilement et qu'on ne récupère pas après l'opération. Il suffit de les positionner à une trentaine de mètres l'un de l'autre (moins s'il y a des obstacles, des murs entre les deux) pour créer une espèce de pont Wi-Fi entre la DS du fils d'Ali et un récepteur qu'on peut positionner où on veut, dans un sac, une voiture etc. Après il suffit de récupérer le récepteur pour avoir accès aux données. Les relais eux-mêmes sont autonomes,

ils s'authentifient entre eux et établissent une liaison chiffrée. Tout est programmable.

– Très séduisant en effet ! Et difficilement décelable. Mais comment faisiez-vous pour positionner les relais ?

– C'est le seul inconvénient de ce mode opératoire, il demande une logistique assez compliquée et il faut avoir quelqu'un qui puisse mettre en place les relais Wi-Fi, synchronisés en lieu et date avec l'arrivée de la source à un point de rendez-vous convenu à l'avance. On a dû mettre le poste de Téhéran dans la boucle, ce qui est un peu délicat car ils ont les équipes du contre-espionnage du MR sur le dos et ils sont étroitement surveillés. Heureusement, ils ont pu sous-traiter à quelques HC et sources fiables.

– Je comprends. C'est vrai qu'en y regardant de plus près, c'est lourd à déployer et peu réactif. Mais je suppose que vous n'aviez pas d'autres options ?

– Et je peux te dire que développer tout ce système en quelques mois, former les personnes nécessaires à Téhéran a été un véritable challenge. Il y a tellement d'intermédiaires qui veulent donner leur avis, t'expliquer comment faire mieux ou comment t'en passer. Mais heureusement, le projet était reconnu comme prioritaire et la pression a été suffisante pour que tout soit prêt à temps. On a donc pu donner une Nintendo modifiée à Ali et lui expliquer comment s'en servir lors de notre deuxième rencontre, celle de Kuala Lumpur. Il l'a mise en œuvre à son retour et cela a permis d'améliorer et de densifier considérablement les échanges de renseignements. On pouvait demander des détails, réorienter Hussein sur ce qu'on voulait, même si bien sûr la latence était importante car il n'y avait qu'un échange par mois de prévu.

– Moi je suis un peu vieille école, j'ai du mal à imaginer ou à faire confiance à ce type de dispositif, je n'ai pas cette culture techno. Mais pour le cas que tu me décris, je dois avouer que les méthodes classiques auraient été beaucoup plus risquées. Perso, j'aurais étudié la possibilité de trouver une personne qui ferait l'intermédiaire, une sorte de coursier ou alors la possibilité de mettre en place une boîte aux lettres mortes. La BLM, c'est vieux comme l'espionnage mais ça marche bien. Faut juste trouver un endroit discret et peu accessible où on peut mettre un petit objet, ce qui permet à celui qui le dépose et à celui qui le récupère de ne pas se croiser au même moment.

– Bien sûr, qu'est-ce que tu crois, on y a pensé ! On a été emmerdés par un tas de vieux OT technophobes qui étaient persuadés que c'était inutile et trop gadget. On a étudié pas mal de possibilités mais le

problème c'est qu'un coursier c'est très délicat à gérer dans la durée, il risque de se faire détecter par les services adverses et reste à leur merci durant tout son séjour en Iran. Et pour la BLM, si on l'utilise souvent, elle devient moins discrète et un service de contre-espionnage bien organisé et pugnace peut la repérer. Et puis c'est pas aussi souple et efficace qu'un plan de liaison électronique.

– Et ça a bien fonctionné ?

– C'était top, mais malgré tout la nécessité d'entrevues régulières « face à face » a continué à se faire sentir. En fait à l'écrit, en plus de manière très asynchrone, tu n'arrives pas à faire passer la même chose que lors d'une relation directe. On a vite constaté des incompréhensions, des décalages dans nos attentes, des dérives parfois.

– Ça c'est évident. Et puis, dans une rencontre, tu ne fais pas qu'échanger froidement des renseignements contre des directives, tu peux faire passer beaucoup plus de choses, notamment de manière non verbale par l'ambiance, le contact, l'attitude. Cela permet aussi de mieux se connaître, de créer un lien plus personnel et amical, de donner plus de concret et de chaleur à la relation, voire de rassurer.

– L'équation a été vraiment difficile à résoudre : il fallait doser ces rencontres, indispensables pour la relation, en les mettant en perspective de la sécurité de la source, trouver les bons prétextes pour qu'Ali puisse justifier ses voyages en cas de contrôle. Au début, nous nous sommes appuyés sur le tourisme et sa coopération avec l'université de Kyoto, mais on s'est vite rendu compte qu'il serait plus profitable si nous pouvions lui construire un prétexte de toutes pièces.

– C'est effectivement plus efficace, cela permet de ne pas dépendre de circonstances extérieures.

– On a eu l'idée de créer une fausse société d'architecture qui ferait appel à lui ponctuellement pour des contrats de consultant. Cela légitimerait des déplacements à l'étranger et justifierait aussi d'éventuelles rentrées d'argent inattendues et la possession d'un compte à l'étranger. Ali devait être en mesure d'expliquer pourquoi et comment il était rentré en contact avec cette société et pourquoi celle-ci avait décidé de s'adjoindre ses services. On a beaucoup phosphoré là-dessus.

– C'est une excellente idée mais très ambitieuse à mon avis. Surtout dans le cadre du Service qui a tendance à tout transformer en « usine à gaz » !

– Encore une fois tu as raison. Nous pensions exploiter encore les liens d'Ali avec le Japon et donner à la société la nationalité japonaise

ou a minima des associés japonais. La création d'une telle société allait certainement faciliter nos montages opérationnels et simplifier ensuite son exfiltration. Nous préparions ainsi sa transition vers sa vie future. L'idée était séduisante mais la transformer en une réalité concrète est vite devenu un vrai parcours du combattant.

– C'est exactement ce que j'ai dit : créer une société demande un certain nombre de prérequis et des documents variés : comptes en banque, documents d'identité, adresse de logement, locaux de la société. Et c'est vite très complexe.

– De nombreuses questions se sont fait jour assez rapidement : fallait-il un faux logement, engager de vrais employés, comment rendre crédibles des associés qui n'existaient pas, etc. Nous nous sommes rendu compte que la mise en place d'une structure comme celle-là nous dépassait largement. On aurait pu demander à un HC de nous la créer mais cela aurait mis potentiellement celui-ci en danger et il y aurait eu plus de traces reliant le Service à l'opération. Cédric s'est donc tourné vers la direction des opérations qui disposait d'une petite cellule spécialisée dans le montage de sociétés.

– Ah oui, j'ai déjà bossé avec eux. Ils connaissent les réglementations internationales en la matière sur le bout des doigts. Ils emploient des techniques similaires à celles du crime organisé pour le blanchiment d'argent mais avec la lutte contre le financement du terrorisme, le système s'est considérablement rigidifié. Il est bien sûr toujours possible de créer des sociétés avec un minimum de documents et certains pays et banques ne sont pas trop regardants, mais cela devient plus difficile, coûteux et très consommateur en termes de ressource humaine. Et malheureusement, les agents spécialisés dans ces montages ne sont pas nombreux, cela demande du temps.

– Un temps que nous n'avions pas vraiment. Il a donc fallu les convaincre de se lancer dans l'aventure avec nous. Cédric n'a pas lâché et son insistance a porté ses fruits. La DO a commencé à monter la société. Il a fallu faire des concessions et s'adapter aux contraintes. Au final, ça ne pouvait pas être au Japon, trop compliqué, mais plus facilement à Dubaï. On a renoncé à créer une société réelle ayant pignon sur rue, avec des locaux officiels, quelques employés, un vrai chiffre d'affaires, des vraies réalisations. Trop lourd à créer, à gérer, à financer… Nous avons dû lâcher du lest sur la visibilité de la structure mais le résultat final devait être un bon équilibre entre sécurité et facilité de montage. Honnêtement, a posteriori, je me demande si cela en valait la peine. Ça nous a pris tellement de temps et d'énergie que nous aurions peut-être dû continuer à bricoler comme on le faisait et à

jouer avec les seuls prétextes du Japon et du tourisme.

Toujours dans ses pensées, elle reprit le fil de la discussion.

– On a tous énormément travaillé. Il y a une incroyable richesse humaine à la DGSE, des talents extraordinaires, des gens motivés aussi, dans des domaines hyper variés. L'opération n'aurait pas pu voir le jour sans tous ces moyens et ces gens derrière. Mais le système est tellement rigide et administratif. Le plus difficile, finalement, c'était de fédérer ce réseau et de trouver comment bouger ou contourner le système. Il a fallu faire preuve de trésors d'imagination et de ténacité.

– Je dois avouer que j'ai connu ça sur la plupart des opérations que j'ai menées, rien ne s'est amélioré de ce côté-là. L'énergie nécessaire est telle que parfois, par facilité ou par routine, on applique des schémas déjà utilisés, ce qui met en danger l'opération, et en général la sanction tombe rapidement après.

– Pourtant dans notre cas, je peux te jurer qu'on était super rigoureux et attentifs, on ne s'est jamais laissés aller à la facilité. Et ça a quand même merdé dans les grandes largeurs.

Camille se fit soucieuse. Elle se tut.

Marc laissa le silence s'installer quelques minutes et décida de lui annoncer la nouvelle.

– J'ai récupéré les vidéos des caméras que j'avais placées. Ça confirme ce que je t'ai dit. Il y a bien deux personnes qui te filochent.

Elle ne put retenir son agacement et sa frustration.

– C'est que maintenant que tu me le dis ! J'attends ça depuis hier. T'es gonflé !

– Justement, je voulais temporiser un peu, je te trouve trop sur les nerfs, il faut que tu reprennes le contrôle et que tu me fasses confiance.

– Excuse-moi, je suis désolée, c'est vrai que je prends ça trop à cœur mais j'ai envie d'avancer, là ! Ça donne quoi ?

– J'avais placé une caméra juste après la bifurcation qui part de la route principale et qui aboutit chez mon vieil ami chez qui tu es allée chercher le paquet, tu t'en souviens ?

– Oui bien sûr, il était mignon, ton papy, mais pas moyen de discuter.

– Sur l'enregistrement on voit bien le premier type que j'appelle Alpha, le petit maigre que tu avais déjà identifié. On le voit s'engager dans le chemin et s'arrêter. Puis le deuxième mec, que j'appelle Bêta,

arrive. Ils discutent brièvement et Bêta continue sur le chemin, sur tes traces. Alpha repart pour se mettre hors de vue, sur la route principale. Et quand tu repasses, quelques secondes après Bêta est visible et on aperçoit Alpha qui vous suit en deuxième position. Par contre les images ne sont pas assez bonnes pour les identifier mieux que ça. Sur la deuxième caméra – je l'avais mise en hauteur sur le poteau électrique qui surplombe le parking où tu t'es garée, dans l'axe d'arrivée principal – on ne voit rien de leur arrivée mais il y a un passage où on voit débouler Bêta, qui fait le tour du quad, s'accroupit pour regarder quelque chose et repart ensuite. On peut bien identifier son portrait : mince, cheveux long, brun, yeux sombres, pas rasé, vêtements ordinaires, jean, basket, tee-shirt.

– Ils ont bien des gueules d'Iraniens, t'es d'accord, non ? Comment on fait pour la suite ? on essaye de les piéger ?

– J'ai quelques idées, reprit Marc sur un ton mystérieux mais j'ai besoin d'un peu de préparation.

– Tu ne veux pas qu'on en parle ?

– Je préfère travailler seul pour l'instant. À l'ancienne. Je voudrais que tu te reposes, que tu décroches un peu. Prends conscience que nous ne sommes pas en mission, nous ne sommes pas collectivement toi et moi en train de réaliser une opération de la boîte, nous ne faisons pas du renseignement, nous ne sommes pas ici et maintenant au service de notre pays.

– On fait quoi alors ?

– Il y a une série d'évènements qui te ciblent mais qui impactent aussi potentiellement la taverne, moi, peut-être Yannis, et nous n'arrivons pas à identifier les causes. Pour comprendre et mettre en place un mécanisme de sortie, il faut garder la tête froide. Et excuse-moi mais tu n'en es plus vraiment capable…

Camille semblait abattue après cette remarque de Marc.

– Oui, tu as peut-être raison. Mais je ne peux pas m'empêcher d'essayer de résoudre ce puzzle.

– Justement, oublie. Tiens, prends cette bouteille, ce bouquin, un polar pas trop compliqué mais passionnant que m'a filé un client, et va te reposer. Fais-le s'il te plaît.

Camille prit la bouteille et le livre, pas vraiment convaincue, et partit dans sa chambre.

1. Militaires.
2. Un réseau mesh est une topologie de réseau où les différents équipements sont connectés pair à pair, sans hiérarchie, pour créer un réseau maillé.

7

Le doute

Kyoto, novembre 2009

Camille tourna à gauche dans la rue Simanbachi Dori et s'arrêta pour examiner la carte du restaurant qui faisait l'angle. Elle ne comprenait rien aux lignes d'écriture japonaise mais ce n'était qu'un prétexte pour lui permettre d'utiliser sa vision périphérique et d'explorer les environs en toute discrétion. La rue était déserte et la seule présence humaine, un couple se hâtant en sens inverse, ne constituait pas une menace. Elle avait effectué son itinéraire de sécurité les doigts dans le nez, conformément au plan qu'elle avait appris par cœur avant de partir en mission. Les heures passées sur Google Maps et Street View avaient porté leurs fruits. RAS. C'étaient ses premiers pas sur le terrain en solo et même les techniques les plus simples avaient un côté excitant et mythique. Elle avait bien eu un doute sur un jeune homme aux traits méditerranéens, avec une doudoune grise et un bonnet, qu'elle avait aperçu derrière elle quelque temps. Il avait semblé hésiter sur son chemin une fois à son premier point de contrôle mais elle ne l'avait pas revu depuis et les rues qu'elle avait empruntées étaient suffisamment discriminantes. Après avoir traversé le grand magasin Demaru, grouillant d'une foule dense et affairée, elle avait enquillé des rues peu passantes, voire désertes à cette heure. Rien qui pouvait laisser penser qu'elle était filée.

Elle repéra in extremis le lieu de contact, le Yomura. Pas de grande enseigne, pas de queue, seule l'entrée éclairée et une petite pancarte très sobre avec le menu en japonais indiquaient que le bar à saké était

situé là et ouvert. Heureusement le nom était en caractère latin. Elle repoussa les panneaux en toile, ouvrit la porte coulissante et pénétra à l'intérieur à la recherche de son contact programmé ce soir-là à cette heure précise.

Elle fut tout de suite saisie par l'ambiance du lieu. L'entrée donnait sur un couloir assez étroit aménagé comme un jardin zen : du gravier blanc passé soigneusement au râteau, des pierres plates utilisées comme passage, un ficus et des zones de mousse sur les côtés. Les murs blancs, sans ornement à part une grande calligraphie en forme de O, peinte en noir sur le mur blanc. Le couloir débouchait dans une autre pièce, elle aussi assez étroite. Pas de table mais un long comptoir en bois derrière lequel s'alignait une infinité de bouteilles de saké. Peu de monde forcément, seulement cinq personnes, un couple de touristes visiblement à la recherche d'une expérience sur le saké et des Japonais en grande discussion avec le barman, un Occidental. Détail assez saugrenu au Japon où l'immigration était faible, particulièrement l'immigration occidentale, très rare. La discussion avait l'air d'être en japonais, ce qui était encore plus étonnant. Sur la gauche, en bout de bar, se trouvait le chef de poste de la DGSE. Camille, faisant mine de ne pas le connaître, agrippa un tabouret à ses côtés, sans s'attarder du regard et étudia avec concentration la carte des boissons posée devant elle. Le barman s'avança et elle commanda un saké en anglais, accentuant volontairement son accent français.

– Ah une compatriote, commença le chef de poste en français. Vous vous y connaissez en saké ?

Sifnos, septembre 2013

Camille se leva, la lumière filtrait à peine à travers les volets disjoints, il devait être tôt. Elle jeta un coup d'œil à sa montre, 6 heures. Réveillée au beau milieu de la nuit par son cauchemar habituel, elle était restée couchée, cherchant désespérément le sommeil. Encore et encore la même vidéo, qui tournait en boucle dans sa tête et la tourmentait. Les yeux d'Ali qui la fixaient. Elle était trempée de chaud et n'avait pas réussi à se rendormir. Ces mauvais rêves, l'abus de vin grec ou la chaleur ? Elle descendit doucement les escaliers, sortit de la taverne et enfourcha une chaise à l'envers, appuyant son menton contre le dossier. Il faisait plus frais ici, avec une très légère brise. La lumière commençait à envahir l'espace mais le soleil n'était pas encore visible et les teintes restaient douces, entre le doré et le rouge.

Un grincement la fit se retourner et elle vit Marc qui sortait également sur la terrasse. Frais et rasé, un pantalon de toile et un vieux tee-shirt.

Il vint s'asseoir à côté d'elle.

– Désolée, je t'ai réveillé.

– Absolument pas. Ça tombe bien que tu sois levée, va enfiler un pantalon et un tee-shirt et prends tes chaussures de marche, on part à la chasse.

– À la chasse ?

– Façon de dire, on va résoudre le problème qui te tourmente. J'ai préparé deux sacs avec de l'eau et de la nourriture et un peu de matos. On part dans quinze minutes. Et laisse ton portable ici.

Marc et Camille quittèrent discrètement Faros par un sentier qui montait dans la colline. Pas l'ombre d'un humain. Le silence et la tranquillité. Après deux heures de marche sans un mot et à un rythme soutenu, ils arrivèrent à Platis Gialos. Marc loua un scooter et deux casques.

– Qu'est-ce qu'on fait là exactement, Marc ?

Camille ne pouvait pas rester dans cette incertitude.

– On va rejoindre Apollonia en prenant un petit itinéraire de sécurité. Je veux être certain de ne pas être suivi.

– Pourquoi ?

– Tu verras, on va faire du « waterholing », les attendre à un endroit où ils devraient passer à coup sûr. Un endroit où ils iront quand ils se rendront compte qu'ils t'ont perdue. Faudra juste planquer et être patient. Mais la patience, j'ai pas l'impression que c'est ta qualité première ?

– Arrête de me charrier. Je peux faire des efforts.

– OK, tu monteras derrière moi. Je vais faire un parcours un peu rude, moitié route et moitié chemin de terre. Impossible pour eux de nous filocher discrètement si tant est qu'ils ont remarqué notre départ. À la fin du parcours, je m'arrêterai à l'entrée d'Apollonia, derrière une maison, à côté d'un tas de bois. Il y aura une grande bâche verte sur le tas de bois, tu l'utiliseras pour recouvrir le scooter, on laissera également les casques dessous. J'ai mis une casquette dans ton sac, tu l'enfileras ainsi que le grand tee-shirt rose par-dessus le tien. Faudra être rapide sur cette séquence. Et tu me suivras comme ça dans Apollonia. OK ?

Camille hocha la tête sans dire mot.

Le plan se déroula comme prévu, le changement d'apparence fut rapide et après avoir parcouru quelques rues étroites d'Apollonia, Marc entra dans un petit cabanon en pierre servant de débarras sur un grand terrain vide en contrebas d'une maison. Du cabanon, l'unique fenêtre donnait sur le carrefour qui menait à Kastro et qui avait servi de point de repère principal lors de la première contre-filature. C'était là que Marc s'était positionné lorsqu'elle avait fait son itinéraire de sécurité. Camille voyait distinctement le magasin de produits locaux où elle avait fait les courses et la petite ruelle qui montait en pente raide vers le haut du village. Marc installa sa lunette de chasse sur un trépied et dit à Camille :

– On va observer en continu le carrefour pour voir si nos suiveurs viennent là. Ça va probablement prendre du temps, plusieurs heures, il va donc falloir faire des quarts. On se relève toutes les trente minutes, ça fatigue vite. Je te propose de commencer.

Camille approcha une chaise et colla son œil à l'œilleton. Après quelques secondes d'adaptation, elle vit que la lunette était braquée sur un bout de la route principale sur laquelle donnaient deux bâtiments : à gauche, le long de la colline où s'étendait le village, il y avait la clinique, une construction assez imposante pour l'île, sur trois étages. En face se trouvait le poste de police local, un petit cube blanc devant lequel était garée une voiture siglée police.

Le silence s'installa et plusieurs heures s'écoulèrent, entrecoupées par les relèves régulières. Le soleil tapait bien sur le toit de tôle de l'appentis et la température était à la limite du supportable.

– On va encore passer un bout de temps ici, tu pourrais continuer ton récit de l'opération Sumotori, ça nous paraîtra moins long.

Camille poursuivit sans se faire prier.

– Dès la première entrevue au Japon, il nous a filé une clé USB avec des gigaoctets de données, qu'il ne pouvait pas envoyer via le plan de liaison électronique car c'était trop lourd. C'était une surprise pour nous, il ne nous avait pas prévenus, mais heureusement notre plan d'opération prévoyait, à la fin de l'entrevue, la transmission de la production, de mes notes et de celles de Cédric, au poste de la DGSE sur place, afin qu'on puisse repasser la frontière totalement propres et sans rien de compromettant. Il était prévu un rendez-vous à Kyoto après mon entrevue avec le chef de poste.

– Classique guerre de chapelle entre directions… Je suppose que la DR ne voulait pas tout laisser au SA et montrer qu'elle gardait la main ?

– Probablement. Le CDP avait monté le contact dans un petit bar à saké, tenu par un Israélien, dans le vieux Kyoto. Un lieu vraiment improbable, très chouette. Je devais jouer la touriste, lui devait m'aborder sur la base de mon accent, etc. On avait numérisé nos notes après l'entrevue avec Ali et transféré le tout sur une clé USB chiffrée minuscule qui était intégrée à une boîte de réglisses que je devais laisser « en cadeau » au chef de poste. Donc, en plus de nos notes, il y avait tout un tas de documents ramenés par Ali. Avec des pépites. Des copies de notes sur le programme, des listes d'employés, des PowerPoint de présentation, quelques photos et films, des plans de sites, des factures, des notices d'équipements divers. Et pas mal de schémas techniques de centrifugeuses.

– Impressionnant ! Et tu as réalisé l'analyse toute seule ?

– Oh non, trop de données dans des domaines très différents. J'ai étudié l'intégralité des documents pour garder une vue d'ensemble et m'assurer que tout était cohérent. J'ai aussi montré la production aux autres analystes qui bossaient sur le programme iranien pour avoir leur avis, car on venait tous d'horizons assez différents. Axel, qui était ingénieur en métallurgie et qui avait commencé sa carrière chez Technip dans les forages à grande profondeur, a particulièrement regardé les diagrammes de fabrication et les matériaux utilisés. Il était impressionné. Les documents recueillis permettaient de confirmer tout un tas de petites informations éparses et de donner une image globale cohérente. Mais il faut avouer que nous étions tous un peu dépassés. Le volume et la technicité des documents dépassaient nos compétences et notre expérience. On a donc fourni une sélection des plans les plus intéressants au Commissariat à l'énergie atomique. Leurs experts ont été enthousiasmés, ça nous faisait faire un bond gigantesque en avant : on était désormais en mesure d'estimer précisément la production en uranium enrichi et donc de prévoir quand et combien d'engins nucléaires les Iraniens étaient capables de produire. Le top.

– Avoir des renseignements de cette qualité et inédits, c'est rare dans notre métier. Je comprends ton enthousiasme.

– Puis, avec le plan de liaison mis en place avec la Nintendo, Ali a envoyé des renseignements plus fréquemment. Tout n'était pas intéressant ou utile, c'est évident. Il y avait pas mal d'informations à la marge de ce qu'on cherchait, mais on ne pouvait pas tout lui expliquer donc il récoltait large. Ce qui nous a vite posé des problèmes car il fallait consulter tous les documents pour être sûrs de ne pas passer à côté de quelque chose d'important. Et franchement, on n'était pas équipés pour ça. On a un réseau informatique performant mais il est super sécurisé, tu ne peux pas faire rentrer des volumes de données

aussi conséquents facilement et on n'avait pas forcément tous les logiciels appropriés pour exploiter les fichiers avec des formats hétérogènes. Concrètement, on était noyés… Et il y avait toujours des trucs nouveaux. C'était passionnant, comme l'exploration d'une grotte avec un trésor ! Tu es là avec ta lampe torche, tu ne vois que ce qui est éclairé par le faisceau lumineux et pas l'intégralité de la cavité mais tu tombes régulièrement sur des renseignements de première bourre.

– J'imagine la masse d'informations à analyser. C'est énorme. En plus vous n'êtes pas nombreux, tu as dû en baver !

– J'étais l'analyste principale sur ce dossier alors j'étais le nez dans le guidon, je faisais note sur note vers les autorités et le CEA. À tout ça s'ajoutaient les réunions avec le MAE pour leur expliquer l'évolution de notre connaissance sur les capacités iraniennes et les réunions avec les Américains pour les tenir informés et récolter des renseignements en échange. J'ai fait plusieurs allers-retours à la CIA, à Langley.

Camille reprit ironiquement :

– J'ai même eu droit à ma photo à l'endroit le plus photographié de la CIA, celui avec le signe de l'agence sur le sol de marbre et les étoiles représentants les agents morts en service. Et j'ai pu acheter un mug à leur magasin de souvenirs ! On était montés assez haut dans l'estime des Américains avec notre source et ils nous traitaient en VIP. Antoine n'était pas dupe, mais il exploitait la situation au max et il a réussi à négocier d'autres pépites en retour. C'étaient des missions courtes, deux jours voyages compris, c'est-à-dire moins de vingt-quatre heures sur place. C'était crevant et ça prenait un temps fou à préparer. J'étais épuisée.

– Tu arrivais encore à avoir les idées claires, tu n'as pas fait de burn-out ?

– C'est quoi ça ? fit-elle sur un ton ironique. J'étais hyper investie, j'avais l'impression d'être devenue indispensable, de maîtriser ce dossier comme personne. Puis, je ne sais pas pourquoi, à force de travailler toutes les données d'Ali et de revenir sur certaines productions plus anciennes, j'ai eu un doute. Franchement, je ne sais pas ce qui a provoqué cette réaction en moi. Une intuition, probablement des détails infimes qui n'avaient pas éveillé mon attention auparavant mais dont l'accumulation m'a inconsciemment alertée. Je me suis dit qu'il y avait certaines incohérences, notamment dans les dates des documents transmis. Et je me suis rendu compte que la quasi-totalité des schémas techniques qu'il nous avait livrés était des photos et non pas les fichiers originaux.

– Tu veux dire que c'étaient des photos de plans papier et non pas

des copies de fichiers informatiques ?

– Exactement. Et ces photos, bizarrement, étaient toujours mal cadrées si bien que les dates, qui sont généralement apposées sur les plans, n'apparaissaient jamais. Sur quelques plans, tu peux comprendre, mais sur la totalité… j'ai trouvé ça louche. J'en ai parlé aux collègues qui étaient d'accord avec moi mais personne n'avait le temps de reprendre tout depuis le début pour mettre au jour d'autres incohérences. Et puis ç'aurait été mettre en doute la poule aux œufs d'or et ça, ça craignait.

– T'en as quand même parlé à Antoine ?

– Oui, après quelques semaines, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui en ai parlé. Il a été contrarié que je remette en cause la source mais il m'a pris au sérieux. Comme tu dis, il est d'une grande honnêteté intellectuelle. Il a pris sur lui de nous faire lever le pied sur l'analyse des éléments nouveaux et nous a dégagé du temps pour qu'on puisse avoir un œil critique sur la production.

– Ça a dû être un sacré tsunami ? Surtout pour les « grands chefs », non ? Après avoir fait une telle promotion des renseignements de la source, ils étaient en mauvaise posture si tout ça était du bluff. Comment vous vous en êtes sortis ?

– J'avais des doutes mais rien non plus qui prouvait qu'il nous avait refilé de l'intox. Je crois qu'au début Antoine a gardé ça à son niveau afin de ne pas affoler tout le microcosme. Et puis, le volume à réanalyser était trop important et trop hétérogène pour que cela soit automatisable : certains documents étaient très techniques, d'autres étaient en farsi et devaient être traduits, d'autres devaient être enregistrés sur notre système d'information pour être exploités. Donc on a eu une méthode empirique mais on a réussi à démontrer certaines incohérences, essentiellement dans les dates. Pas grand-chose mais c'était suffisamment concret pour que l'on pense qu'Ali nous avait menti. Encore une fois. Sans qu'on s'en aperçoive. Les documents semblaient authentiques mais les dates n'étaient pas les bonnes.

– C'est étrange, pourquoi aurait-il menti uniquement sur ce point ?

– Mon analyse, c'était qu'il nous refilait des vieux documents en nous faisant croire que c'étaient les derniers en date, de manière à accroître sa rémunération. Quand il est venu frapper à notre porte à Athènes, ce qu'il voulait, c'était sortir le plus rapidement possible, ce qui veut dire qu'il avait sûrement déjà engrangé tout un tas de renseignements prêts à être vendus une fois dehors. Et quand il a dû accepter de rester un peu plus, il a écoulé ce qu'il avait déjà en stock,

en faisant croire que c'était du neuf. La loi du marché, l'espionnage globalisé en quelque sorte, ajouta Camille en souriant. Franchement j'étais quasiment sûre que les plans eux-mêmes n'étaient pas trafiqués, que les cotes, les performances, les chiffres, les renseignements étaient bons. Et puis, même si les documents étaient plus vieux de quelques années que ce qu'il disait, ce n'était pas fondamental. L'important, c'était que ce soit des plans originaux, non modifiés. Mais ce n'était que mon ressenti, pas une preuve. Et ce qui était vraiment gênant c'était qu'il nous avait probablement menti. Une deuxième fois…

– Et ça, c'est suffisant pour remettre en cause le bien-fondé de l'opération, non ? À moins que tout le monde soit tellement accro à ses renseignements qu'il fallait continuer à tout prix ?

– Je peux te dire qu'il y a eu des discussions dans les hautes sphères pour savoir quelle décision prendre. Mais à mon niveau, j'étais atterrée. Je pensais le comprendre. Ali avait un rejet sincère du régime religieux iranien et une vraie admiration pour la France. Mais avec du recul, je pense que son ego était sa plus grosse faiblesse, il avait envie de prouver aux autres qu'il était le plus fort, il était prêt à tout pour partir. En tout cas, je ne le pensais pas suffisamment retors pour être un agent double ou un pur escroc. Nous n'étions pas dans un monde en blanc et noir mais plutôt dans du gris nuancé. Mais j'ai ressenti son mensonge comme un coup de couteau dans le dos.

– Il faut faire attention Camille, il faut toujours garder une certaine distance avec sa source, ne pas avoir de sentiments même si on doit être empathique.

– Oui, cela a été une leçon douloureuse. Mais je pensais qu'il fallait continuer à le traiter.

Marc prit la place de Camille devant la lunette et ajouta :

– Ça se tient ton raisonnement. Et c'est là toute la difficulté. Un bon officier traitant fait tout ce qui est possible pour créer une relation de confiance avec sa source, mais il sait très bien qu'il ne peut pas se fier à elle. Et lui-même lui mentira, c'est le propre de la manipulation. La question n'est pas : faut-il croire la source ? Mais plutôt : quand faut-il croire la source ? Il y a quelques techniques et astuces pour réduire le risque mais rien ne permet d'être totalement sûr d'elle. L'instinct est un atout majeur pour un OT, mais il n'est pas aussi neutre et objectif qu'il le souhaiterait car l'opinion qu'il peut avoir sur sa source est souvent biaisée par la relation qui se crée automatiquement entre les deux acteurs. C'est une frontière mouvante entre le doute systématique et la confiance aveugle, parfois un peu schizophrénique. Mais c'est difficile d'y échapper. Et puis l'OT, d'une certaine manière,

dépend de sa source, il a besoin d'elle, surtout si le renseignement qu'elle fournit est bon.

– Finalement il a été décidé de se tourner vers les Américains. Eux aussi avaient eu quelques interrogations mais ils n'avaient pas suffisamment de matière pour creuser. Comme ils sont nettement plus nombreux et donc plus en mesure de mener des examens très ciblés, nous devions leur fournir toute la production brute alors qu'avant on ne donnait qu'une sélection un peu « raffinée ». On supprimait tous les éléments qui auraient pu leur permettre de prendre la main. Moi, j'étais un peu réticente car je sentais que c'était mettre le doigt dans un engrenage que nous ne maîtriserions pas. Et c'est ce qui est arrivé. Je n'avais pas voix au chapitre. Sur le moment, on a vu la puissance de la CIA se déployer. Ils ont une capacité d'analyse et de recueil qui est vraiment impressionnante. Leurs équipes sont nombreuses, ils peuvent dédier un groupe à jouer à la « red team » pour évaluer des scénarios catastrophes. Et c'est ce qu'ils ont fait. Ils ont tout repris, vraiment tout, pour dénicher les incohérences et les erreurs, etc. On a eu pas mal de réunions avec leurs experts. Techniquement pas mauvais, mais pas non plus éblouissants. Ce qui était surprenant pour nous, c'était que ces gars-là étaient très spécialisés sur un domaine au périmètre très limité. Certains travaillaient sur un site particulier à Téhéran, d'autres sur une technologie, d'autres encore uniquement sur les filières d'acquisition, sur l'évaluation de la production des centrifugeuses… Par contre, ils manquaient de vision d'ensemble et la coordination entre leurs différentes équipes était un vrai casse-tête. Ils ont aussi exploité tous les éléments techniques qu'on avait à notre disposition, les numéros de téléphone, les mails, les comptes sur les réseaux sociaux, etc. pour déterminer si Ali était en relation avec des personnes suspectes, des membres du ministère iranien du Renseignement ou des institutionnels qui auraient le mandat de nous intoxiquer. Et ils sont arrivés à la même conclusion que moi ! Ce qu'avait fourni Ali était clean même s'il avait probablement menti sur les dates de certains documents. Mais ce que je redoutais est finalement arrivé. La CIA a commencé à nous bouffer…

– C'est-à-dire ?

– L'analyse des Américains ne révélait finalement rien d'anormal mais le doute subsistait quand même. Car la source avait menti. Donc les Américains ont fait de l'entrisme, ils ont mis la pression sur Antoine et plus haut, jusqu'au directeur. Le potentiel de la source était énorme et il fallait savoir si on pouvait compter sur elle. C'est allé crescendo. Dans un premier temps ils ont persuadé les chefs de laisser un de leurs OT assister aux entrevues, en contrepartie de leur participation aux frais. Et surtout ils ont organisé un passage au

polygraphe pour la prochaine entrevue avec la source.

– Au détecteur de mensonge ? Je savais que la CIA utilisait cette technique sur leurs sources et qu'ils en étaient même friands. Mais je ne pensais pas que la boîte, qui est plutôt conservatrice, y trouverait un intérêt.

– Oui. La DGSE se modernise et teste même des techniques innovantes, dit Camille en souriant. Le polygraphe date des années 50 quand même. En tout cas, c'était ça qui devait permettre de lever le doute. Tu comprends pourquoi la boîte leur a laissé glisser un pied dans l'opération ?

– Bien sûr. C'est plutôt bien vu de leur part. Ils ont dû jouer de la brosse à reluire avec vous et faire miroiter aux autorités les bienfaits financiers et techniques d'une coopération avec eux. Pourtant je m'étonne qu'ils n'aient pas cherché à prendre la main complètement et à assumer la pleine direction de l'opération.

– C'est vrai, on avait encore le contrôle. C'est ce qui m'a calmée et fait accepter la situation. Par contre, c'est devenu très lourd à gérer pour Cédric et moi. Nous n'étions que deux, côté français, pour tout organiser. L'entrevue suivante avait lieu à Bakou en Azerbaïdjan. C'est un des rares pays à ne pas demander de visa pour un Iranien. Et Ali pourrait justifier sa visite par une visite d'un des lieux saints du chiisme. Il y en a beaucoup là-bas et pas mal de touristes iraniens, c'était assez crédible. Mais imagine : trois Américains en plus à intégrer dans le dispositif. Un OT et deux spécialistes du polygraphe avec des valises de matériel spécialisé. Ce n'est pas très encombrant mais pas très discret non plus. Tout est venu par valise diplomatique. Et ensuite, les chefs du SA n'étaient pas chauds pour assurer de nouveau la sécurité quand on leur a dit que les Américains étaient dans la manip. Ils ont eu peur de griller leurs équipes, les couvertures, les légendes… C'est vrai que c'est super lourd à mettre en place. On a eu beau leur dire que la CIA était notre alliée sur ce coup-là, qu'elle avait autre chose à faire que d'essayer d'identifier les hommes du SA, leurs filières, leurs techniques. Rien à faire, la décision a été prise en haut lieu de faire sans eux. On s'est donc rabattus sur le poste de la DGSE à l'ambassade de Bakou, qui dépend dans les faits de la direction du renseignement, pour assurer la sécurité.

– Pour être franc, je trouve ça plutôt pas mal. Si le chef de poste est bon, il connaît sa ville comme sa poche et il peut faire des montages adaptés. Parfois plus que le SA qui ne maîtrise pas autant l'environnement. Donc à mon humble avis, c'était une bonne option de se reposer sur le poste de la DGSE sur place pour mettre en œuvre les mesures de sécurité.

– Sauf que ça nous a amenés dans un piège… Attends ! ça bouge, il y a deux scooters qui viennent de s'arrêter devant le poste de police. Non, j'y crois pas, c'est Alpha et Bêta, ils discutent devant le poste… ils y pénètrent.

Camille se tourna vers Marc :

– Incroyable, c'est quoi cette histoire, qu'est-ce que ça veut dire ?

Marc la regarda posément et dit lentement :

– Ça veut juste dire que ce sont des flics.

Camille se redressa brusquement, manquant de faire tomber le télescope. Son visage marquait l'étonnement et l'incompréhension.

– Des flics ? Pourquoi ?

– D'abord parce qu'ils rentrent dans un poste de police comme si c'était chez eux. Et puis, ils se comportent comme des flics. Leur attitude lors de ta filature, ça sentait les flics à plein nez.

– Je vois pas pourquoi en fait…

– Tu manques encore un peu d'expérience, Camille. Quand tu auras traîné tes guêtres dans pas mal d'opérations de par le monde, tu sauras ce que je veux dire. Ce n'est pas rare de se trouver au milieu d'un dispositif de surveillance de services de sécurité intérieure ou de la police, tu sais. Parfois on est sur les mêmes cibles ou tout simplement dans les mêmes lieux. Et on apprend à les reconnaître.

– Une filature. C'est une filature, non ?

– Oui et non. Flics et espions n'ont pas les mêmes contraintes, donc ils se comportent différemment. C'est subtil mais ça se remarque. Un flic, quoi qu'il arrive, si ça tourne mal ou s'il est repéré, il peut sortir sa carte officielle ou son flingue et siffler la fin de la partie. Même si ça fait foirer son opération, il a toujours cette possibilité. Il opère sur son territoire. L'espion, lui, n'a pas cette sécurité. S'il est repéré, c'est non seulement l'échec de sa mission mais il est dans la merde, il se retrouve à poil, sans protection. Sa seule arme, c'est sa discrétion et sa capacité à ne pas attirer les regards. Alors forcément il privilégiera la prudence. Remarque aussi qu'ils ne t'ont pas suivie à l'intérieur lorsque tu t'es arrêtée au magasin pour faire des achats, ça aussi c'est typique d'un comportement police. Leur gibier, en général du stup ou du terro, est très méfiant et violent. Ces mecs peuvent sortir une arme s'ils repèrent un flic alors les policiers, ils n'aiment pas trop s'approcher, contrairement à un espion. Ce n'est pas une critique, c'est juste une manière différente de faire car les objectifs et les contraintes sont différents. Voir à la caméra les deux hommes se parler juste

derrière toi ou quand Bêta a fait le tour du quad, j'ai trouvé ça osé, c'est pas le comportement d'une mission de surveillance clandestine. Et j'ai pensé à des flics dès le départ.

Camille regardait Marc avec la même incompréhension. Elle se tenait droite, tendue, les bras croisés sur sa poitrine.

– Mais c'est pas cohérent ! Ça voudrait dire que les Iraniens ont corrompu des flics grecs pour leur fournir du renseignement ou de la main-d'œuvre ?

– Putain, Camille, arrête, s'emporta Marc avec un ton de lassitude dans sa voix. Tu disjonctes. Arrête de penser que tout tourne autour de toi. Tu crois maintenant à un complot gréco-iranien ? Ou que les Iraniens ont infiltré la police grecque ? Et dans quel but ? T'enlever ? Te buter ? Mais atterris quoi ! Je ne connais pas la fin de ton histoire Camille mais là tu dis vraiment n'importe quoi.

Camille, toujours aussi raide, était arcboutée sur sa position.

– Attends, avant de me remettre en question. Elle ne tient pas debout ton histoire. Pourquoi ces deux gars sont-ils après moi, tu peux l'expliquer ça ?

– Fais marcher ton cerveau. Tiens-toi aux faits et ne tire pas des conclusions rapides. Et surtout n'essaye pas de les faire rentrer en force dans le schéma mental que tu as créé ex nihilo. Je ne te comprends plus. Et dire qu'Antoine m'a vanté tes mérites, il n'arrêtait pas de souligner tes capacités d'analyse, ton intelligence ! Moi aussi je pensais que t'étais au-dessus de la moyenne, mais là… On croirait une gamine de 15 ans. Fais un pas de côté !

Marc se calma un peu.

– Ne ramène pas ça à l'Iran, ça n'a rien à voir. Alpha et Bêta… Ils s'intéressent à Yannis.

– Yannis !?

– Eh oui. Yannis, dans sa jeunesse, il a fait des conneries. Il a failli mal tourner. En fait il a commencé à faire des conneries, à rentrer dans la petite délinquance, vol, violence, un peu de shit. Et il s'est fait choper et a écopé d'une peine de prison. En sortant, il avait la haine, il a failli retomber mais il a eu le réflexe de partir loin de Grèce et de finalement s'engager dans la Légion, en France. Ça l'a sauvé. Il a trouvé un cadre, un sens, ça l'a calmé. Quand il a quitté la Légion et qu'on a ouvert la taverne ensemble, ses anciennes connaissances qui depuis étaient montées en grade dans le milieu de la délinquance sont venues le trouver pour lui demander de venir les aider. Il a refusé et les a envoyés se faire voir mais ça n'a pas échappé aux flics et depuis

ils pensent que Yannis a replongé. Et que je suis potentiellement mouillé aussi. Ils nous ont bien fait chier au début, à tourner autour de la taverne. J'ai même eu droit à une convocation et un entretien au poste. Mais ils se sont calmés. En apparence en tout cas. Ton arrivée a dû les intriguer et relancer leur curiosité.

Camille resta silencieuse, ruminant l'engueulade de Marc, touchée par ses paroles.

– Écoute Marc, je suis paumée, là. J'ai quand même du mal à croire que c'est totalement indépendant de mon histoire. La coïncidence est trop forte.

– Oui mais une coïncidence n'est pas une preuve. Dans notre métier, bien sûr, on considère une coïncidence comme suspecte et on a tendance à penser à une relation de causalité. Mais ne vois pas le mal partout. Les faits sont têtus : ce sont des flics, ils soupçonnent Yannis de tremper dans du trafic de drogue. Rien à voir avec l'Iran ou avec toi.

Camille resta silencieuse quelques minutes.

– J'ai besoin d'être seule je pense, pour faire le point. Ne me ramène pas, je vais rentrer à pied, la marche me fera du bien.

Marc la regarda s'éloigner, pensif.

Elle était loin des clichés des espions mis en avant dans les livres et les films. Il adorait pourtant ces espions parfaits, capables de sauter en parachute de nuit, des athlètes polyglottes sachant manier fusil d'assaut et ordinateur avec la même maestria, autant à l'aise dans un costume trois pièces à un déjeuner d'affaires ou dans les coins sombres d'une banlieue du Moyen-Orient, à la fois éminents stratèges, fin psychologues et guerriers redoutables. Mais la réalité était à la fois plus simple et complexe. Et Camille en était le parfait exemple : une analyste, douée certes, mais avec ses faiblesses, qui découvrait un nouveau métier, celui d'officier traitant devant faire face à la dure réalité de l'espionnage.

8

L'éthique

Bakou, janvier 2011

Elle avait déjà aperçu ce type, jeune, taille moyenne, moustache, blouson de cuir, la moitié du visage cachée par sa casquette de base-ball. Une description qui pouvait correspondre à une bonne partie de la population mâle de la ville mais celui-ci, elle était sûre de l'avoir déjà vu lors de ses points de contrôle précédents. Son attitude, son comportement un peu hésitant. C'était le même. À 90 %.

Réfléchir vite. Ça pouvait être un Iranien ou un Azéri. Un agent d'un service de renseignement, un voleur à la tire ayant repéré sa proie ou un gros lourdaud qui avait décidé de draguer une Occidentale. Pas moyen de savoir mais la coïncidence était trop forte.

Elle se raccrocha aux consignes apprises par cœur pour se rassurer. Dans ce cas-là, ne pas aller au point de rendez-vous et prévenir Cédric. Elle regretta amèrement de ne pas être avec le service action sur ce coup-là. Ils avaient laissé la direction du renseignement se débrouiller toute seule. Ce n'était pas un véritable problème en soi car Cédric et elle avaient été formés pour assurer leur propre sécurité et détecter les filatures, mais l'assurance du service action était quand même super confortable.

En plus, elle était seule. Ils avaient décidé avec Cédric d'effectuer deux parcours de sécurité différents, lui avec les OT américains et elle, seule. Mauvaise pioche. Elle avait repéré l'homme lors du premier arrêt de son circuit de sécurité. Immédiatement après avoir tourné à l'angle de la rue, elle était rentrée dans une petite boutique que le

poste avait repérée et qui permettait, à travers la vitrine, de voir qui débouchait derrière elle.

Le comportement de l'homme était banal mais elle l'avait classé dans sa mémoire, en l'affublant d'un surnom, Freddy (petit truc mnémotechnique que lui avaient appris ses instructeurs), en y associant quelques grandes caractéristiques. Il avait tourné la tête plusieurs fois, semblant à la recherche de quelqu'un, mais il ne s'était pas arrêté et était sorti de son champ de vision. Elle avait aussi repéré plusieurs autres personnes qu'elle avait également cataloguées.

Elle avait procédé de même lors du point de contrôle suivant, classant mentalement les gens derrière elle et tentant de reconnaître si elle les avait déjà vus avant : une femme voilée avec un grand sac, un homme bedonnant en veste et basket… et ce jeune homme qui ressemblait au « Freddy » du premier point de contrôle.

La dernière apparition de Freddy, au troisième point de contrôle, l'avait un instant paniquée mais désormais son cerveau moulinait à toute vitesse. Si c'étaient des Iraniens, l'opération était morte et Ali probablement aussi. Ce n'était peut-être pas eux et seulement un pervers, mais elle ne pouvait pas prendre ce risque.

Sifnos, septembre 2013

C'était sa dernière soirée à Sifnos. Elle n'avait pas vu le temps passer. Et surtout elle avait été complètement bousculée par les évènements qui s'étaient succédé depuis son arrivée : sa filature, la contre-surveillance et la découverte de la veille au soir. Tout cela était tellement ahurissant et inattendu, elle n'était plus sûre de rien, ébranlée dans ses convictions, remettant en cause ses jugements, ses ressentis, jusqu'à ses perceptions. Les mots très durs de Marc l'avaient touchée.

Ses cauchemars n'avaient pas cessé et elle n'arrivait toujours pas à savoir ce qu'elle devait faire. Démissionner ou rester ?

Elle fit rapidement sa valise, empila tels quels ses vêtements et descendit sur la terrasse, essayant d'oublier toutes ces questions. Là une table avait été mise un peu à l'écart des autres sur la plage, drapée d'une jolie nappe en lin beige et bleu. Marc l'attendait en souriant.

– Comme c'est ton dernier soir sur l'île, on a fait un peu festif. Cela détonne de l'atmosphère en général décontractée et sans chichi de la

taverne mais ça nous fait plaisir. Et c'est le grand Yannis lui-même qui est aux fourneaux. Je t'ai prévu un petit rouge qui devrait te plaire, bien meilleur que les rosés pamplemousse de tes bars de Parisienne branchouille !

Il l'accompagna à la table, tira la chaise pour lui permettre de s'asseoir et se mit en face d'elle. Pour un soir d'adieu, l'environnement était parfait. Même si l'orientation de la baie ne permettait pas d'admirer le coucher de soleil, le ciel rougeoyait et prenait des couleurs splendides. La température était agréable, le sable doux et chaud sous ses pieds. Un assortiment de mezze avait été placé sur la table.

Marc déboucha avec une précaution presque amoureuse la bouteille et versa délicatement un verre à Camille après l'avoir goûté.

Camille sourit devant le sérieux de Marc. Malgré le cadre somptueux, elle ne pouvait détacher totalement son esprit de ses préoccupations pour profiter de l'instant présent, désormais angoissée à l'idée de ne pouvoir raconter le drame qui l'avait ébranlée avant son départ pour Paris. Par politesse, elle se força à discuter de tout et de rien et attendit la fin du repas.

– Je voudrais m'excuser Marc, je n'ai pas été une invitée facile. C'est pas cool. Je me rends bien compte que tu as été très patient avec moi et que tu t'es vraiment impliqué pour m'aider et m'écouter. Et supporter ma paranoïa ! Je me suis plantée du début à la fin, c'est dur à accepter. Je me suis laissé guider par mon imagination et mon obsession et je m'en veux.

– Tu ne t'es pas plantée sur tout, fit remarquer Marc doucement. La filature était bien réelle. Alpha, c'est toi qui l'as remarqué. Moi je n'avais pas vu ce gars qui faisait tache dans la taverne. Je suis rouillé maintenant, j'ai perdu une grande partie de mes réflexes professionnels. Toi tu es affûtée. Quand j'ai dit hier que j'avais discerné en toi un potentiel, c'est vrai. Tu peux devenir une formidable officier traitant. Mais tu as encore du chemin à faire. Ne laisse pas tes émotions prendre le dessus. Le feeling, les tripes comme on dit, c'est important mais ce n'est qu'une indication. Il faut savoir prendre du recul et analyser toutes les informations de manière objective, même dans les contextes les plus stressants. Tu le fais remarquablement bien, à froid, dans ton bureau du boulevard Mortier. Mais il va falloir que tu développes cette capacité également quand tu es sous pression. Et puis que tu apprennes à accepter l'échec. Cela fait partie du quotidien de l'espion. Il y en a plus que de réussites. Et accepter également que tu ne puisses pas tout contrôler, que personne ne puisse tout contrôler. Le grand maître espion tout-puissant qui

maîtrise les évènements et qui manipule les individus comme des marionnettes, il n'existe pas. Tout le monde fait des erreurs, toi la première mais tes chefs aussi en font et tes ennemis, c'est pareil. Il faut l'accepter. Lâche prise ! Si je peux me permettre, médite sur cette citation de Marc Aurèle : « Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé et le courage de changer ce qui peut l'être mais aussi la sagesse de distinguer l'un de l'autre. »

Camille ne put se retenir de sourire.

– Merci Marc. Vraiment. Tu me fais trop rire avec tes citations. J'ai beaucoup appris durant ces quelques jours. Mais je voudrais que tu comprennes aussi comment j'en suis arrivée là, pourquoi cette histoire me hante tellement. La fin m'a minée. Ça a commencé à partir en vrille à Bakou. Le poste en Azerbaïdjan nous avait trouvé les parcours de sécurité et nous avait aidés à monter l'opération. Mais le jour de l'entrevue, quand j'ai fait mon itinéraire de sécurité, j'ai repéré un gars qui était présent sur plusieurs points de mon parcours. Trois coïncidences, tu admettras que là c'était une preuve de filature, fit-elle avec un clin d'œil.

Marc réagit à la pique de Camille.

– Effectivement, quand les coïncidences s'enchaînent, c'est la base…

– Là, je dois avouer que j'ai commencé à paniquer. D'après les consignes je devais aller au bout de mon parcours, faire le signe que j'étais suivie pour prévenir Cédric puis flâner en ville avant de rentrer à l'hôtel. Mon cerveau tournait à toute vitesse. J'ai envisagé de continuer en me disant que c'était un « rat bleu », un pur hasard. Mais au fond de moi, je savais que non, une petite voix me disait que c'était bien un type qui me filochait. Je pensais déjà à tout le bordel que ça allait faire, tous les comptes rendus à rédiger, les justifications à donner. Et même là, en plein Bakou, dans un moment en dehors du temps, je voyais déjà le sourire goguenard de certains gros cons de la boîte ravis de pouvoir faire de l'humour sur les « frayeurs d'une meuf » et les « vapeurs d'une gamine ».

– C'est vrai, il y a toujours un paquet de jaloux et de frustrés à la centrale à Paris, qui ne pensent qu'à te descendre…

– J'ai donc fait ce qui était prévu, je ne suis pas allée au rendez-vous. Quand je suis rentrée à l'hôtel, Cédric y était déjà et il a commencé par m'engueuler. C'est vraiment pénible de devoir se justifier en permanence quand on est jeune et qu'on est une femme… On a l'impression que le sacro-saint terrain est réservé aux vieux balafrés qui boivent de la bière. C'est usant à force. Mais Cédric est un mec pro et à force de travailler ensemble on avait établi des liens de

confiance et de respect. Il m'a crue.

– Je comprends un peu sa réaction. Annuler un rendez-vous qui n'a lieu que tous les quatre à six mois et qui avait nécessité de nombreuses heures de travail, c'est rageant.

– Cédric a déclenché un rendez-vous d'urgence avec le chef de poste pour expliquer la situation et demander des consignes de la boîte. Je suis allée avec lui et dans le café où on s'est pointés, il y avait de nouveau le mec qui m'avait suivie. J'en étais sûre. Et pourtant là aussi on avait fait un parcours de sécurité avec Cédric pour vérifier qu'on n'était pas filochés et on n'avait rien vu. La cata quoi ! Malgré ma stupeur, je le leur ai discrètement désigné. Cédric voulait partir en urgence, le chef de poste nous a fait temporiser pour être en mesure de joindre Paris et avoir les consignes. Il ne voulait pas prendre seul cette décision, sur une opération qui attirait autant l'attention des autorités. Finalement, la décision a été prise par la centrale de nous faire rentrer comme prévu deux jours après, en nous faisant jouer les touristes. Quand on est rentrés au bercail, on a eu droit à un feu d'artifice. On a été convoqués pour le débriefing dès le lendemain. Je me rappelle encore, on est passés voir Antoine qui nous a dit que la réunion ne se passerait pas dans son bureau mais en salle de direction.

– Ouh là, ça sent le tribunal ça. Il n'y a jamais personne pour te soutenir dans des cas pareils.

– Autant te dire qu'on avait le moral dans les chaussettes, d'autant que ni Cédric ni moi n'avions bien dormi durant ces deux jours. Et là, nous nous sommes retrouvés devant un véritable jury : le directeur du renseignement, son conseiller opération, le chef du bureau de contrôle et de sécurité et plusieurs conseillers techniques. Que je n'avais jamais vus. Le ton était plutôt cordial et mesuré au début mais j'étais mal à l'aise. Trop de chefs n'augurait rien de bon ! Heureusement, on n'avait rien à se reprocher. Il y a eu quelques questions un peu incisives et d'autres qui visaient à nous déstabiliser mais Antoine nous a bien défendus. Un des conseillers, un jeune, genre beau ténébreux avec un style hipster, barbe bien taillée, en jean, col roulé sous une veste en tweed avec le look « homme de terrain de passage dans les bureaux », nous a questionnés de manière assez agressive et dédaigneuse, insinuant qu'on avait eu peur et qu'on avait fait des erreurs de sécurité. Je lui aurais bien mis ma main dans la tronche. Le ton est monté. Mais là encore Antoine a apaisé la situation. Il lui a balancé quelques vérités du style : « Dans une opération, c'est le terrain qui commande ». L'autre n'a pas insisté.

– Pfff… Ce genre d'assemblée n'est qu'un théâtre pitoyable, une bataille d'ego et l'exercice d'un rapport de force, histoire de se couvrir.

– Je sentais bien que derrière le ton mielleux de certains se cachaient des jalousies, des ambitions ou des précautions pour défendre une carrière. Antoine aussi jouait un peu la suite de sa carrière, mais il nous a protégés, il a assumé ses responsabilités.

– J'ai vécu un certain nombre de situations identiques. C'est un mauvais moment à passer, il faut faire le dos rond et laisser passer l'orage. Mais ça ne règle rien au problème de fond. Les questions sur la fiabilité d'Ali étaient toujours là.

– Oh que oui ! Était-il un agent double ? Surveillé ? Sur le point d'être arrêté ? Ou peut-être n'avait-il rien à voir avec tout ça ? Et dans ce cas, il devait être complètement paniqué et se demander pourquoi il n'y avait personne au rendez-vous de Bakou. Je m'imaginais son stress… Car lui jouait sa peau, nous juste une engueulade ou au pire une mise au placard.

– Et vous avez fait quoi alors ?

– Antoine a persuadé le directeur que nous devions tenter de renouer le contact, l'enjeu était trop important et Ali notre unique source de ce niveau. Il fallait absolument reprendre le recueil des renseignements sur le programme nucléaire iranien. Mais la prise de risque était énorme, à la fois pour Ali s'il était surveillé et pour l'opération parce qu'il nous fallait distinguer le vrai du faux pour ne pas nous faire intoxiquer par les services iraniens s'ils avaient retourné Ali.

– Compliqué à mettre en œuvre… à distance en plus. Cela demande de la finesse et une bonne dose de vice et de double jeu. Afficher une attitude ne manifestant aucun doute sur sa loyauté tout en la testant. En tant que professionnel, j'aurais aimé voir ça, remarqua Marc en souriant.

– On avait deux options : soit faire comme si de rien n'était et expliquer que nous avions dû renoncer au rendez-vous au dernier moment sous un prétexte logistique dû à la malchance, en le manœuvrant pour connaître sa situation actuelle. Soit lui dire qu'on avait annulé le rendez-vous pour des raisons de sécurité, sans rentrer dans les détails, et l'interroger sur de possibles suspicions, etc. Vu le côté anxieux d'Ali, on a préféré la première option. On l'a donc contacté via le plan de liaison. C'était notre seule solution à ce stade mais elle était loin d'être optimale. C'était par écrit, sans voix ni image et ça lui laissait le temps de réfléchir. Première bonne nouvelle, il a répondu le lendemain. Il était donc en vie et rentré à Téhéran. En tout cas, c'est ce que disait la personne qui nous répondait. On avait toujours en arrière-pensée la possibilité qu'il ait été arrêté, torturé et

que ce soit un agent du ministère iranien du renseignement au bout de la ligne ou qu'il ait un pistolet sur la tempe… On n'avait aucun moyen de savoir à 100 % même si les mots de code qu'on avait mis au point avec lui dans une hypothèse semblable ont été utilisés.

– Intéressant comme dilemme…

Devant le visage fermé de Camille, Marc reprit plus sérieusement :

– Il n'y a pas eu de changement de ton, de vocabulaire, de grammaire, de rythme ? Dans ces affaires-là, le moindre détail compte. Vous étiez en relation avec lui depuis plus de deux ans, c'est vous qui le connaissiez le mieux. Ça se sent en général quand c'est quelqu'un d'autre qui écrit, même si c'est subtil.

– Tout paraissait normal. On était donc à moitié rassurés mais on s'est demandé s'il n'était pas sous surveillance pour nous piéger. Ensuite Cédric et moi avons essayé de comprendre ce qui s'était passé à Bakou, calmement. On a repris la chronologie des évènements pour essayer d'identifier nos erreurs éventuelles. La filature était sur moi au départ, car Cédric avait quitté l'hôtel plus tôt que moi pour faire un autre itinéraire de sécurité et il n'avait rien remarqué. La seule chose que j'avais faite en plus c'était un rendez-vous la veille avec le chef de poste pour prendre les dernières consignes. On est donc arrivés à la conclusion que ce dernier était probablement sous surveillance et que la même équipe s'était ensuite accrochée à moi pour m'identifier et connaître mes démarches. On a parlé de cette hypothèse avec le chef de poste qui l'a un peu mal pris au début car il avait lui aussi fait un itinéraire de sécurité pour venir au rendez-vous avec moi et il n'avait rien repéré de suspect.

– La contre-filature, surtout dans un mode clandestin, ce n'est pas une science exacte. Et ça dépend énormément de ta connaissance du terrain et de l'équipe adverse. S'ils sont suffisamment nombreux, c'est très difficile à repérer. Comme souvent dans notre métier, il faut rester humble. Je ne peux pas jeter la pierre au CDP.

– Il a ensuite reconnu qu'en tant que représentant officiel de la DGSE en Azerbaïdjan et donc connu « ès qualités »[1] par les services de renseignement locaux, le MTN[2], il était difficile pour lui d'échapper complètement à leur surveillance. D'autant plus que le MTN était sacrément agressif et actif. Cette hypothèse de l'implication des services azerbaïdjanais et non des services iraniens expliquait le fait qu'Ali soit toujours libre à Téhéran. Et que leur surveillance ait porté dès le début sur moi. Ça expliquait aussi pourquoi on avait revu le même opérationnel au rendez-vous d'urgence déclenché avec notre représentant le lendemain de l'incident alors qu'on n'avait rien vu de

suspect sur le chemin.

– Tout ça concorde, mais vous avez réussi à avoir plus de certitudes ?

– Non. Et comme les services de Bakou n'avaient pas bronché depuis, aucun fil à tirer. Et donc toujours ce satané doute. Par acquit de conscience, brisant le « besoin d'en connaître », j'ai demandé à Cédric ce qui était prévu pour exfiltrer Ali, sa famille et son frère s'il s'avérait qu'on se trompait et qu'il était en danger. Là je suis tombée de haut. Rien n'était prévu. Trop compliqué, trop cher, trop de personnes et de structures en jeu pour que ça avance. Cédric avait essayé de monter une filière d'exfiltration mais bon, il était bien seul. Ce n'était pas simple. La direction des opérations était plutôt frileuse à l'idée d'aller chercher un type sensible en Iran. Et puis c'était pour sortir une source de la direction du renseignement, et les deux directions étaient à couteaux tirés : pour des raisons d'ego de chefs et de périmètre de responsabilité, ils ont renâclé et trouvé tous les prétextes pour ne pas s'impliquer. Ils étaient d'accord pour nous aider à partir du moment où la source était en dehors d'Iran. Forcément…

– La rigolade ! Elle est pas mal celle-là, ils ne me l'ont jamais sortie quand j'y étais. Si je comprends bien, il faut faire le plus dur d'abord avant qu'ils acceptent de la prendre en charge !

– Eh oui. Et la direction du renseignement ne voulait pas créer de problème à l'ambassade donc ne pas impliquer le poste ni d'autres sources à Téhéran. Cédric était tout seul à essayer de trouver une solution. Et puis tant que la poule aux œufs d'or pondait, à quoi bon se préoccuper d'une situation qui risquait de ne jamais arriver. En fait, on allait plutôt espérer que tout se passe bien et tourner pudiquement la tête en cas de problème.

– Je dois avouer que votre opération a cumulé pas mal de difficultés. Et la source n'a pas non plus facilité les choses.

– Et c'est pas fini. Deux semaines après l'incident, Antoine nous a convoqués. Il revenait d'une visite à Langley avec le directeur pour aborder le dossier nucléaire iranien qui était une des priorités diplomatiques et politiques du moment. Il nous a annoncé brutalement qu'on allait transférer l'intégralité du dossier aux Américains. Tout ! Le traitement, la relation à distance, le suivi, l'exfiltration. Je suis restée sans voix. Cédric aussi. Il a essayé de protester, en vain car tout était déjà plié. Antoine était fermé à toute discussion. Je pense que la décision lui avait été imposée également et qu'il l'avait mauvaise. Mais il ne pouvait pas vraiment le montrer, il devait être solidaire avec ses chefs. Il nous a dit qu'à la prochaine

entrevue, on présenterait le traitant américain puis on disparaîtrait du paysage. Exit ! J'ai mis un peu de temps à accepter. Je l'ai d'abord pris comme une sanction, vu les problèmes dans la manipulation : le mensonge initial avec les Américains, les documents antidatés et l'incident de sécurité. Ça faisait beaucoup c'est vrai, mais je ne voyais pas comment on aurait pu éviter ça. J'ai été touchée personnellement. Merde, c'était mon opération, mes premiers pas sur le terrain et c'était un échec.

Mais je ne comprenais pas la logique de ce transfert aux Américains. Ça ne réglait rien et le pire, on faisait prendre encore plus de risques à la source. Elle allait être sacrément déstabilisée. Je me demandais si ça avait été pris en compte dans la décision, si les chefs en avaient discuté ou si c'était seulement un pion dans une négociation plus globale.

– C'est vrai, tactiquement, c'est stupide comme décision. Sur une opération aussi sensible, changer les personnes et les moyens de manière aussi radicale, c'est comme changer de conducteur sans s'arrêter sur une route verglacée… parfait pour se planter.

– Le seul point positif c'est que la CIA avait des moyens nettement supérieurs aux nôtres, notamment des dispositifs de contrôle, pour être sûr qu'Ali était clean. Et que l'exfiltration de la source serait sûrement mieux préparée. Mais je me demandais comment allait réagir Ali. J'ai essayé de me mettre à sa place, d'imaginer ce qui pourrait se passer dans sa tête. Vu ce qu'on savait de lui, de sa famille et de son comportement, il était évident qu'il allait être perturbé et chercher à s'assurer les bonnes grâces de ses nouveaux traitants, voire à exploiter la situation pour en tirer plus. Et il allait s'empresser d'oublier toutes les mesures de sécurité que nous lui avions petit à petit imposées : la patience, la préparation de ses prétextes, la manière de questionner des collègues sans éveiller les soupçons, les approches indirectes… et ça m'inquiétait. Ça me gênait aussi de le voir considéré comme un simple pion sur l'échiquier du renseignement. Je ne voulais pas faire de sentimentalisme mais c'était selon moi un type bien. J'ai eu un goût amer, j'avais l'impression qu'on le laissait tomber.

– Des remords ?

– Oui, en quelque sorte.

Marc opina :

– Finalement tu t'es retrouvée face à un problème d'éthique, non ?

Camille sembla perplexe :

– Éthique ? Je n'ai jamais vu ça sous cet angle-là.

– Et pourtant. Si je reprends tes termes, tu avais l'impression de le « laisser tomber ». C'est-à-dire que tu estimes être redevable vis-à-vis de la source. Franchement, tu penses vraiment que tu te dois d'être loyale avec elle ? Tu crois qu'elle l'est avec toi ? C'est légitime de se poser cette question, mais là tu touches un aspect assez délicat de notre métier, c'est le problème des limites. Y a-t-il des limites à ce qu'on peut faire dans notre cadre professionnel pour obtenir du renseignement et si oui, quelles sont-elles ?

– Tu sais, je trouve ça étrange de parler d'éthique dans ce métier. Parce que finalement nous ne faisons que des choses illégales ! On nous entraîne même à le faire ! C'est d'ailleurs son intérêt, non ?

– C'est vrai, je ne vais pas être hypocrite, j'ai adoré cette forme de liberté. Pouvoir faire des choses interdites sous le couvert du Service et de la France. C'est génial en soi. Bon, cela a un peu évolué, maintenant la loi française encadre les activités de renseignement, mais c'est beaucoup trop général pour t'apporter des solutions à tes problèmes de terrain.

– J'irais même plus loin : ce que l'on fait n'est pas moral. On va mentir, voler, tromper des gens, se servir d'eux… On va rentrer dans leur intimité, les surveiller, leur faire prendre des risques, probablement changer leur vie. À tel point qu'on peut parfois ressentir un sentiment de supériorité, se voir comme une sorte de grand marionnettiste. Ce n'est pas un métier d'enfant de chœur et on le sait dès le départ. Alors parler d'éthique, tu vois…

– Tout à fait. Mais il y a quand même des limites. Il en faut. Tu t'en imposes inconsciemment d'ailleurs. Au final, il y a ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas, c'est ça que moi j'appelle l'éthique. Concrètement, quand tu fais prendre des risques à quelqu'un qui encourt la peine de mort s'il se fait prendre, quand tu vas exploiter une personne qui a besoin de soins médicaux pour lui ou sa famille pour le persuader de travailler avec nous, quand tu collabores avec un service spécial d'un pays autoritaire et que tu sais que le mec que tu viens d'aider à arrêter sera probablement torturé… Ou quand ta source est un criminel qui te parle uniquement pour que tu le protèges et que tu l'aides à s'en sortir… Ça pose des cas de conscience. Parce qu'il y a des limites mais elles ne sont pas clairement explicitées. Et jamais vraiment verbalisées par la boîte. Tu y as déjà évoqué ce sujet, toi ?

– Euh non, pas vraiment. Quelques rares fois avec des collègues sur des cas particuliers mais c'est vrai qu'on n'en parle pas souvent. Probablement parce que pour beaucoup ça semble évident et que la question ne se pose pas brutalement.

– Et je peux te dire qu'on n'est pas préparés à ce genre de confrontation intime. On se protège comme on peut. Au début on rationalise car on n'est qu'un rouage d'une action collective, nos responsabilités sont diluées. Dans une opération de recrutement par exemple, tout est segmenté et il y a une certaine distance avec la cible. Même pour les phases actives où on est face à face avec elle, la proximité est finalement limitée dans le temps. On se rassure avec des lieux communs : « on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », « ils l'ont bien mérité », « ce ne sont pas des anges », « il sait ce qu'il fait »… On essaye de s'endurcir. Et puis, on ne réalise toutes ces actions que dans un seul but, protéger notre pays et nos concitoyens. Il y a un sens à tout ça, un but qui nous dépasse, on se justifie comme ça. On met tous ces questionnements de côté mais parfois ça ressort, longtemps après. Et tu commences à mal dormir. En tout cas, moi, ça m'est arrivé. Tu te sens responsable… en partie.

– Je comprends. Mais la plupart des agents que je connais sont des gens équilibrés, humains, qui ont une véritable conscience professionnelle. Ça n'a pas l'air de leur poser de problèmes !

– Il y a une espèce de pudeur à évoquer ce sujet, peut-être parce que c'est trop intellectuel ou trop philosophique ou parce que ce serait considéré comme un aveu de faiblesse. Probablement aussi parce qu'on ne veut pas regarder ce problème en face. Et parce que c'est extrêmement difficile de les définir, ces limites. Tout est affaire de contexte…

Marc sourit.

– Avec l'âge, je me suis rendu compte que c'était pourtant primordial. Selon moi, ce qu'on pourrait appeler le péché originel, c'est le mensonge, qui est au cœur de notre métier et qui constitue le fondement de la manipulation. On nous apprend à jouer des personnages, à endosser des fonctions qui ne sont pas les nôtres. On nous apprend à mentir et surtout on nous inculque que c'est nécessaire. C'est une véritable compétence que nous devons développer. Le mensonge devient une deuxième nature : on compartimente, on ne dit pas tout, au moins par omission.

– Remarque, il faut relativiser car dans la vie réelle l'individu lambda ne dit pas toujours la vérité !

– Certes, mais, dans le cas d'un officier traitant, le mensonge est institutionnalisé et petit à petit il est intégré et banalisé. Le plus inquiétant, c'est que ce qui ne devrait être qu'une technique professionnelle vis-à-vis d'une cible se répand lentement au sein même de l'institution et s'insinue parfois dans la vie privée aussi. Pour

certains, ça devient une habitude, un réflexe. Et ce type de dérive insidieuse se répète dans beaucoup d'aspects de nos activités. On en arrive à ne plus remettre en question la pertinence de nos activités et ne plus voir les limites. Ce n'est ni simple ni évident, surtout dans le feu de l'action ou sous la pression du « système ». J'ai souvent entendu dire que l'espionnage est un métier de voyou fait par des gentlemen. Pour le voyou, je suis d'accord, pour le gentleman, je suis moins sûr… Nous ne sommes que des gens ordinaires qui faisons un métier extraordinaire et c'est difficile à partager.

– Je sais, Marc. Je m'en suis rendu compte. Mais comment faire face ? Je me suis parfois confiée à des collègues proches pour leur faire part de mes doutes mais jamais au grand jour et toujours après coup. On ne se prépare pas à ces situations. On se démerde, quoi !

– C'est pourtant primordial de pouvoir échanger sur le sujet. De définir ensemble ce qui est admissible et ce qui ne l'est pas, d'avoir un cadre commun et accepté par tous.

– Mais pour l'opération Sumotori, ce n'est pas un aspect auquel j'ai pu réfléchir. Pas le temps, pas l'énergie pour ça. La mort dans l'âme, avec Cédric on a préparé en urgence la passation du dossier aux Américains. On avait prévu une semaine entière de réunions avec eux pour aborder en profondeur tous les détails sur la personnalité d'Ali telle que nous l'avions perçue, nos connaissances sur son environnement, sa famille, Hussein et son réseau, ses premières mains[3] privilégiées, etc. Mais les Américains ont raboté notre programme à un jour. Au début, je croyais qu'il y avait un malentendu, qu'il y aurait d'autres réunions. Mais non, ils pensaient qu'en une journée, on allait faire le tour.

Marc opina :

– C'était surtout de l'affichage cette réunion, non ?

– Effectivement. J'étais surprise mais je me suis limitée à l'essentiel, ce qui est difficile de faire ressortir à l'écrit, le non-verbal. J'ai rédigé un petit dossier, en français et a posteriori je me demande s'ils l'ont lu. En tout cas durant la journée de réunion, je voulais surtout aborder les questions de la sécurité de la source car ça nous inquiétait particulièrement et nous avions des interrogations sérieuses sur la manière de procéder d'Ali et d'Hussein. C'est un sujet que nous avions abordé avec lui dès les premières entrevues mais à ce moment ce n'était pas la priorité.

Marc ne put se retenir d'ajouter :

– Surtout avec un walk-in. C'est une erreur à mon avis de laisser ces sujets de côté.

– On a quand même abordé avec Ali la manière dont son frère récupérait ses renseignements, comment il interrogeait ses amis et comment il arrivait à sortir les documents informatiques qu'il nous transmettait par clé USB. Car ça nous inquiétait, on ne voulait pas qu'il prenne trop de risques et se fasse repérer. Ali et lui voulaient amasser un max de pognon et ça pouvait être une source de problèmes. Parce que copier des documents informatiques laisse des traces. Même si les Iraniens n'avaient pas des procédures très strictes dans ce domaine, ça me semblait quand même dangereux de répéter trop souvent ce type de manip. Pour moi c'était un point majeur à éclaircir avec Ali, surtout après ce qui s'était passé à Bakou. On conservait toujours un doute sur une réaction des services secrets iraniens.

– C'est clair que vous marchiez sur des braises…

– Et puis, il allait falloir cadrer Ali, lui demander d'appliquer des consignes simples et de bon sens mais aussi d'être rigoureux, ce qui ne serait sans doute pas facile. Synthétiser ce que l'on savait sur la source m'a permis de poser un diagnostic sur Ali, sa personnalité, la manipulation. Comme je te l'ai déjà dit, je pense qu'Ali était sincèrement dégoûté du régime des mollahs et qu'il aspirait à une liberté pour lui et surtout sa famille. Mais son rejet des mollahs allait tellement loin qu'il voulait leur faire payer et leur montrer qu'il était plus fort et plus intelligent qu'eux. C'est ce trait de caractère qui lui a permis, je pense, de surmonter sa peur et de relativiser le jeu dangereux dans lequel il s'était engagé. Au fil des entrevues, des échanges et des incidents qui ont émaillé notre relation dès le début, on a pu distinguer une dualité dans son comportement. J'avais l'impression qu'Ali, et par extension Hussein, était à la fois quelqu'un de déterminé, de rationnel, avec un esprit analytique mais aussi impatient et impulsif, parfois bouffé par l'angoisse et le fatalisme. Cette instabilité que j'avais ressentie était peut-être due à la tension permanente créée par leur trahison dans ce pays paranoïaque. Ali était assez fier de son sens de la négociation et de sa maîtrise du jeu. Il se sentait plus malin que tout le monde, nous compris. C'est pour ça aussi qu'il n'a pas hésité à aller voir les Américains, quand il a estimé qu'il pouvait obtenir plus. Je ne pense pas que c'était uniquement par cupidité mais également par fierté, pour montrer qu'il était le plus fort et qu'il contrôlait la situation. Et il s'est sûrement laissé aveugler par ce sentiment. Intelligence, haine, sentiment de supériorité, instabilité. Un cocktail difficile à contrôler et c'est de ça que je voulais discuter avec les Américains et voir avec eux comment nous pouvions exploiter cela le mieux possible. Je pensais encore naïvement que nous allions collaborer étroitement avec la CIA. Grave erreur…

Camille regarda la bouteille vide et ajouta :

– Je prendrais bien un truc un peu fort. Au point où j'en suis…

Marc se leva et revint avec une bouteille d'un liquide translucide.

– Bon on va passer à l'ouzo alors ! Tu connais ? C'est une liqueur à base d'anis, comme le raki en Turquie ou l'arak au Liban. Je dois t'avouer que c'est pas mon alcool préféré mais un des fondamentaux de notre métier, enfin de *ton* métier, c'est l'adaptation à la culture locale, dit-il en souriant.

– Et la culture, ça passe aussi par la nourriture et l'alcool, c'est ça ? Dommage, j'ai jamais mangé iranien avec Ali…

Elle reprit le fil de son récit.

– Bon finalement on a vu les Américains. Nous avons vite senti qu'ils étaient là plus pour des raisons diplomatiques que réellement opérationnelles. Ils voulaient juste se synchroniser avec nous pour que la prochaine rencontre avec Ali permette d'introduire leur OT principal, celui qui serait dorénavant le traitant de la source. Le reste, le dossier, l'historique, nos commentaires, ils n'en avaient pas grand-chose à cirer. J'ai quand même bien insisté sur la nécessité de cadrer Ali et de revoir avec lui la manière dont Hussein sortait les documents des sites sensibles. Leur OT était cordial mais un peu paternaliste. Globalement, c'était « vous avez fait du bon boulot, on est contents de ce que vous avez réalisé mais à partir de maintenant c'est notre business et on n'a pas besoin de vous ». Pour justifier le changement de portage pour la suite de l'opération, il a été décidé d'y aller par la flatterie en lui disant que les renseignements qu'il fournissait étaient tellement importants que nous avions décidé de laisser la CIA prendre en main sa sortie et sa reconversion, ainsi que celles de sa famille. D'ailleurs, c'est vrai qu'à l'époque on comptait sur la puissance de la CIA pour résoudre l'équation de la sortie d'Ali et de sa famille d'Iran. C'est surtout le cas d'Hussein qui posait problème. Avec son interdiction de voyager il allait falloir le sortir de manière clandestine, ce qui suppose une logistique importante. Cédric avait quelques pistes mais rien de très consolidé et la reprise en main des Américains lui enlevait une sérieuse épine du pied. Nous avons donc monté une autre rencontre avec Ali sur cette base-là, à Dubaï cette fois-ci car les Américains y avaient leurs habitudes et des facilités de mouvement. Ça s'est passé sans problème. Ali a été surpris d'apprendre que nous ne serions plus là. Il a posé quelques questions mais sans plus et il a eu l'air de gober assez bien notre justification. La CIA avait bien fait les choses car leur OT parlait français et avait des notions de persan, ça a permis de casser la glace assez rapidement et de créer un lien avec Ali.

On a mené la suite du débriefing comme on le faisait d'habitude. Quand on a dit au revoir à Ali, il est resté impassible, n'a pas montré de signes de tristesse ou de regrets. On lui a dit qu'on le reverrait quand il serait définitivement sorti et il a fait mine de nous croire. Je me demande ce qu'il a pensé réellement. En tout cas, il ne semblait pas affecté par ce changement. J'étais presque déçue. Car personnellement j'étais un peu émue, c'était la fin d'une belle histoire qui avait commencé deux ans et demi auparavant. Et je me demande depuis si tout ça en valait la peine. Vraiment.

Camille marqua un silence puis reprit :

– Bon je crois que je vais aller me coucher, il est tard… Je ne me sens pas de te raconter la suite. C'est très dur pour moi. Ça me hante encore et j'ai peur de ne pas dormir de la nuit si je commence maintenant.

– Ne t'inquiète pas, il n'y a aucune obligation tu le sais bien. Va te reposer. Demain, je t'accompagnerai à Athènes, j'ai des trucs administratifs à y faire. Et on sera coincés quelques heures sur un bateau. Ça te laissera du temps pour aborder le sujet si tu penses que c'est utile. Je me rends bien compte que cette expérience a été émotionnellement très forte, qu'elle a généré une tension énorme… et qu'elle a débouché sur un drame. C'est brutal mais dans notre métier, c'est presque un passage obligé. Tu t'es impliquée personnellement, tu as été au contact de la source et inévitablement, parce que tu as de l'empathie, tu as créé des liens avec elle. Tu n'es pas insensible et c'est bien. Essaye de te reposer et on en reparlera demain. Si tu le souhaites.

La nuit était douce, il n'y avait quasiment plus personne et Camille resta sur la plage pour profiter de ces derniers moments. Quel endroit paradisiaque, elle sentait le sable encore chaud sous ses pieds, un léger vent qui effleurait sa peau. Son regard vers le large ne pouvait accrocher que le noir de la nuit mais elle pouvait entendre les bruits familiers du petit port : les haubans qui claquaient, le clapotis de l'eau sur les coques, les crissements du sable emporté par les vagues.

Son portable sonna, Benjamin. Elle ne l'avait pas rappelé depuis son arrivée. Ils avaient échangé des SMS et des photos sur WhatsApp mais le ton était resté neutre et sans tendresse. Camille hésita quelques secondes et répondit.

1. Dans beaucoup de pays, le poste de DGSE est connu comme tel par les services de renseignement locaux. Des coopérations sont menées entre les services, ce qui n'empêche pas une activité clandestine. Le poste est dit déclaré et les agents sont connus ès qualités.
2. Milli Tehlukesizlik Nazirliyi, ministère de la Sécurité nationale.
3. Terme technique qui désigne la source d'une source.

9

Le sens

Camille s'était réveillée tôt. Très tôt même et pas à cause du départ. Le cauchemar était revenu, elle avait regardé le plafond blanc pendant des heures, cherchant le sommeil en vain. Puis elle s'était levée, avait enfilé son maillot de bain et effectué des longueurs dans la baie, le long de la plage, son petit circuit habituel. L'eau était froide, et nager dans l'obscurité était un peu oppressant, le village était totalement sombre, avec de très rares éclairages publics, sans un bruit. Mais cela lui avait fait du bien. Elle ne s'était pas rendormie, avait bouclé sa valise avec son maillot trempé et attendu avec impatience le matin, trompant son ennui avec un livre. Un livre d'espionnage. Elle aurait bien aimé ressembler au héros de ce roman mais la réalité, sa réalité à elle, en était tellement loin.

Yannis les avait conduits Marc et elle à Kamares pour la liaison du matin. Toujours aussi expansif, il l'avait serrée dans ses bras puissants et l'avait quittée avec un grand sourire chaleureux. Il la troublait toujours autant, difficile de faire la part des choses entre l'attirance et la crainte. Ils avaient préféré prendre le vieux ferry, celui qui mettait neuf heures pour atteindre le Pirée et qui s'arrêtait à toutes les îles. L'hydrojet qu'elle avait emprunté à l'aller ne lui avait vraiment pas plu avec ses mouvements brusques et l'impossibilité de sortir à l'extérieur. Trois heures certes mais aucun charme et un mal de mer assuré.

Le lent mouvement de balancier du bateau, par contre, loin de la rendre malade, l'incitait à se relaxer. Elle amena une chaise sur le deuxième pont, allongea ses jambes sur le bastingage et contempla la vue. Avec les Cyclades, le paysage n'était jamais monotone ! Il y avait

toujours une île ou un chapelet de rochers en vue, des ferrys sillonnant la zone et zébrant le bleu marine de longues lignes d'écumes, des voiliers promenant leurs vastes surfaces de toile au gré des vents. Chaque île avait son caractère, sa propre topographie, une végétation et une histoire différentes. Et elles étaient nombreuses, les îles entre Sifnos et le Pirée. Des montagneuses, des plates, couvertes d'oliviers ou très minérales, avec des villages fortifiés ou ouverts, des ports bruissants d'activités ou endormis. L'accostage était en lui-même un révélateur du caractère de l'île.

À tous les arrêts, le capitaine faisait preuve d'une virtuosité incroyable, signe d'une grande expérience et d'une parfaite maîtrise de son bâtiment et de l'environnement. Pas de temps perdu, le portique arrière s'abaissait au cours de la manœuvre et touchait terre dès la première aussière passée. Aucune erreur, des demi-tours au cordeau malgré la présence de multiples navires dans les ports, quelques mètres de marge à peine. Même si les propulseurs d'étrave et les pods orientables facilitaient la manœuvre, Marc, en ancien officier de marine, appréciait la maestria et ne se lassait pas de ces évolutions fluides et précises.

Il rejoignit Camille après l'accostage à Milos et approcha également une chaise du bastingage.

Camille le regarda longuement.

– Il faut que je te raconte la fin. Ce n'est pas facile pour moi, ça a été un véritable choc et c'est à partir de là que j'ai commencé à douter. Encore maintenant, j'ai du mal à le verbaliser. Même avec toi sur ce bateau au milieu de la mer Égée.

Elle respira profondément, attendit quelques minutes le regard dans le vague, puis se lança.

– On a été mis sur la touche assez vite par la CIA. L'agence nous informait à peu près de ce qui se passait avec Ali mais toujours avec du retard et en nous tenant à distance. Puis leurs infos se sont espacées. Jusqu'à ce que huit mois après, l'officier de liaison à Paris sollicite une réunion en urgence et nous prévienne qu'il y a eu un problème et que la CIA a détecté une filature sur Ali en amont d'un de leurs rendez-vous, à Dubaï toujours. Et là, ils étaient sûrs que c'étaient les Iraniens, ils avaient réussi à identifier un des membres de l'équipe, un officier appartenant au MR, connu des fichiers. Pas de doute, Ali était cramé.

– Mauvaise nouvelle mais vous n'y pouviez rien. Vous étiez hors de la manip, pourquoi vous en parler ? Simplement pour info ?

– Non. En fait la CIA jouait un coup tordu. L'agence venait de

renouer le dialogue avec son homologue iranien, dans un but politique, pour établir un canal de communication et compenser l'absence de liens diplomatiques.

– Officiellement l'Iran et les États-Unis ne se parlent pas, le contentieux est trop lourd. Les deux États se me-nacent, s'insultent par média interposé. Le « grand Satan » contre le « rogue state ». Mais ils ont besoin de dialoguer, pour négocier ou s'accorder, car ponctuellement la conjoncture internationale les amène à avoir des intérêts communs en Irak, dans le Golfe, en Afghanistan notamment, poursuivit Marc.

Camille reprit le fil de son récit.

– Donc la CIA avait été chargée de mettre en place une ligne de dialogue la plus courte et la plus efficace possible avec les décideurs iraniens. Et le mieux c'était de passer par les services de renseignement qui au sein de l'appareil d'État iranien sont même un ministère. Ils se sont donc rapprochés à petits pas des Iraniens, en s'appuyant sur des intermédiaires, des facilitateurs, des hommes d'affaires… Ils ont pu commencer à dialoguer, c'était l'aboutissement de nombreux mois de travail car il leur a fallu créer la confiance, trouver des interlocuteurs de bon niveau et prouver qu'ils étaient de bonne foi. Leurs efforts ont porté leurs fruits. Le lien était établi. Et voilà que survient l'identification d'Ali par les Iraniens. La tuile pour les Américains, c'est clair. Avoir une source au sein du programme le plus secret et le plus sensible des ayatollahs, c'était une cause de rupture…

– OK, mais ça c'est leur problème, pas le vôtre…

– Ça l'est redevenu. La CIA pour ne pas perdre les bénéfices de son nouveau lien avec le MR, a décidé de lâcher Ali, finalement de le donner comme gage de leur volonté de travailler avec le ministère du renseignement. Ils ont un peu arrangé la vérité et dit qu'Ali était venu de lui-même à l'ambassade mais que leur intention n'était pas de travailler avec lui. Je ne pense pas que les Iraniens étaient assez stupides pour avaler ce conte de fées en l'état mais ils ont effectivement pris ça comme un signe de la volonté de coopération des Américains, une sorte de cadeau qui permettait de poursuivre les négociations sans perdre la face. Car eux aussi avaient besoin de ce canal.

– Vous avez une idée de la raison pour laquelle les Iraniens avaient décidé de filocher Ali ?

– Non et je pense que les Américains ne le savaient pas non plus.

– C'est probablement une faille dans la sécurité opérationnelle de

l'opération. Difficile là encore d'avoir des certitudes. À mon avis Hussein a pris trop de risques, a fait une indiscrétion et a attiré l'attention des services de sécurité iraniens. Peut-être parce que la CIA a voulu obtenir un maximum de renseignements et a mis la pression ou alors parce qu'Ali a voulu maximiser son pécule de sortie.

– En tout cas, les Iraniens ont eu la puce à l'oreille, d'où la surveillance, ils voulaient recueillir des éléments de preuve plus concrets et identifier qui était derrière. Tu te rends compte, ces enfoirés de la CIA l'ont vendu, l'ont abandonné sans état d'âme ! Ils auraient pu faire profil bas pendant quelque temps et reprendre ensuite plus calmement. Ou essayer de l'exfiltrer. Mais non, même en sachant que les Iraniens n'étaient pas des tendres, qu'Ali allait être emprisonné, torturé, voire pire. Ils l'ont lâché, malgré tous les risques qu'il avait pris pour eux, malgré la masse d'infos qu'il avait transmise. C'était une mine d'or, ce type, même exfiltré, il pouvait apporter énormément. On avait tellement investi en lui. J'étais hors de moi.

– Je crois qu'ils ont fait une erreur technique grave en organisant le rendez-vous plusieurs fois de suite à Dubaï. Il faut varier les lieux de rendez-vous et ils devaient savoir que le MR est très bien implanté dans les Émirats.

– Et puis, en lâchant Ali, ils nous ont vendus aussi, indirectement car sous la contrainte il allait forcément tout révéler, notamment nos entrevues car c'est nous qui l'avions vu le plus, le plan de liaison, tout. Antoine l'a mal pris aussi. Il était hors de lui, ce qui lui arrive rarement. Je pense que c'est surtout le fait que les Américains aient pris cette décision tout seuls, sans nous consulter et en nous mettant devant le fait accompli. Les autorités chez nous ont enterré l'affaire. D'une part parce que finalement, la source était définitivement perdue quoi qu'on fasse et donc que ça n'apporterait rien de se fâcher avec la CIA. Les Américains sont présents dans toutes les régions du monde et incontournables dans tout un tas de domaines. Stratégiquement, la DGSE est obligée de coopérer avec eux. Fallait être réaliste et pragmatique… et d'autre part, pour eux aussi, Ali n'était qu'un pion. Il y a eu des protestations de pure forme puis on est passés à autre chose. J'étais dégoûtée.

– C'est à ce moment-là que tu as pété un câble ?

– Non. Après une période de colère et de frustration, j'ai commencé à me faire une raison. La realpolitik, version espionnage en fait. J'ai d'abord occulté l'affaire, l'ai rangée dans un coin de mon cerveau sans chercher plus loin. J'ai continué sur d'autres dossiers, sans me préoccuper de connaître la suite. Quatre mois après, un de mes collègues des sources ouvertes m'a contactée, il avait bossé avec moi

au départ de l'opération quand on cherchait des infos sur Ali avec son nom et sa profession. Mais bien sûr, en raison du développement du dossier et du cloisonnement, il n'avait pas été tenu informé des suites de l'opération, sécurité oblige. Texto il m'a dit : « J'ai choppé un reportage à la TV iranienne, je te l'ai envoyé. Ça concerne ton gars, c'est un peu gore… » C'était l'enregistrement de l'exécution par pendaison d'Ali, Hussein et Yasmineh, la femme d'Ali. Les trois avaient été emprisonnés, jugés et pendus à une grue sur une place publique. Les autorités en ont fait un exemple pour dissuader d'autres potentiels traîtres. Je n'ai jamais compris pourquoi ils avaient tué Yasmineh aussi. Elle n'était pas dans le coup, elle, elle n'était intervenue nulle part. En tout cas c'est ce qu'Ali nous avait toujours dit. Mais peut-être nous avait-il menti là aussi ? Pour nous endormir ? Dans le reportage, il y a eu des gros plans sur leur visage juste avant qu'on leur mette la corde autour du cou. C'est resté gravé dans ma mémoire : l'apathie d'Hussein qui semblait déjà dans l'autre monde lorsqu'il est monté sur l'échafaud, l'hystérie de Yasmineh et la terreur dans les yeux d'Ali.

Camille revoyait au ralenti le bras articulé de la grue se mettre en mouvement, les pieds des condamnés qui cherchaient désespérément à garder le contact avec le sol, les soubresauts des corps puis l'immobilité, l'angle étrange de la tête et le long moment du reportage ou la présentatrice continuait son discours avec en fond les corps qui tournaient doucement autour de leur corde. Elle reprit :

– J'imagine que leurs enfants ont eu accès également à la vidéo, ça a dû être terrible. Deux orphelines maintenant. J'ai regardé cette vidéo en boucle une dizaine de fois. J'essayais de voir si ce n'était pas un montage, si c'était bien Ali, si c'était bien réel. Voir l'exécution, brutale, sans filtre et faire face à cette réalité m'a pétrifiée, j'ai eu une grande lassitude après. J'ai été sonnée, vraiment. Je me suis sentie inutile, abattue. Et ensuite la colère est venue, la colère contre cette succession de décisions absurdes qui nous ont conduits à l'échec, contre ce système qui a tout broyé, Ali, sa famille et même nous. Marre de tout ça et franchement envie d'arrêter.

Camille se tut, absorbée dans ses pensées, revivant la scène encore une fois. Marc resta un long moment silencieux lui aussi.

– Oui, je comprends ta réaction… C'est difficile à avaler.

– Tu sais, je n'ai pas envie de revivre ce genre de si-tuation encore une fois. Trois personnes sont mortes. J'ai essayé pourtant de me rassurer, de rationaliser. Ils connaissaient les risques qu'ils prenaient, c'étaient eux qui étaient venus nous chercher et qui avaient décidé de trahir. Si nous n'avions pas répondu les premiers, les Américains

auraient traité leur cas dès le départ. Ce n'était pas ma faute en fait, mais ces images… Je me suis sentie terriblement responsable. Si seulement je pouvais me raccrocher à une explication, trouver une raison valable, si leur sacrifice avait été utile. Mais j'ai l'impression qu'ils sont morts pour rien. Pour quelques informations. Je ne suis pas sûre que cela en valait la peine.

– Ne sois pas si dure envers toi… Tu te questionnes sur le sens de ce que l'on fait, c'est normal en ces circonstances. Quand il est question de vie, de mort ou de douleur il est normal et même sain de s'interroger. On ne s'en rend pas vraiment compte mais le renseignement est une expression de la violence entre États, c'est une autre forme d'affrontement, un rapport de force sans exposition médiatique. Un de mes grands anciens, Alain Harfang, disait que l'espionnage s'est vraiment développé après la Seconde Guerre mondiale car les grandes puissances avaient été marquées par les dégâts humains et matériels de la guerre et voulaient éviter les affrontements directs. Ils se sont notamment combattus au travers de l'espionnage. Je pense qu'il a raison. Il n'y a pas beaucoup de morts mais la violence est présente, on a souvent tendance à l'oublier.

– Oui on fait ça « pour la France », reprit Camille sur un ton amer. Mais cela signifie quoi exactement ? Protéger mon pays ? Mouais, les arguments officiels me semblent bien faibles et artificiels face à la souffrance et à la mort. C'est tellement abstrait.

– Sur cette opération, la situation a dérapé, les décisions prises ont abouti à la mort de trois personnes et c'est tragique. Pourtant, dis-toi que les renseignements qu'Ali fournissait étaient précieux. Parce qu'ils ont servi à éclairer nos décideurs sur la menace nucléaire que représentent les mollahs. Parce qu'un Iran nucléaire, tu sais ce que ça veut dire ? Pas forcément une guerre nucléaire, les ayatollahs ne sont pas complètement fous, malgré ce qu'on en dit. Mais c'est un Moyen-Orient encore plus instable, un équilibre régional complètement remis en cause dans une région déjà pas mal amochée. Et une grande incertitude sur la réaction d'Israël. Indirectement ces renseignements pouvaient permettre de sauver beaucoup d'individus. Je reste persuadé que moins de pays auront la bombe, mieux ça vaudra.

– Tu penses franchement que cela a été utile ? Que mes notes, basées sur les renseignements d'Ali, ont été lues ? Qu'elles ont eu une quelconque influence ?

– Seul le temps pourra le dire et encore… Je comprends que tu veuilles peser sur le cours des choses, c'est psychologiquement plus confortable. Mais c'est au final une question de confiance et de convergence de valeurs avec ceux qui te dirigent.

– Hmm, j'ai plutôt l'impression que nos autorités sont attentives et influencées par un article du *Monde* ou une diatribe de BHL, par le court terme, les échéances électorales, non ?

– Ce que je crois, c'est que mettre au jour la vérité, ou plutôt chercher à expliquer ce qui se passe réellement sur le terrain pour en informer nos autorités, c'est utile, même essentiel. Si toi tu n'essayes pas de démêler le vrai du faux, de sortir des renseignements les plus proches de la réalité, et d'informer les autorités par la voix de la DGSE, qui le fera ? Il n'y aura pas de voix discordante. Les diplomates sont les représentants de l'État français, ils sont des observateurs aguerris mais sont limités dans leur vision par leur statut et ils n'aiment pas trop se salir les mains. Les journalistes quant à eux sont assujettis à l'actualité et limités dans leurs moyens. Je suis intimement convaincu de l'utilité intrinsèque des services de renseignement. Ils ne sont pas forcément entendus à bon niveau et il y a une défiance assez nette de la sphère politique, en tout cas en France, mais leur boulot est essentiel. Un service qui sait rapporter les faits de manière neutre et impartiale, sans se laisser influencer par la politique, c'est extrêmement précieux. Alors oui, il y a des erreurs, oui certaines personnes dans ce service ne sont pas alignées avec tes convictions mais au final il est utile. Il peut être amélioré c'est sûr et c'est là que tu peux jouer un rôle. Tu as appris. Tu as touché tes limites, tu t'es posé des questions et tu ne referas pas les mêmes erreurs. Ou tu sauras les éviter chez les autres.

– Sauf que là, trois personnes sont mortes. Qu'est-ce qui peut le justifier ?

– Dans l'absolu, rien. Mais si leur mort permet d'en éviter un tas d'autres… Je ne veux pas faire de la philosophie de comptoir mais quelle est la valeur de l'individu face au groupe ? Peut-on sacrifier un individu pour en sauver un grand nombre ou faut-il protéger la valeur sacrée de l'existence ? La fin justifie-t-elle les moyens ? C'est un débat qui occupe les philosophes depuis des siècles. Et c'est là que réside toute l'ambiguïté de notre boulot. Réfléchis à tes limites. Parce que si tu continues dans ce métier, il faut que tu acceptes que ce que tu fais puisse entraîner des conséquences sur d'autres humains, voire même déboucher sur la mort. Il faut que tu acceptes de n'être qu'un rouage, que tu ne puisses pas tout contrôler. Et que ceux qui te dirigent peuvent commettre aussi des erreurs. Tu n'es jamais certain du résultat d'une opération, tu prends des risques pour toi et surtout pour les agents que tu manipules. Et sans être devin, tu revivras à coup sûr des situations qui te déstabiliseront moralement. Tu te sentiras de nouveau responsable, mal à l'aise, dégoûtée. Tu seras de nouveau tiraillée par des doutes, tu vas encore prendre des coups. Mais le

lendemain, tu te forceras à te lever et à continuer. Parce que cela fait partie intégrante du boulot.

– Tu ne réponds pas à ma question : est-ce que cela en vaut le coup ? demanda Camille.

Marc se tut.

Un silence s'installa, chacun ruminant les arguments échangés. Ils arrivaient au Pirée, la nuit tombait. Camille contemplait pour la dernière fois le coucher de soleil sur la mer Égée. Comme chaque soir c'était une explosion de teintes de rouge, mais dans une expression à chaque fois unique. Aujourd'hui cependant, une couche nuageuse à l'horizon l'empêcha de profiter jusqu'au bout de ce véritable tableau dynamique, jamais le même. Tout le monde se rassembla pour l'accostage final, le portique s'abaissa, la marée humaine se déversa sur le quai puis se dispersa dans la ville. Une file se dirigea vers le métro, dont Camille et Marc. Une demi-heure après ils sortaient de la station Monastiraki, dans le centre d'Athènes.

– J'ai réservé un hôtel pas très loin, on se change et je t'emmène ensuite dans un de mes endroits préférés à Athènes, annonça Marc.

Après un bref passage à l'hôtel, Marc l'emmena dans un bar à vins, à l'intersection des rues Fokionos et de Petraki. Dans un bâtiment sans charme particulier, il occupait le rez-de-chaussée et le premier étage. Les larges baies vitrées laissaient apercevoir une impressionnante collection de bouteilles qui faisait la part belle aux terroirs grecs. On apercevait également toutes les déclinaisons des liqueurs grecques : raki, ouzo, metaxa, rakomelo, etc. Un décor simple mais chaleureux.

Marc fit la bise à celle qui semblait être la patronne, une petite femme brune, énergique, qui parlait un très bon français.

– Camille, je te présente Tessa, une amie. C'est elle qui m'a initié aux vins grecs, elle a une connaissance encyclopédique sur le sujet et un excellent réseau parmi les viticulteurs du cru. Ici, tu n'es jamais déçue. C'est Tessa qui assure l'approvisionnement en vin de notre taverne. Tout ce que tu as bu, tu le trouves ici aussi. Et pour être un peu chauvin, elle a travaillé dans la patrie du vin, la France, d'où elle a ramené ce merveilleux accent aux « r » un peu roulants.

Tessa leur trouva deux places un peu isolées, au bout du bar. Le lieu était bondé, avec une foule éclectique de touristes mais également beaucoup de locaux venus apprécier les produits de qualité, l'ambiance sympa et les prix corrects. Tessa avait également annexé les deux côtés de la rue et installé des tables et des coussins, eux aussi pris d'assaut par les clients.

Elle apporta une bouteille de rouge et resta un moment avec eux, demandant des nouvelles de Yannis, de la taverne, de la vie à Sifnos.

– Celui-là, c'est une petite merveille, dit-elle, il n'y en a quasiment plus. C'est un 2007. Arôme de tabac et de tomates séchées.

Elle versa généreusement le liquide sombre dans deux grands verres puis fut happée par d'autres clients.

Pour la première fois depuis des semaines, Camille se sentait légère et apaisée, sans pouvoir se l'expliquer.

– Marc, ça fait plus de cinq jours que je te raconte ma vie, que je te saoule avec mes problèmes et mes états d'âme. Je ne sais toujours pas ce que je vais faire en rentrant, mais ça m'a fait du bien ! Par contre, on n'a jamais vraiment parlé de toi, tu as toujours éludé le sujet alors j'ai une question qui me taraude en fait : pourquoi as-tu quitté la DGSE ?

– Pourquoi je suis parti…

Il regarda longuement son verre de rouge, faisant tourner l'alcool, admirant la corolle pourpre et le corps plus sombre encore.

– Il est bon ce vin non ? Un véritable bijou. C'est vraiment la structure que je préfère. Puissante, corsée, avec quand même de la subtilité. On sent le terroir mais ce n'est pas lourd.

Il but lentement.

Sa voix se fit plus grave. Marc lui parut tout d'un coup vulnérable à ce moment, illusion, effet de l'alcool…

– Moi, j'ai adoré ce boulot. C'était ce que je voulais faire. Je me suis engagé dans l'armée parce que cela avait un sens pour moi, pour défendre mon pays, les gens, leur permettre de vivre en sécurité. J'ai été dans la Marine, j'ai parcouru le monde, j'aimais bien l'ambiance et le côté technique de ce métier. Mais dans les années 90 c'était un peu le « désert des Tartares » ou le « rivage des Syrtes », l'ours soviétique avait disparu, il n'y avait aucun ennemi potentiel identifié pour notre Marine, plus vraiment d'enjeux en quelque sorte. J'ai alors décidé de rejoindre la DGSE pour me frotter au terrain. Avec un petit côté idéaliste, comme beaucoup d'ailleurs. Parce que je pensais que c'était utile, un travail avec un sens profond, même s'il était invisible et peu reconnu. Et puis, je voulais aussi me prouver que je pouvais affronter le danger, trouver l'aventure en quelque sorte. Et je l'ai trouvé. J'ai pris des risques… Mais pas trop quand même, ajouta-t-il en souriant.

– C'est vrai que nous avons pas mal de filets de sécurité en mission pour éviter de nous exposer. J'ai l'impression que les nations

occidentales sont devenues allergiques au risque, même pour leurs soldats, ce qui est paradoxal.

– Moi j'ai surtout découvert un métier qui a la tête dans les étoiles et les pieds dans la boue. Tu es plongé dans la géopolitique, tu en es un acteur même, tu vois le dessous des cartes, tu observes la marche du monde et tu en comprends des bribes mais tu n'as que peu d'influence sur ce qui se passe. Tu côtoies toutes les couches de la société, tu es souvent mêlé au corps diplomatique mais tu travailles dans différentes langues, dans différentes cultures. Tu apprends à connaître la nature humaine, à décrypter sous un certain angle son fonctionnement. Mais tu ne vois finalement que la face sombre du monde et ça laisse des traces, ce n'est pas anodin. Car tu côtoies les bassesses, les faux-semblants, la lâcheté, l'hypocrisie, la trahison. Tu te rends compte qu'il y a souvent plusieurs vérités, que le noir et blanc ça n'existe pas, que le gris est majoritaire. Tu vois les bons sentiments se transformer en tyrannie. Le point positif, c'est que ton sens critique s'affûte, tu regardes les choses avec du recul en cherchant à chaque fois ce que ça cache. Au fil du temps j'ai commencé à remettre en question la manière de faire le job… Pas le job en lui-même mais je me suis posé des questions, celles qui te taraudent en ce moment. Et puis au bout d'un moment, je n'ai plus eu envie de me les poser. J'ai réalisé que j'étais peut-être passé à côté de l'essentiel et j'ai décidé de revenir à des choses plus simples, plus saines. Car ce métier m'a bouffé sans que j'en aie conscience. J'étais tellement investi que toute ma vie tournait autour de lui. Ça a un prix et je ne voulais pas me réveiller un matin pour me dire que justement ça n'en valait pas la peine. Et puis ma situation personnelle a aussi évolué, j'ai décidé de me poser, j'ai rencontré quelqu'un.

– Tu es tombé amoureux ? Ça alors, je n'ai rien vu pourtant et tu ne m'en as jamais parlé.

– Et j'ai décidé de reprendre la taverne avec Yannis.

– Quoi ! (Camille ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise.) Attends un peu, tu veux dire que toi et Yannis … ?

– Vu ton expression, non seulement tu ne t'en es jamais doutée mais je crois que ça te choque un peu, dit Marc en souriant.

– Non, excuse-moi si je te donne cette impression. Je ne suis pas choquée… mais perturbée. Franchement rien dans votre attitude… et Yannis est plutôt du genre dragueur, je le pensais attiré par les femmes.

Marc laissa échapper un rire franc.

– Ça c'est vrai ! Yannis est un séducteur. C'est son mode

d'interaction avec les autres. Il a ce côté extraverti méditerranéen. Homme comme femme, il aime plaire. Il le fait de manière naturelle et tout à fait inconsciente. Et c'est vrai que parfois ça porte à confusion.

– C'est incroyable cette histoire. Tu l'as rencontré comment ?

– En fait on s'est rencontrés au Tchad. Moi j'avais été envoyé en mission par la boîte au moment de la crise du Darfour, ça commençait à chauffer à la frontière avec le Soudan. Avec l'accord de la boîte, je m'étais rapproché des forces militaires françaises implantées à Ndjamena pour des raisons logistiques et de sécurité. J'avais besoin de back-up si jamais ça tournait mal. Yannis était mon contact sur place, un sous-officier de la Légion. C'est un débrouillard de compétition et avec son réseau Légion, il m'a vraiment aidé à réussir cette mission. Comme il est super sympa, on est restés en contact, on s'est revus pendant ses permissions en France. Et notre histoire a démarré au bout de quelque temps, très doucement, après qu'il a eu quitté la Légion.

– C'est dingue, un couple de légionnaire et d'agent secret ! T'étais homo avant ? Ça ne t'a pas posé des problèmes à la boîte ?

– Pas vraiment. La boîte évolue avec la société. Certes on ne peut pas dire qu'elle est à la pointe des mouvements sociaux mais tant que tu l'assumes ouvertement, ça ne pose pas de problèmes. Je te dis pas que j'ai pas eu droit à des réflexions homophobes de temps en temps mais globalement, c'était plutôt bien accepté.

– Et Antoine est au courant ?

– Bien sûr. OK, il est officier et catho mais il est ouvert tu sais !

– Alors, c'est Yannis qui a été le déclencheur de ton départ ?

– Il n'y a pas que ma relation avec Yannis qui m'a poussé à quitter la boîte. Quelque chose de plus professionnel, je te raconterai ça une autre fois…

– Mais c'est dégueulasse, tu m'as fait te raconter mon histoire pendant une semaine et toi tu ne me dis rien ?!

Marc se mit à rire.

– C'est le métier qui rentre… Et puis moi aussi j'ai besoin de temps avant de raconter. Mais ne te fais pas de film non plus ! La DGSE est une institution où tu trouveras également le meilleur. J'y ai toujours des amis et beaucoup ont gardé leur idéal du départ, comme au premier jour. Ils y croient toujours. Ce sont peut-être eux les vrais guerriers… Des « samouraïs » qui arrivent à garder le cap, le sens de leur engagement. Malheureusement, beaucoup d'autres, des anciens et

même des plus jeunes sont aigris ou désabusés. Quand tu rentreras à la boîte, regarde autour de toi. Tu en verras. Certains sont vautrés dans une routine confortable, d'autres font leur magouille et gaspillent leur énergie à l'intérieur de la boîte pour monter en grade, avoir les meilleures missions ou alimenter les corporatismes. Ils passent plus de temps à manœuvrer en interne qu'à chercher du renseignement à l'extérieur. J'aurais pu rester, essayer de faire bouger les choses, de préserver cette petite flamme idéaliste, être solidaire de camarades qui étaient à mes côtés depuis des années. Mais j'en ai eu marre de tout ça, j'ai eu la lâcheté de laisser tomber mais la lucidité de me rendre compte que j'y croyais moins et l'honnêteté de partir.

– Et avec le recul, tu ne regrettes pas d'être parti ?

La réponse claqua rapidement.

– Non.

Silence…

– Il y a quand même certaines choses qui me manquent de temps en temps, c'est sûr. La chasse surtout… Le chasseur est toujours là mais la sage-femme était fatiguée et le conteur désabusé. Ce que j'ai aimé ce sentiment, presque animal, d'être sur une piste ! C'était un aiguillon quasi quotidien d'adrénaline. Tenir une piste, flairer les traces, remonter petit à petit jusqu'à l'objectif. J'adorais ça. Et la boîte met de sacrés moyens à notre disposition, c'est génial de pouvoir piloter tout ça, dans l'ombre. Le sentiment aussi de faire partie de quelque chose de plus grand que soi. De faire partie de ceux qui savent, une sorte d'élite secrète qui approche la vérité cachée derrière le show politique et le théâtre de certains médias. Et puis je regrette les amis. J'y ai fait de super-rencontres. Les amis sont toujours là bien sûr mais une fois que t'es dehors, t'es plus du sérail, les gens ne te voient plus de la même manière, la discrétion naturelle revient. Je suis parfois nostalgique, mais dans le fond je ne regrette pas d'être parti, encore moins depuis une semaine, depuis que tu es arrivée, Camille.

– Parce que tu t'es dit que les jeunes agents ne tenaient pas la route, trop fragiles et pas assez matures ?

– Non, au contraire. Parce que ton attitude m'a rassuré. Je me suis rendu compte que la relève était là, une bonne relève. Qu'il y a des gens comme toi qui sont toujours à la boîte et qui constituent son avenir. Parce que tu te poses les bonnes questions, parce que tu as des valeurs, une réflexion juste, des réactions sensées. « Il n'y a de richesse que d'hommes » et c'est tellement vrai à la boîte ! Toutes les procédures, les règlements n'empêcheront pas les dérives ou les tragédies. Mais tant qu'il y aura des gens comme toi, la DGSE se

portera bien. Tu feras évoluer les choses, à ton petit niveau certes, et tu resteras droite ! Alors oui, cette opération t'a secouée et je trouve ça plutôt sain. Tu ne balayes pas tes sentiments d'un revers de la main, tu t'y confrontes, très tôt dans ta carrière. Moi je pense que j'ai éludé ces questions trop longtemps et quand ça m'a rattrapé il y a quelques années, je n'ai pas su les gérer… Ne laisse personne te dire que tu es faible, que tu n'as pas supporté le choc du terrain. Au contraire. Tu as eu le courage de te remettre en question. Et c'est maintenant que tout se joue. Soit tu décides que ce métier te dégoûte et que tu n'es pas prête à accepter les compromis éthiques qu'il demande. Soit tu restes à la DGSE et alors tu acceptes la possibilité de te retrouver dans une situation similaire et tu estimes que tu peux gérer.

Marc reprit un peu de vin et versa le reste dans le verre de Camille. Plongés dans leurs pensées respectives, ils burent en silence, pas vraiment en mesure d'apprécier les dernières gouttes du nectar grec, mais tous les deux se sentaient plus légers.

Pour Camille, les dernières paroles de Marc, sans lui apporter de réponse tranchée, donnaient un éclairage nouveau à ce qu'elle vivait depuis quelques mois, laissant entrevoir une voie qu'elle n'imaginait pas jusqu'alors.

Pour Marc, qui, à l'arrivée de Camille une semaine auparavant, avait endossé le rôle du vieux sage vis-à-vis de la jeune analyste, ces discussions avaient été un véritable électrochoc. Le vécu de Camille, ses réactions lui avaient renvoyé en miroir ses propres expériences et il avait été obligé de plonger au fond de ses entrailles et de verbaliser ce qu'il avait sur le cœur depuis des années… Et ça faisait du bien.

– Tu sais, ajouta Marc après une hésitation, pour répondre à ta question d'hier, je crois que ça vaut le coup en définitive.

Téhéran, juin 2012

La vie avait repris à Téhéran pour Ali. À son retour, il avait eu des crises d'angoisse terribles. La peur lui tordait le ventre. Ce qu'ils faisaient son frère et lui était dangereux, ils jouaient avec le feu. Les ayatollahs et leur régime étaient puissants. Mais les jours passaient et il ne relevait aucun signe inquiétant. Rien que la normalité. Il avait fini par croire en sa baraka, elle lui avait permis depuis maintenant deux ans de contourner avec succès les mesures mises en place par les services de sécurité des mollahs. Ils avaient dérobé des gigaoctets de données secrètes, il n'y avait eu aucun problème. Ils étaient plus malins qu'eux.

Mais ce qui l'inquiétait le plus était l'absence de signe de vie des Américains. Ils n'avaient pas cherché à prendre contact, ni durant son séjour à Dubaï ni depuis son retour en Iran. Il avait tenté de les joindre à plusieurs reprises via le plan de liaison, en vain. Il semblait être revenu à la case départ, sans perspective. Car plus d'Américains cela signifiait plus de sortie d'Iran et plus d'argent, le futur doré qu'il avait imaginé avec son frère menaçait de s'effondrer. Cela le rendait dingue rien que d'y penser.

Peut-être les Américains avaient-ils eu assez de renseignements et les laissaient maintenant tomber comme des déchets inutiles. Il avait longuement discuté avec Hussein de la stratégie à adopter. Fallait-il les appâter avec plus de documents secrets mais exiger d'eux une sortie immédiate ? Peut-être retourner voir les Français ou solliciter les Anglais ? Il accumulait beaucoup de nuits blanches à retourner la situation dans tous les sens et à envisager les solutions les plus diverses.

C'est avec ces pensées qu'Ali sortit de sa voiture ce jour-là pour se diriger vers son appartement. Arrivé à proximité de l'entrée, il aperçut du coin de l'œil la portière d'une voiture en stationnement s'ouvrir et un homme s'avancer vers lui. Il sentit une autre présence derrière lui et s'alarma. Trop tard.

– Monsieur Khosravi, veuillez me suivre.

Embarqué dans la voiture, coincé entre deux hommes, Ali était muet de terreur. La tête recouverte d'un capuchon noir, il ne pouvait pas voir où ils l'emmenaient. Son cerveau tournait à 100 à l'heure, il fallait tout nier, ne pas reconnaître qu'il était en contact avec des services étrangers. Ils ne pouvaient rien prouver, il n'avait pas vu les Américains à Dubaï, il pouvait encore s'en sortir.

Arrivé à destination, il fut poussé à travers des couloirs, descendit des escaliers et fut assis brutalement sur une chaise. Quand on lui enleva son capuchon, aveuglé par la lumière soudaine, il mit plusieurs secondes à se remémorer l'homme qui se tenait devant lui et le regardait avec un sourire mauvais.

– Alors monsieur Khosravi, vous vous souvenez de moi ?

Mansour, l'homme d'affaires rencontré à Dubaï…

Paris, boulevard Mortier, octobre 2013

Antoine arriva tôt comme d'habitude mais il eut la surprise de voir

que son bureau avait été ouvert, la lumière était allumée. Et pourtant la secrétaire n'était pas encore là.

Il entra, un peu surpris, et vit une carte postale posée bien en évidence sur la table à côté d'une bouteille de vin. Elle représentait une vue du monastère de Chrysopigi sur l'île de Sifnos dans les Cyclades. Il la retourna, ne vit pas de timbre, seulement son prénom dans la case adresse.

Avec deux phrases lapidaires :

Patron, personne n'a jamais osé vous le dire mais votre café est infect. Je vous ai ramené cette bouteille de vin pour changer.

À boire avant ma prochaine mission.

La bouteille de vin était un Éclipse 2015.

Il sourit.

Il se fit couler un café, alluma son ordinateur et se cala dans son siège, les pieds posés sur le bureau, la chemise un peu pendante.

Sumotori. Belle opération, qui avait ramené du renseignement inestimable. Mais beau plantage aussi à la fin. Dommage. *Shit happens*, comme disent les Américains.

Il regarda son écran. Les mails et les messages commençaient à tomber. Prémices d'une longue journée en perspective. La routine.

Table

Couverture

Page de titre

Page de copyright

1 - Le début de la fin

2 - Le secret

3 - La chasse

4 - La manipulation

5 - La clandestinité

6 - L'ingéniosité

7 - Le doute

8 - L'éthique

9 - Le sens

Déjà paru dans la collection SANG-FROID